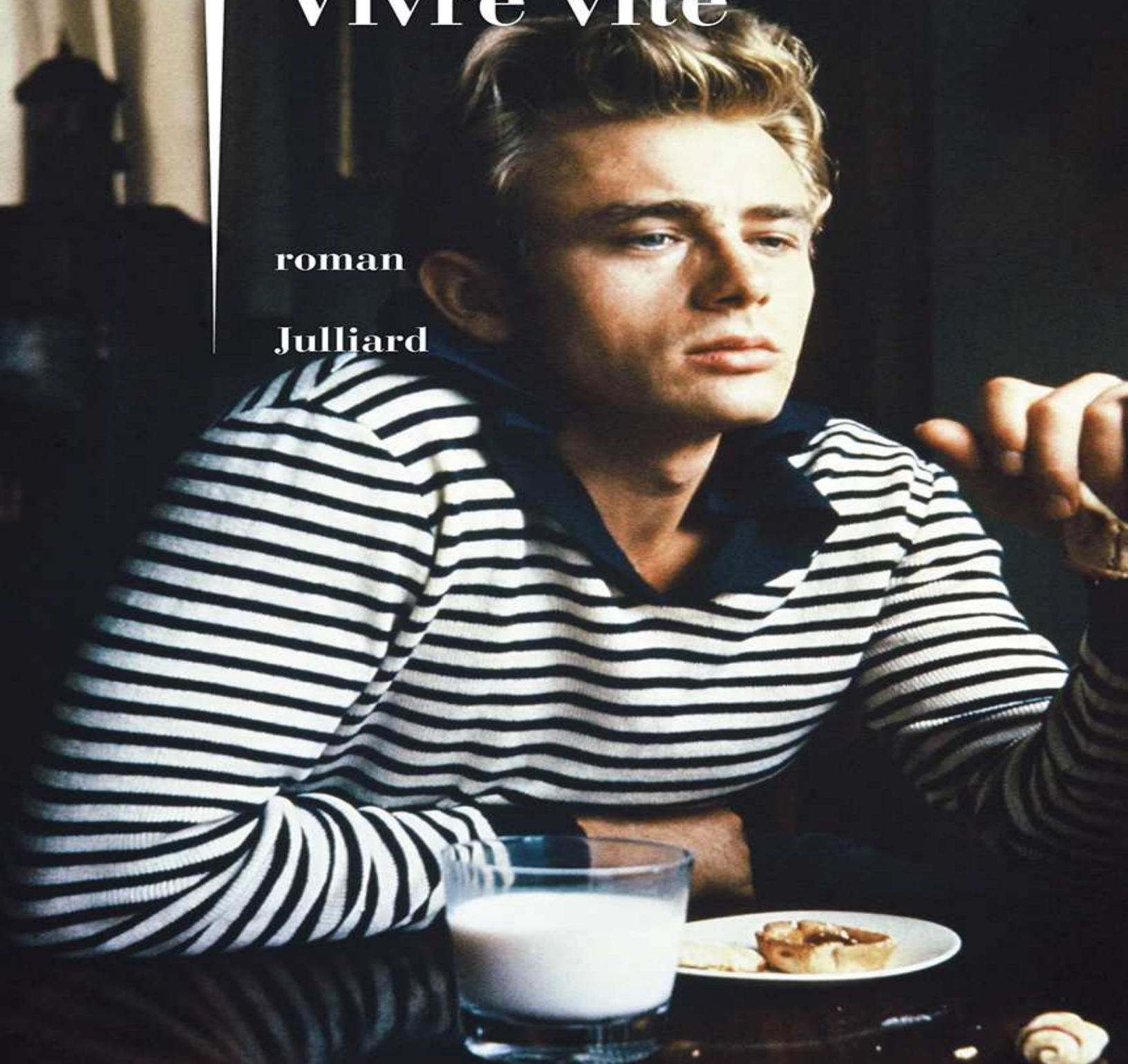


Philippe  
**Besson**

**Vivre vite**

roman

Julliard



DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

*En l'absence des hommes*, roman

*Son frère*, roman

*L'Arrière-Saison*, roman

*Un garçon d'Italie*, roman

*Les Jours fragiles*, roman

*Un instant d'abandon*, roman

*Se résoudre aux adieux*, roman

*Un homme accidentel*, roman

*La Trahison de Thomas Spencer*, roman

*Retour parmi les hommes*, roman

*Une bonne raison de se tuer*, roman

*De là, on voit la mer*, roman

*La Maison atlantique*, roman

*Un tango en bord de mer*, théâtre

aux Éditions Grasset

*L'Enfant d'octobre*, roman

PHILIPPE BESSON

# VIVRE VITE

*roman*

Julliard

© Éditions Julliard, Paris, 2014

En couverture : © Sanford Roth / SEITA OHNISHI / GAMMA-RAPHO

ISBN numérique : 9782260024064

*Pour S.*

« Live fast, die young, and leave a good-looking corpse. »  
(« Vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre. »)

WILLARD MOTLEY, *Knock on Any Door*

## Mildred Dean, née Wilson, sa mère

Je suis morte le 14 juillet 1940. Jimmy avait neuf ans.

Les mères devraient s'efforcer de ne pas mourir quand leurs enfants sont si jeunes. Elles devraient attendre un peu. Pour qu'ils ne soient pas tristes, les enfants. Pour que ça ne fasse pas un vide qu'ils auront peut-être du mal à combler.

Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas fait exprès. La maladie a été là, un jour. Quand je m'en suis rendu compte, il était trop tard. Je n'ai rien pu empêcher. Voilà, je suis morte quand il avait neuf ans.

Notez bien, ma mère à moi aussi s'en est allée alors que j'étais encore une petite fille. À croire qu'on a le goût des disparitions prématurées dans la famille. Chez nous, on n'encombre pas les albums de souvenirs.

On aurait pu avoir une belle vie pourtant. Ça avait si bien commencé.

Quand j'ai rencontré Winton, le père de Jimmy, j'avais dix-neuf ans et je venais juste de débarquer à Marion, Indiana. Que je vous dise, Marion, ça n'est rien, juste une ville ouvrière, à soixante-dix miles d'Indianapolis, et qui vit grâce aux gisements de gaz et de pétrole.

J'avais grandi dans un bourg voisin. Et décidé qu'il était temps d'en partir. Et de quitter mon père. Il allait se remarier. Les veufs ont le droit de refaire leur vie. Et les orphelines, celui de voler de leurs propres ailes.

On disait de moi que j'étais un joli brin de fille. Je me souviens que j'étais souriante en tout cas. Ce serait une calamité de ne pas sourire quand on a dix-neuf ans.

Presque tout de suite, j'ai trouvé un emploi de vendeuse dans un drugstore. Et donc, un mois après mon installation, j'ai fait la connaissance de Winton. C'était en avril. Dans ce pays où les hivers sont tellement rugueux, où la neige fond en boue quand le thermomètre daigne enfin repasser au-dessus de zéro, on n'est pas mécontent de voir revenir les beaux jours.

Je me sentais un peu seule, je ne connaissais personne et, tout à coup, il y a eu ce jeune homme, un regard bleu, des cheveux blonds. J'étais assise sur un banc au bord de la rivière Mississinewa, je n'étais occupée à rien et il s'est approché de moi. Oui, ça peut commencer comme ça, les histoires. Il avait l'air un peu gauche, un peu timide. Plus tard, j'ai compris que c'était quelqu'un de réservé, de renfermé. Il m'a plu instantanément. Je n'aurais pas voulu d'un gros paysan qui aurait lorgné mon corsage ou d'un type fougueux qui m'aurait laissée tomber aussitôt.

Il m'a dit qu'il avait vingt-trois ans, qu'il était prothésiste dentaire. Vous imaginez ça ? Un prothésiste dentaire. Ça m'a paru un métier sérieux. L'époque était franchement incertaine. On ne parvenait pas à se sortir de la crise, les usines fermaient un peu partout. Des gens avaient tout perdu en quelques jours et ne s'en remettaient pas. D'autres s'étaient jetés par les fenêtres et laissaient des veuves, des enfants inconsolables. On croisait des mendiants, des criminels. Le pays n'allait pas bien. J'ai pensé : avec cet homme, je ne risque rien.

Cela peut sembler bizarre mais oui, je me suis dit tout ça, d'un coup, assise sur mon banc, dans le parc, devant la rivière, pendant qu'il me parlait de sa voix douce. Le vent soulevait par moments la mèche blonde sur le haut de son crâne. J'avais envie de passer ma main dedans. Si une femme a envie de caresser les cheveux d'un homme à la première rencontre, c'est bon signe. On s'est mariés trois mois plus tard, au tribunal du comté de Grant. C'était le 26 juillet très exactement, les marches de l'église étaient inondées de soleil.

Et puis, j'étais enceinte de Jimmy.

Je sais, les choses sont allées très vite. Est-ce parce qu'on devine que le temps nous sera compté, que les belles années ne dureront pas, qu'on ne nous fera pas le cadeau de la vieillesse ? Ou tout simplement parce qu'il faut



se saisir de l'instant, sans réfléchir vraiment, comme on mord dans un fruit, parce qu'il nous fait envie, parce qu'il est appétissant, parce qu'on a soif ?

Winton caressait mon ventre arrondi, il était ému. Parfois, je le devinais inquiet de cet emballement de nos existences mais il se rassurait en sentant l'enfant grandir en moi. J'aimais cet homme pour sa délicatesse, pour ces gestes qu'il accomplissait et que les hommes s'interdisent généralement. J'aimais cet homme pour ce qui avait dû lui valoir des moqueries pendant le temps de l'adolescence, quand on le traitait de freluquet, quand on le trouvait fragile. J'essayais d'imaginer ce que notre enfant aurait de lui. J'avais envie qu'il prenne la clarté de son regard. Et c'est ce qui est arrivé. Quelquefois, il faut désirer les choses très fort pour qu'elles se produisent. Ou bien c'est que rien ne résiste à la volonté des mères.

Jimmy est né le 8 février 1931, à deux heures du matin, à la résidence Seven Gables où on louait une chambre. Je n'ai pas eu peur pendant l'accouchement. Je connaissais des femmes qui avaient horriblement souffert, qui m'avaient raconté la violence des contractions, l'impression que le ventre se déchire, l'épuisement d'un travail interminable. Je savais qu'on pouvait perdre le bébé, que cela survenait, que des nourrissons sortaient mort-nés, qu'on les dissimulait à leurs mères, qu'on les emmenait loin d'elles, qu'elles n'avaient même pas le droit de les voir. Je savais que les femmes elles-mêmes décédaient parfois en couches, de trop de fatigue, de trop de sang écoulé. Pourtant, je n'ai pas eu peur du tout. J'étais certaine que tout irait bien. Jimmy pesait près de quatre kilos à la naissance. Le médecin l'a déposé au creux de mon cou.

C'était un bébé magnifique, au teint clair. Toutes les mères estiment que leur fils est le plus bel enfant du monde mais vous qui connaissez la suite, vous avouerez que je ne me trompais guère. Les gens qui l'ont vu dans ses tout premiers mois ont été frappés par sa beauté. Il souriait tout le temps et plongeait sur vous ses grands yeux interrogateurs. Il y a des enfants qui ont une sorte de grâce, Jimmy était de ceux-là. Et puis je m'efforçais de l'habiller joliment.

C'est en 1932 que nous avons quitté Seven Gables pour Fairmount, à une quinzaine de kilomètres au sud de Marion. La famille de Winton était

originnaire de ce patelin. On y vient en pèlerinage désormais. On y cherche la trace de mon petit Jimmy. Cela me paraît tellement étrange.

À Fairmount, j'ai commencé à lire des histoires à mon garçon. Je me rappelle son extrême attention. Une mère remarque des détails de ce genre. Tout à coup, il était beaucoup plus calme, comme immobilisé, hypnotisé peut-être. Il m'est arrivé d'en abuser : chaque fois que j'en avais assez de ses pleurs, de ses cris ou de ses gesticulations, je lui racontais une histoire et la maison redevenait tranquille.

J'ai commencé aussi à lui passer des disques sur notre phonographe. J'ai toujours aimé chanter. J'avais un filet de voix plutôt charmant, on prétendait que je chantais juste. Jimmy m'accompagnait du mieux qu'il pouvait dans mes ritournelles. Il avait trois ou quatre ans, il était doué.

Et puis je l'ai inscrit à un cours de claquettes que proposait l'école. Il a été à l'aise tout de suite. Il était petit pourtant mais ses professeurs ne tarissaient pas d'éloges, ils m'assuraient que ses aptitudes étaient tout à fait exceptionnelles. Je n'ai jamais douté de ses dons. Je n'ai pas été surprise qu'il finisse par embrasser une carrière artistique. Si j'avais été encore en vie au moment où il s'est battu contre son père pour apprendre l'art dramatique, je l'aurais soutenu. À quoi servirait d'aller contre sa nature ?

Mon mari voyait – déjà – d'un mauvais œil ce temps consacré aux histoires, aux chansons, à la danse. Il répétait qu'il valait mieux lui apprendre à jouer au base-ball (peut-être redoutait-il en secret que son fils hérite de sa propre sensibilité, celle dont il avait souffert dans son enfance). Tous les petits Américains faisaient ça, jouer au base-ball. Ça n'a pas dû changer. Jimmy n'était pas contre mais il manquait si souvent la balle que Winton s'en agaçait, convaincu que ce n'était que de la mauvaise volonté, ou que j'avais éloigné notre fils des joies saines de l'exercice et du sport. Il ne m'en voulait pas vraiment, au fond, il me laissait faire, et puis il était souvent absent, occupé à son travail. Tout de même, il a fini par s'inquiéter. Alors il a amené le petit au centre médical et là, on lui a diagnostiqué une myopie extrêmement sévère. On nous a appris qu'il devrait porter des lunettes toute sa vie.

C'est amusant parce que les jeunes filles raffolent des photos où Jimmy porte ses lunettes. Elles expliquent que ça lui donne un genre, que ça le rend

encore plus sexy. Mais leur a-t-on expliqué qu'il ne voyait rien, qu'il ne les aurait même pas remarquées à cinq mètres s'il était sorti sans ses verres correcteurs ?

Jimmy, de toute façon, était de santé fragile dans ses premières années. Il a fait de l'anémie, sans qu'on ait jamais su pourquoi. Certains jours, il plongeait dans une sorte de langueur, qui m'effrayait un peu. Son regard devenait vitreux, il y avait une mollesse dans tous ses mouvements, c'était comme une faiblesse générale, on aurait dit que la vie l'avait quitté. Il était turbulent la plupart du temps, c'était un enfant plein de vitalité, alors de le voir comme ça, comme absent à lui-même, ça me fichait le cafard. Je ne sais pas si c'est de là que lui sont venues les insomnies qu'il a connues plus tard, ces éveils prolongés suivis de courts moments d'abattement, qui impressionnaient ses proches.

Il lui arrivait d'avoir des saignements de nez aussi, qui pouvaient se produire n'importe quand, qui ne prévenaient jamais. D'une seconde à l'autre, il portait sa main à ses narines et tentait de stopper le flot qui s'en échappait. Il jetait la tête en arrière et c'était pire encore. J'accourais avec des chiffons, des mouchoirs, et ça finissait par passer. C'étaient de menues frayeurs, comme s'il voulait tester la force de mon amour.

Heureusement, il s'est mis à aller beaucoup mieux lorsqu'on a déménagé à Back Creek. Ortense, la sœur aînée de Winton, s'était mariée là, dix ans plus tôt, avec un homme adorable, prénommé Marcus. La ferme des Winslow était très agréable. Nous nous sommes installés dans un bungalow, sur leur propriété. Et, tout de suite, j'ai constaté la métamorphose de Jimmy. C'est presque incroyable, quand j'y repense. Je le revois avec sa petite salopette, jouant à cache-cache dans les champs de maïs dont les épis le dépassaient, ou s'amusant à effrayer les vaches, bien à l'abri derrière l'enclos, ou courant sur les chemins de terre avec Joan, sa cousine, une fillette à peine plus âgée que lui. Il était si vif, si enjoué, débordant d'énergie. Je crois qu'il a été heureux dans cette ferme. Winton a pris la bonne décision quand il l'a renvoyé là, juste après ma mort.

De fait, on a été heureux à Fairmount.

Et on a tous l'espoir que le bonheur va durer longtemps, pas vrai ? Mais, un jour, il faut repartir.

En 1936, Winton a accepté un poste au Centre des anciens combattants de Los Angeles, qu'on appelait la Maison Sawtelle des vétérans. Le gouvernement recrutait des mécaniciens dentaires. Il s'agissait d'une belle opportunité de carrière. Alors nous avons plié bagage pour la Californie.

J'étais un peu triste de quitter l'Indiana, et surtout de renoncer à cette vie simple et saine que nous avions su trouver. Je n'avais jamais mis les pieds hors de l'État. Ce départ, c'était donc comme un exil. Pourtant, j'ai d'emblée choisi de le considérer comme une aventure. Je me suis dit : nous allons vivre en bordure de l'océan Pacifique, et nous aurons le soleil toute l'année, cela nous changera des plaines interminables du Midwest, et des hivers froids et des printemps pluvieux. Et la vie doit être ainsi, faite de ruptures, de changements, de nouveautés, sans quoi on sombre vite dans l'ennui, la sclérose.

Les femmes de l'Indiana qui ne partent jamais, parce qu'elles n'ont jamais songé à partir, parce que c'est un événement impensable, celles qui restent accrochées au sol, les pieds dans la terre, celles qui s'occupent de leur mari comme si elles les soulageaient d'un fardeau, celles-là n'ont jamais compris mon envie d'ailleurs. Elles ont aperçu mon léger chagrin à m'affranchir des Winslow, que nous aimions tant, et puis ce dernier regard empreint de nostalgie vers les lieux où j'avais grandi, mais elles se sont étonnées, pour ne pas dire plus, de mon excitation à parcourir des centaines de miles pour m'en aller rejoindre un pays écrasé de chaleur, connu pour ses plages bondées et sa décadence. Je ne leur ai rien dit, rien expliqué. À quoi bon ?

Et, de toute façon, elles m'ont récupérée, quatre ans plus tard. Dans un cercueil.

Qu'ont-elles pensé alors ? Que je n'avais que ce que je méritais ? Qu'on paie toujours le prix de ses frasques ? Ou bien ont-elles éprouvé une sorte de culpabilité, regrettant après coup de m'avoir mal jugée ? Comprenant, mais trop tard, qu'il me fallait vivre plus vite qu'elles puisque je disposais de moins de temps ?

Nous avons emménagé à Santa Monica. On louait un bungalow. Il y avait un palmier sur la pelouse devant la maison. Je n'avais jamais vu de palmier.

À Santa Monica, tout m'a paru exotique. D'abord, je n'avais pas imaginé qu'il y aurait des collines. Elles s'arrêtent pratiquement où commence l'océan. Elles finissent en falaises.

C'était juste après Pacific Palisades. On était installés à quelques encablures de Hollywood et de Beverly Hills. C'était comme dans un rêve. Comme si on entrait dans un film.

Et il y a la plage, bien sûr. Des plages interminables. Les gens de Los Angeles viennent là, pour le week-end. C'est une sorte de transhumance. Au début, ça nous a surpris. Et puis, on s'y est habitués.

Jimmy a adoré cet endroit au premier regard. Quel enfant n'aimerait pas des étendues de sable fin, où jouer, et des vagues, où s'ébattre ? Mais il n'était pas particulièrement impressionné par la proximité de la Mecque du cinéma, comme on l'a dit. C'était un gamin parfaitement normal, avec des envies de son âge. Même s'il était précoce, sa vocation n'est pas née à ce moment-là. Les gens inventent des histoires sensationnelles. Et nous, on se contente de traverser les jours.

Nous avons inscrit notre fils à la Brentwood School et puis à l'école élémentaire McKinley, où il est resté pendant trois ans. C'était un élève appliqué, sérieux, consciencieux. Il donnait l'impression de devoir en faire davantage que les autres qui se moquaient de son accent du Midwest et de sa prétendue dégaine de paysan. Il n'essayait pas de leur ressembler, voilà tout, ce n'était pas son genre d'essayer de ressembler. Il entendait être lui-même, fidèle à ses origines, mais bon, il tentait quand même parfois d'impressionner ses camarades pour qu'ils cessent leurs railleries, leurs ricanements.

Moi, je l'avoue, cela me plaisait que mon fils soit différent des autres. Je n'aurais pas voulu qu'il soit comme tout le monde. Je lui sentais des aptitudes, je le trouvais singulier. Je pensais que toutes les mères étaient comme moi, qu'elles voient chez leurs enfants ce que les autres ne voient pas, et qu'elles les encouragent à se démarquer, à s'épanouir. J'ai cru comprendre que je me trompais. En tout cas, c'était naturel pour moi de le pousser vers les matières artistiques, par exemple. C'est moi qui lui ai

proposé de se remettre aux claquettes. Moi aussi qui l'ai initié au violon : je lui payais des leçons, en cachette de son père tout d'abord. Je me disais : mon fils sera musicien ou danseur. Il sera ce qu'il voudra. Pourvu qu'il y ait de la lumière dans son visage.

Notre passe-temps favori à Jimmy et moi consistait à improviser des pièces de théâtre. On s'était fabriqué une scène miniature, j'avais cousu des costumes, confectionné des figurines. C'était épatant d'inventer des histoires et de les déclamer devant un public imaginaire. J'ignorais que cela déclencherait chez lui ce désir irrésistible de faire l'acteur plus tard, mais je suis fière de supposer que je suis sans doute à l'origine de sa vocation.

Parfois, je pense : si je ne l'avais pas poussé dans cette direction, s'il n'avait pas embrassé cette profession, s'il n'était pas devenu célèbre du jour au lendemain, il ne serait pas mort brutalement, en pleine jeunesse, en pleine gloire. Il n'aurait pas eu les moyens de s'acheter cette maudite voiture, il n'y aurait pas eu l'accident. Mais je n'arrive pas à me sentir coupable. On n'échappe pas à son destin. Le sien était d'être une étoile et de passer comme une comète.

## Ortense Winslow, sa tante

Des mauvaises langues ont prétendu que Mildred, ma belle-sœur, était une drôle de mère. Trop gaie, trop fantasque, trop coulante avec son fils. Et puis, cette façon qu'elle avait de lui apprendre la danse ! Voulait-elle en faire une fillette ? Les gens d'ici, qui n'ont connu que la boue et le grand air, qui sont robustes et pas très causants, ils estiment qu'un garçon doit être élevé comme un garçon, s'habituer très vite aux travaux de la ferme, connaître les bêtes, faire du sport, se dépenser. Et ils assurent qu'une mère, une vraie mère, sait se tenir à sa place. Ils ont regardé Mildred d'un mauvais œil. Pensé que tout ça finirait mal. Je suis sûre que le jour de l'accident, plutôt que de s'unir au chagrin de ceux qui restaient, ils se sont dit qu'ils avaient eu raison, qu'ils n'étaient pas surpris. Ils n'ont pas eu de peine.

## Mildred Dean, sa mère

Les moments heureux n'ont pas duré. On a parlé de malédiction. Peut-être. Je ne sais pas.

Je me console en me répétant : c'étaient nos moments, voilà tout. Ce temps partagé, qui a été si court, c'est celui qui nous a été dévolu. Il était écrit que nous ne vieillirions pas ensemble. Toute notre vie a tenu en quelques années. Mais tant de gens vivent si vieux sans jamais être heureux. Tant de gens sombrent dans l'ennui parce qu'ils ne savent plus quoi faire de leurs jours. Nous aurons échappé à cette abomination.

À l'été 1938, j'ai subitement ressenti de terribles douleurs au ventre. D'abord, je ne me suis pas inquiétée. Je n'avais presque jamais de soucis de santé et je préférais me passer des médecins. Mais les douleurs ont persisté, elles se sont aggravées, certains soirs elles étaient insupportables, je mordais dans l'oreiller pour que Winton, étendu à côté de moi, ne se rende compte de rien.

J'ai rapidement perdu du poids. J'avais quelques rondeurs, elles se sont évaporées en quelques semaines. Mon ventre s'est creusé. On voyait le dessin de mes côtes. Winton a pris peur. Je suis allée consulter.

Les radios ont révélé un cancer de l'utérus. Je me souviens d'avoir éprouvé un affreux sentiment de honte, lorsque le diagnostic m'a été communiqué. Je n'ai pas pensé à la mort, à la possibilité de la mort prochaine. Je me suis dit, parce que j'étais une ignorante : comment ai-je pu attraper une maladie pareille ? Je n'ai commis aucun péché. Je ne porte aucune faute. Pourquoi un tel châtiment ? J'ai redouté ce que les gens



allaient dire, je ne voulais pas que des persiflages atteignent mon mari. Mon premier réflexe a été de cacher la vérité. De tout garder pour moi. Je n'ai pas songé à combattre le mal.

Et, bien sûr, je n'ai rien expliqué à mon petit Jimmy. Un enfant de sept ans n'est pas capable d'entendre que sa mère est gravement malade. Je me répétais : il faut sauver les apparences, et c'est exactement ce que j'ai fait.

Certains jours, pourtant, c'était difficile : je dépérissais à vue d'œil. Jimmy s'apercevait forcément que je n'étais plus la même, plus aussi enjouée, plus aussi disponible. Que certains efforts étaient hors de ma portée. Que je devais renoncer à quelques-uns de nos jeux. Il constatait que mes traits se faisaient plus fins, ma démarche plus lente, moins assurée, que des crises violentes m'obligeaient à rester clouée au lit pendant des semaines, que son père et moi on faisait des allers-retours réguliers à l'hôpital, que nos conversations avaient changé, qu'elles devenaient des murmures, des cachotteries derrière des portes refermées. Il ne me posait pas de questions et ce défaut de curiosité me confortait dans ma certitude qu'il avait compris que j'étais en danger.

C'est affreux de voir les yeux clairs de son petit garçon virer au sombre ou s'emplir de larmes. Affreux de voir son sourire se dissiper ou se forcer. Affreux de voir son énergie se brider, ses gestes se faire plus prudents. La vérité, c'est qu'on ne sauve jamais vraiment les apparences quand on agonise.

Pourtant, il a refusé d'admettre que j'allais bel et bien mourir. Oui, il y a eu cela, très distinctement, son entêtement à croire que je resterais en vie, que je ne disparaîtrais pas. Ma faiblesse lui causait une peine silencieuse mais il se persuadait qu'elle ne serait pas fatale. Je n'allais pas contre sa conviction, son espoir têtu. Ça aurait été criminel d'ôter toute espérance à mon enfant, même si je sentais qu'il me fallait le préparer à l'irréparable. Imaginez les états par lesquels je suis passée : la lutte contre le mal, une lutte perdue d'avance mais que j'ai fini par mener malgré tout ; le souci de préserver mon fils des images atroces d'une mère qui s'en va et celui de ne pas le nourrir d'illusions cruelles. Je ne pouvais qu'échouer.

J'ai échoué : je suis morte.

Au printemps 1940, mon état a brusquement empiré. Je pesais moins de quarante kilos. Tous mes muscles avaient fondu. J'avais les traits creusés, la peau grise. Nous avons compris que l'échéance se rapprochait. Je suis devenue inapte à assurer mes devoirs de mère. Nous avons donc résolu de faire appel à Emma, la mère de Winton. Elle est venue de Fairmount. J'ai pensé : sa grand-mère saura s'occuper de Jimmy, avec son beau visage paisible, avec son assurance tranquille. Ma belle-mère était une femme bonne et simple, avec quelque chose dans le regard qui vous sauvait des désastres.

Au début de l'été, j'ai su que je n'en verrais pas la fin, que c'était au-dessus de mes forces. Pour la première fois, j'ai eu peur de mourir. Je n'avais pas peur pour moi-même ; enfin, pas vraiment. Non, j'avais surtout peur d'abandonner mon fils. Je n'avais pas envie d'être séparée de lui. Et je songeais : comment va-t-il s'en sortir sans moi ? Son père l'aime mais ce n'est pas suffisant. Il faut autre chose pour élever un enfant. Une énergie, une disponibilité, une attention. Des gestes, des étreintes, des regards froncés. Des sourires, des mots tendres, des réprimandes. J'ai pris la mesure de ce qui allait lui manquer et j'ai paniqué.

## Winton Dean, son père

Je n'ai pas oublié le couloir de l'hôpital. Il y a des images inoubliables. Jimmy était assis là, sur une des chaises, son buste penché en avant, ses jambes écartées, et ça m'a frappé parce que c'était l'attitude d'une grande personne. Je me suis approché lentement et je me suis parfaitement rendu compte de ses efforts pour ne pas tourner la tête dans ma direction, pour garder le regard fixé sur le lino du couloir. J'ai pris place sur la chaise à côté de la sienne, reposé mon dos contre le mur comme pour soulager une douleur. D'abord, je n'ai rien dit. Pourtant, j'étais venu dans un but précis mais ça ne sortait pas, ou alors le silence s'imposait. Et j'ai fini par parler, il le fallait bien. Je ne sais plus très bien les mots que j'ai employés, il n'existe pas de mots appropriés, vous savez, pour dire une chose pareille, pour annoncer à un gosse de neuf ans que sa mère va mourir, que c'est imminent, qu'on ne peut plus rien désormais et, de toute façon, je ne connais personne qui soit doué pour annoncer une calamité. Je me souviens seulement que j'ai parlé bas, pour que personne ne nous entende, pour que ce soit juste entre nous, et aussi pour que ça soit moins violent. Comme si un murmure était moins blessant qu'un cri ! Jimmy n'a pas réagi. Et parce qu'il ne réagissait pas, je me suis levé de ma chaise pour aller me placer devant lui, je me suis accroupi, j'ai pris mon petit garçon par les épaules, je l'ai redressé, j'ai planté mes yeux dans les siens. Ce qui m'a glacé, c'est l'expression de son visage, une expression très dure. Et pas de larmes. J'ai pensé que, peut-être, il n'avait pas compris, qu'il fallait répéter. Ce n'était pas si absurde : la mort est un événement inconcevable quand on est si jeune, et celle d'un proche, d'un très proche, l'est davantage encore. On est persuadé d'avoir l'éternité à

neuf ans, on ne prévoit pas qu'on va perdre l'innocence, comme ça, d'un coup, comme on tranche un doigt, comme on coupe une gorge. Pourtant, Jimmy avait très bien compris. Lorsque j'ai recommencé mon explication, il m'a interrompu tout de suite. Il s'est dégagé de mon étreinte, s'est levé d'un coup et s'est mis à courir. Il a couru dans le couloir. Couru le plus loin qu'il a pu. Les sanglots sont sûrement venus là, dans les premières foulées de la course, et puis, lorsqu'il s'est finalement arrêté, je suis certain qu'il a posé sa tête contre un mur et s'est effondré, en larmes. Jimmy n'était pas loquace mais c'était un sentimental. On ne l'a revu qu'une heure plus tard, les poings enfoncés dans ses poches.

## Mildred Dean, sa mère

Le 13 juillet, on m'a ramenée à la maison : j'étais perdue, il ne me restait que des heures, je ne voulais pas mourir à l'hôpital. J'ai beaucoup souffert pendant le transfert en voiture, la morphine ne faisait presque plus effet, mais quand j'ai revu la maison, j'ai été rassérénée. J'ai pensé que je partirais dans la tranquillité. On m'a installée dans notre chambre et Jimmy a eu le droit de venir me voir. Nous n'avons presque pas parlé, lui et moi. Il a pris ma main posée sur le drap, il regardait ailleurs et, de temps à autre, il plantait ses beaux yeux clairs dans les miens, c'était furtif et déchirant, nous nous sommes dit au revoir de cette manière.

Je suis morte aux premières heures de l'après-midi, le lendemain.

## James Dean

Je regarde la maison pour la dernière fois. Je me dis que je n'habiterai plus jamais ici, au 1422 de la 23<sup>e</sup> Rue. On quitte Santa Monica. Est-ce que j'y reviendrai un jour ? Le palmier devant la maison est immobile, pas un souffle d'air, les étés sont immobiles. Il n'y a que le soleil, rien d'autre. La lumière qui brûle les yeux, qui brunit le corps et le visage.

Je porte une chemisette. C'est grand-mère qui m'a conseillé de m'habiller léger. Le voyage sera long. Il faut parcourir deux mille miles pour revenir dans l'Indiana. À l'aller, je ne les avais pas vus passer. À l'aller, maman était avec moi. Elle me racontait des histoires. J'avais dormi, blotti contre son flanc.

Grand-mère est vêtue d'une robe blanche, qui fait comme une blouse qu'elle serre à la taille. Je n'ose pas lui dire que ça me rappelle les infirmières de l'hôpital. De toute façon, je n'arrive pas à parler. J'ai la gorge serrée. Je n'ai jamais eu la gorge serrée comme ça.

Papa nous amène à la gare. Il ne fait pas le voyage avec nous. Il n'a pas l'argent pour payer le billet de train. Il a déjà dû vendre sa voiture pour régler les frais médicaux. Il me jure qu'il aimerait m'accompagner mais que c'est impossible, et je le crois. Quand ton père pleure, tu le crois.

Avec son air maladroit, cet air que j'aime tant chez lui même s'il m'effraie, il m'explique que nous ne nous reverrons pas tout de suite. Lui va rester à Los Angeles, chercher un appartement plus petit. Il me confie à mon oncle et à ma tante, les Winslow, à Fairmount. Je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux pas.

Il me serre longtemps entre ses bras. Je sens sa bonne odeur contre moi, que je reconnais entre toutes, un mélange d'eau de toilette et de sueur. Ses mains sont plaquées sur mon dos, moi je m'accroche à son cou. Un long moment. Je ne sais pas pourquoi on m'inflige autant de cérémonies d'adieux.

Et puis, on monte à bord du train. Il s'appelle The Challenger. Dans un wagon de marchandises, en queue, ils ont installé le cercueil de maman. Je vais parcourir deux mille miles à côté du cercueil de maman, dans un train qui s'appelle The Challenger.

Le convoi s'ébranle et papa est encore là, sur le quai, à m'adresser de grands signes. Je lui souris. Je fais ça, lui sourire. Grand-mère me tient par la main, elle a un mouchoir dans l'autre, qu'elle porte à ses yeux quand elle croit que je ne la vois pas.

Le voyage est interminable. Nous sommes le 16 juillet. Je n'aimerai plus jamais l'été.

Chaque fois que le train s'arrête dans une gare, je descends de notre compartiment et je fonce jusqu'au wagon de marchandises pour m'assurer que maman est toujours à bord. C'est un peu idiot, je sais, mais j'ai besoin d'être certain que nous ne sommes pas séparés. Grand-mère a bien essayé de m'en dissuader au début, elle a rapidement laissé tomber. Elle me crie juste de bien prendre garde de remonter à temps, avant que nous repartions, avant que les portes se referment.

Chaque fois, je parle avec maman. Je ne répéterai à personne les mots que je lui murmure.

Je pense à mon père resté sur le quai, à ses bras autour de moi, à son air triste, à sa résignation. Je ne lui en veux pas. Je ne lui en veux pas.

Grand-mère me raconte des histoires, mais ça ne fait pas comme avec maman. Je l'aime bien, ma grand-mère, elle a un regard très doux, une voix calme, maman était beaucoup plus vive, plus rieuse. Oui, ce qui me manque, c'est le rire de ma mère quand elle me chatouille, quand elle invente des fables.

Un contrôleur me fait cadeau d'une tasse et d'une soucoupe frappées du logo du train. Je crois qu'il en offre à tous les enfants mais non, c'est seulement à moi. Je n'aurai pas mis longtemps à découvrir la pitié qu'on réserve aux orphelins.

Qui lui a appris que je transporte avec moi le cadavre de ma mère ? Et si on ne lui a rien dit, alors ça se voit tant que ça, le malheur ?

Je pense qu'on ne survit pas à la mort de sa mère. Bien sûr, on continue à respirer de l'air, à grandir, à sourire. Mais c'est mort à l'intérieur. On a quelque chose de mort à l'intérieur.

À la gare de Marion, mon oncle et ma tante, Marcus et Ortense, sont là, avec mon grand-père. Ils sont venus nous chercher. Eux ne s'apitoient pas sur mon sort, ne me traitent pas comme un enfant malade, n'en rajoutent pas. Je cherche le soleil pour avoir moins froid, pour trembler moins.

Un peu plus loin, sur le quai, quatre hommes débarquent le cercueil de maman. Elle a terminé son voyage. Elle, elle a terminé.



## Ortense Winslow, sa tante

Nous avons pris le petit avec nous. Mon frère nous l'avait confié, nous n'avons pas hésité. Nous étions des quakers, vous savez. Les quakers sont des gens qui croient en la sagesse et ne se permettent pas un mot déplacé. Quand une personne est dans la peine, ils lui portent secours, sans demander d'explication, sans rien attendre en retour. Et, de toute façon, le chagrin d'un petit garçon, c'est imbattable. Il faudrait être un drôle d'individu pour y être insensible. Vrai, qui refuserait de tenter de le soulager, ce chagrin ?

On a beaucoup écrit que mon frère avait abandonné son fils. C'est une accusation vraiment injuste, et qui nous a beaucoup blessés, nous autres. Au contraire, Winton a pris, la mort dans l'âme, la bonne décision, celle qui s'imposait, compte tenu des circonstances. Comment aurait-il élevé un enfant, lui qui n'était qu'un homme, et un veuf en plus de ça, et qu'il devait se reconstituer un pécule et espérer des jours meilleurs ? Non, s'il avait gardé Jimmy, ils se seraient perdus tous les deux.

Moi, je vous le dis, il faut bien du courage pour se trancher le bras soi-même avant que le mal ne monte trop haut. Combien d'individus sont capables d'une abnégation pareille ?

Et puis, il a pensé que le bon air de l'Indiana, ça ne pouvait lui faire que du bien, à son fils.

Et puis, on ne grandit pas sans la présence d'une femme, voilà la vérité.

Est-ce que Jimmy en a voulu à son père ? Sincèrement, je ne le crois pas. Mais qu'est-ce qu'on sait vraiment des traumatismes de l'enfance ? de ce qui

passer par la tête d'un gamin de neuf ans ? Le petit avait perdu sa mère. Peut-être n'a-t-il pas compris pourquoi il devait être séparé de son père aussi. Il n'était pas causant, vous savez, il ne nous en a jamais parlé. Plus tard, j'ai appris qu'il pouvait cacher des orages.

Le 20 juillet, Mildred a été enterrée au cimetière de Marion. Le fils a assisté aux obsèques de la mère. On ne m'ôtera pas de l'idée que ce n'est pas la place d'un enfant, un cimetière, mais le petit a tenu à y aller et on nous a expliqué que c'était utile pour qu'il commence son deuil. Il faisait une chaleur insupportable. La main de Jimmy était moite dans la mienne.

## Marcus Winslow, son oncle

Bien sûr que c'était triste de récupérer le gamin dans ces conditions. Vous pensez bien qu'on aurait préféré qu'il garde sa mère. C'est toujours des destins dérangés, les vies d'orphelin. Mais, en même temps, on était contents qu'il soit avec nous. Ça faisait comme un frère pour notre Joan.

J'étais certain qu'il se plairait à Fairmount. La ville, je veux dire Santa Monica, ne pouvait pas nous l'avoir changé. Il avait beau s'être habitué à la Californie, je peux vous assurer que la campagne, la ferme, c'était son élément.

On a raconté que c'était un enfant sophistiqué parce qu'il faisait de la danse et qu'il aimait le théâtre, mais je vous affirme que, dès qu'il a retrouvé les abreuvoirs, la grange, les bêtes derrière les enclos, il s'est senti chez lui.

Et puis, il faut reconnaître que c'est plaisant, Fairmount. Enfin, disons que moi, ça m'a toujours plu. C'est l'endroit où on est nés, où on est morts. Et je trouve ça bien de finir là où tout a commencé, quand on y a passé sa vie et que les dieux n'ont pas été hostiles.

Les étrangers qui viennent par ici, en pèlerinage, évidemment, ils ne pensent pas pareil. Et ils repartent surpris. Tous. Ils sont déçus, pour sûr. Mais qu'est-ce qu'ils croient ? C'est pas parce que notre petit Jimmy a grandi dans le coin que ça change quelque chose. Ça reste une ville du Midwest, comme il y en a beaucoup. Une avenue principale plantée d'érables, des boutiques, un drugstore, des enseignes au néon, des murs de brique, des panneaux indicateurs, des fils électriques au-dessus des rues, des

églises, une station-service et des gens qui passent les jours. À la sortie de la ville, des motels. L'hiver, de la neige. L'été, la canicule. Point.

Le derrière de la ville est décrépi. Par chez nous, on n'avait pas toujours les moyens d'entretenir les maisons comme il aurait fallu. Et puis, la pluie, le gel, ça fait noircir les planches, ça attaque les toitures. Le soleil, ça brûle l'herbe dans les jardins. On ne croise jamais grand monde. Que des chiens. Les chiens, ça résiste à toutes les saisons.

Tout de même, on avait aussi dans les parages des maisons victoriennes confortables, on n'était pas à plaindre non plus.

Notre ferme longeait la route de Jonesboro. C'était un chemin poussiéreux. Pour moi, Jimmy, c'est un gamin qui détale dans la poussière, l'été.

J'étais fier de notre bâtisse, que mes parents avaient construite au début du siècle. J'aimais son bois blanc. Je crois qu'elle en imposait un peu.

Je garais la Chevrolet sous le porche devant la ferme. Ce n'était pas une voiture de riche, mais elle nous rendait service. Le petit, il demandait toujours à monter dedans, il aimait qu'on roule dans la campagne, il s'asseyait sur mes genoux, il prenait le volant et riait. C'était bien, quand il riait.

Il faisait pareil avec le tracteur. Il fallait toujours qu'il s'essaie à le conduire. Il ne se débrouillait pas mal, même s'il était un peu brusque. On devait toujours le canaliser. C'était un enfant qui faisait facilement des bêtises.

Ça lui arrivait aussi de grimper dans les arbres. À la belle saison, il se cachait derrière les feuilles. En plein hiver, il me fichait la trouille, accroché aux branches mortes.

Du reste, un jour, il est tombé d'un trapèze que j'avais monté pour lui. Et s'est cassé toutes les dents de devant. On en a ri après coup mais sur le moment, il nous a fait une de ces frayeurs. Ortense, ma femme, prétendait qu'il fallait le surveiller en permanence.

Il allait à la pêche dans le ruisseau à côté. Ce n'était pas rare qu'il nous rapporte des carpes. Il plongeait dans l'étang en juillet et patinait dessus dès que janvier était de retour. Il lui est même arrivé de jouer au hockey à la surface de la glace, c'était solide, croyez-moi. J'avais installé des guirlandes lumineuses pour que les gamins puissent s'amuser même à la nuit tombée.

J'avais fixé un panneau de basket dans la grange aussi. Ça lui faisait une distraction supplémentaire. Il était obligé de jouer avec ses lunettes, sinon il aurait toujours mis le ballon à côté.

Oui, il s'amusait, notre Jimmy. On s'est arrangés pour qu'il ne soit pas trop malheureux.

Mais faut pas croire, on était avant tout des paysans. On travaillait dur. Une ferme, c'est beaucoup d'occupation. Il y avait les porcs, les vaches, les poules. C'est un esclavage, vous savez. On n'avait pas beaucoup de repos. Jimmy, il ne rechignait jamais à nous donner un coup de main. Il n'avait pas peur des bêtes. Il disait que les vaches étaient « placides ». C'était son mot, ça, placide. Il se baladait au milieu du troupeau sans avoir peur.

Il se levait très tôt, le matin, presque en même temps que nous autres. Et participait aux corvées. Mais bon, autant le reconnaître, il n'était pas vraiment fait pour devenir paysan.

En tout cas, si on ne savait rien de son histoire, on le prenait pour un enfant normal.

Jimmy ne parlait pas beaucoup de sa mère, mais on n'était pas dupes : avec Ortense, on s'est vite rendu compte que la nuit, il sortait en cachette et qu'il allait pleurer sur sa tombe. Il cherchait à comprendre pourquoi elle l'avait laissé. Je crois que, jusqu'à la fin, il a cherché à comprendre.

Il ne demandait jamais de nouvelles de son père, il attendait qu'on lui en donne. Je ne sais pas s'il se forçait à ne rien demander.

C'est ma femme qui lui lisait les lettres. Moi, je n'ai jamais été très fort avec les mots.

## James Dean

Elle a un drôle de nom, mon institutrice : India Nose. Avouez que ce n'est pas courant.

Elle ressemble aux bâtiments de cette école élémentaire : elle est austère. Peut-être que le soir, lorsqu'elle rentre chez elle, elle défait ce chignon qui lui fait un visage sévère et, d'un coup, ça détend ses traits. Tandis qu'elle se tient devant le tableau noir, j'imagine ce moment où elle dénoue ses cheveux, les laisse tomber sur ses épaules. Est-ce qu'elle devient une femme enfin ? Là, plantée devant moi, on dirait qu'elle est juste un personnage, quelqu'un qui interprète un rôle. Mais bon, je ne découvre pas qu'on peut dissimuler aux autres ce qu'on est, simplement en modifiant son apparence.

Elle a une voix douce. Là encore, j'ai l'impression que ce n'est pas sa vraie voix. Plutôt une voix forcée ; elle contrôlerait les intonations, le débit. Lorsqu'elle parle à des amis, parle-t-elle de façon moins monotone ? Est-ce qu'il lui arrive d'éclater de rire ? Je serais content de savoir si India Nose est capable d'éclater de rire.

Elle a une belle écriture régulière. Pas de doute, c'était une bonne élève quand elle avait mon âge et elle n'a pas dévié du droit chemin. Elle ne fait pas de fautes. Irréprochable. Évidemment, on ne peut pas attendre de l'institutrice qu'elle fasse des fautes, mais ce serait tellement bien si, une fois, rien qu'une fois, elle dérapait. India Nose ne dérapera pas.

Elle me dévisage fréquemment. Je ne suis pas idiot, je vois bien qu'elle s'attarde sur moi plus souvent que sur mes camarades. On apprend à lire la charité dégoûtante dans les yeux des gens. Du coup, je me rétracte un peu plus. Je me mure dans mon silence. Si je rentre les épaules, si je baisse la

tête, alors je serai encore plus loin d'elle. Elle ne pourra pas m'atteindre. Elle s'épuise à essayer et renoncera.

J'ai toujours peur qu'elle ait pour moi des gestes maternels. Je ne veux pas qu'elle s'approche trop de moi, qu'elle me touche. Je ne veux pas d'attentions particulières.

De toute façon, une mère, on n'en a qu'une. Quand on la perd, on ne la remplace pas.

Aujourd'hui, elle a décidé de me pousser dans mes retranchements, je m'en rends compte. Elle a cette manière de m'interroger, qui insiste. De me regarder, qui s'incrute. Elle est préoccupée par mes « airs taciturnes ». Je lui résiste. Et cette résistance ne fait qu'aggraver le malaise entre nous. Les autres, ils perçoivent cette tension. Ils m'observent, un peu moqueurs, un peu inquiets.

Et, tout à coup, les mots sortent, sans que je les aie commandés. Ils sortent comme on expulse un cri, comme on suffoque. J'entends les mots à la seconde où je les prononce : « *Ma mère me manque*. Vous ne comprenez pas ça, que ma mère me manque ? »

India Nose s'affole soudain, tente maladroitement de rattraper le coup : « Mais tu as au moins ton papa... » Aussitôt, je crache : « Non. Il est mort, lui aussi. »

## Winton Dean, son père

Le 29 janvier 1944.

Mon Jimmy,

Je m'y prends un peu à l'avance pour te souhaiter ton anniversaire car le courrier de l'armée met toujours autant de temps à parvenir aux destinataires. Cette année encore, je ne serai pas auprès de toi, mais cette guerre n'en finit pas et nous recevons chaque jour de nouveaux blessés.

Treize ans ! Voilà que tu as treize ans ! Ne t'y trompe pas, cela m'est cruel de ne pas te voir grandir. Dans sa dernière lettre, Ortense me dit que tu as encore pris quelques pouces, que tu ressembles de plus en plus à un jeune homme, je la crois volontiers, même si, pour moi, tu restes forcément un enfant, mon enfant.

Je suis un peu triste que tu ne m'écrives pas davantage, je devine que tu m'en veux d'une aussi longue absence. Un jour, quand ce pays aura vengé l'affront de Pearl Harbor et qu'il sera possible de recouvrer une vie normale, nous nous retrouverons, je te le promets. Nous ne rattraperons pas le temps perdu parce qu'il ne se rattrape jamais, mais nous apprendrons à nous connaître mieux, j'en suis sûr.

J'espère que tu réussis à l'école et que tu fais beaucoup de sport. À ton âge, c'est cela qui compte. Le monde qui t'attend est dur : tu dois t'y préparer.

Je t'embrasse,

Ton père qui pense à toi.



## Ortense Winslow, sa tante

L'existence s'est ordonnée, en dehors des absents. Oui, on apprend à se débrouiller avec les disparus. Et si on n'y arrive pas, on fait comme si.

Et puis, des vivants succèdent aux morts et on se persuade que la vie continue, qu'elle l'emporte malgré tout.

Un nouveau-né est venu rejoindre notre foyer. Lorsque j'ai accouché de Marcus Jr, il m'a semblé tout à la fois que nous en avions terminé avec la mélancolie, que quelque chose de neuf commençait et que je donnais un petit frère à Jimmy. Au reste, c'est ainsi que Jimmy l'a accueilli, ainsi qu'il l'a considéré jusqu'à la fin.

Nous étions la preuve qu'il est possible, avec de la persévérance, de se recréer une famille, des liens, un bonheur simple. Trois années avaient été nécessaires mais les drames du passé, au moins, s'étaient estompés.

Estompés, pas effacés.

Car si Jimmy a appris progressivement à se détacher de sa maman tout en la conservant dans son cœur, son chagrin – je ne l'ai compris que plus tard – n'a jamais diminué, il est resté d'un bloc, inentamé. Même la prière, même le recueillement sur les bancs des églises n'y ont rien changé.

Car nous avons veillé à élever Jimmy dans le respect des valeurs chrétiennes. À l'époque, j'appartenais à la Woman's Christian Temperance Union et j'estimais qu'il était de mon devoir d'essayer de détourner les égarés des tentations, des mauvais chemins. C'est donc moi qui ai conduit le petit à l'église. Un lieu de culte ne pouvait que l'aider à accomplir son deuil.

La vérité, c'est que le petit garnement appréciait avant tout que la bâtisse soit imposante et le décorum un écrin pour l'imitateur-né qu'il était. Il s'amusait, en effet, à refaire les prêches de notre pasteur. Et je dois reconnaître qu'il y réussissait fort bien.

Savez-vous que c'est là, également, qu'il a fait, pour la première fois, la récitation d'un poème devant un public ? Je vous assure qu'un frisson a parcouru l'assistance. Je ne saurais pas l'exprimer autrement. Et, ce jour-là, quand il m'a rejointe, il avait un air que je ne lui avais jamais vu. Je n'ai pas deviné sur le moment que son sort venait de se jouer.

Lui-même, l'avait-il deviné ? Sent-on sa vie basculer ?

Il a demandé à recommencer dès la semaine suivante. Je me rappelle combien il était crédible dans l'exécution de ses saynètes, combien il nous impressionnait. Moi, j'étais troublée. Je voyais bien qu'il s'agissait de mon Jimmy sur l'estrade, et pourtant il ne se ressemblait pas tout à fait, je percevais un décalage, une différence. Il était un autre.

Plus d'une fois, j'ai été ébranlée, même si je savais où il allait puiser ce qui le rendait si touchant, si bouleversant.

Avec le recul des années, je m'en suis convaincue : l'église de Fairmount a été son premier théâtre. Au fond, c'est l'art dramatique qui l'a sauvé.

Avant de nous le reprendre.

Adeline Brookshire,  
professeur d'art dramatique

Je ne sais plus quand je l'ai vu la première fois.

En revanche, je sais ce qui m'a frappée chez lui, d'abord : les yeux. Il y avait quelque chose de lumineux et de violent dans son regard. C'est déroutant chez un garçon de quatorze ans, la violence, à ce point-là. Il ne cherchait pas à en imposer pourtant. Et il n'était pas méchant ; pas du tout. Mais on décelait chez lui une détermination, oui, quelque chose de très profond, de très intense. Cela disparaissait un peu lorsqu'il souriait parce que, alors, il avait à nouveau le visage d'un gamin qui va vous jouer un tour. Cependant, lorsqu'il redevenait sérieux, on apercevait à nouveau une gravité, peut-être une douleur. Au début, j'ai pensé que c'était l'effet de sa myopie et des cernes qu'il avait souvent, qui boursouflaient ses yeux, mais non, c'était autre chose, d'un peu effrayant.

J'allais avoir quarante ans, j'avais quitté Chicago cinq ans plus tôt pour être nommée professeur d'anglais et de français au lycée de Fairmount. J'enseignais également le théâtre. J'aurais voulu être comédienne moi-même. Depuis toute petite, je nourrissais cette passion des planches, mais j'avais dû me résoudre à admettre que je ne parviendrais jamais à vivre de mon art, et qu'il me manquait ce petit rien qui distingue les bons amateurs des grands interprètes. Cela avait exigé de la lucidité et du courage, de renoncer ; on n'abdique pas si aisément son espérance. Avec les années, j'avais fini par me faire une raison. Enseigner, c'était ma manière de ne pas dévier tout à fait de mon chemin. Et j'avais envie de transmettre ce que je

croyais savoir. Il me semblait aussi que j'avais quelque aptitude pour déceler des traits de caractère, des dispositions, une flamme. En ce qui concerne Jimmy, il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'il possédait un don.

On m'avait signalé ses prestations à l'église, son goût pour la transformation, la forte impression qu'il produisait sur le public. Je l'ai donc interrogé et j'ai rapidement pris la mesure de sa soif d'apprendre.

Je lui ai enseigné l'art de déclamer, la façon de poser sa voix, de la laisser déferler ou de la retenir, de la faire porter ou au contraire de murmurer pour qu'on tende l'oreille. Je lui ai expliqué comment marcher, bouger, se placer, comment utiliser ses bras, l'emphase comme la retenue. Je lui ai appris l'importance des costumes ainsi que des accessoires, la nécessité d'appriivoiser l'espace, de se servir de son environnement. Je lui ai fait travailler sa mémoire. Je l'ai aidé dans la compréhension des textes qu'il interprétait, des personnages qu'il endossait. Bref, j'ai fait de mon mieux pour lui fournir les rudiments des techniques dramatiques. Il les a assimilés avec une rapidité stupéfiante. Pourtant, je dois reconnaître que tout cela, à la fin, lui était moins utile que son instinct.

Car il avait une faculté inouïe à sentir la musique de la phrase, à trouver sans réfléchir le ton juste, à inventer dans la minute la gestuelle de son personnage, à mettre spontanément dans sa scène l'émotion ou la légèreté qu'elle exigeait. On était forcément bluffé.

Il avait aussi une manière bien à lui d'aller contre mes directives dès qu'elles lui paraissaient en contradiction avec ce qu'il envisageait. Ce n'était pas vraiment un élève discipliné. Il pouvait s'agacer, s'entêter, s'installer dans une opposition sourde. Je m'obligeais à le convaincre et, lorsque je n'y réussissais pas, je maniais la contrainte. Il soulevait encore une objection. Néanmoins, il avait beau être doué, il n'avait pas toujours raison. Plus d'une fois, j'ai été tentée de lui faire prendre la porte. Mais il aurait été capable de se vexer et de ne jamais revenir. Cette trop grande sensibilité, cet orgueil parfois mal placé, ce n'était rien d'autre que de la fragilité. On n'a rien compris à James Dean si on n'a pas compris sa fragilité. C'était du verre.

Ce n'était pas rien, vous savez, de choisir le théâtre quand on était un garçon, et qui plus est dans l'âge des métamorphoses. À ce moment de

l'existence, on est sensible au jugement des autres, on cherche à se fondre dans la masse, on se déplace en bande. Lui, il assumait de se tenir à part, il marquait une singularité même si elle déclenchait quelquefois l'ironie de ses camarades. En préférant l'art dramatique au basket-ball, il faisait preuve d'un incroyable culot et prenait des risques. Il s'exposait aux quolibets, aux remarques malveillantes, aux insinuations. Le théâtre, aux yeux de beaucoup, c'était une occupation pour les filles. Les garçons qui s'y livraient étaient forcément suspects. En plus, on savait qu'il avait fait de la danse, cela n'arrangeait rien. Cependant, il tenait bon, crânement. Bien sûr, il fournissait quelques gages, en pratiquant tout de même beaucoup de sport, du basket justement, du base-ball également, de l'athlétisme je crois, mais on sentait qu'il faisait tout ça pour tenir ses camarades en respect. Ce qui lui importait avant tout, c'était le jeu, la scène, les costumes, le public.

Très tôt, il n'en a fait qu'à sa tête.

## Marvin Carter, vendeur de motos

C'était pas une femmelette, les gens ont raconté n'importe quoi.

Je l'ai connu, il avait quoi ? quatorze ans. Bien sûr que ça l'amusait de faire l'acteur, mais c'était un gosse exactement comme les autres, avec les mêmes goûts que les gosses de son âge. C'est des conneries, ces histoires qu'on a colportées, comme quoi il était différent.

Quand il est entré pour la première fois dans mon magasin, ça devait être en 45, je vous jure qu'il a été comme un môme devant un sapin de Noël. Les motos, ça lui a plu tout de suite. S'il avait vraiment été « spécial », vous croyez qu'il aurait fait cette tête-là, et qu'il se serait intéressé à la mécanique ?

Déjà, je me souviens, avec sa cousine, celle qui a fini par se marier à Myron Peacock, il adorait enfourcher son vélo, il faisait le fou, traversait les champs, fonçait dans les descentes, il aimait la vitesse et les acrobaties. Il n'avait qu'une hâte, avoir quinze ans pour que son oncle lui paie une moto. Et je vais vous dire, c'est pile ce qui s'est passé : le jour de ses quinze ans, il s'est pointé chez moi et il est reparti avec une CZ qu'il avait repérée depuis un paquet de temps, un modèle tchèque, plutôt bon marché, qui pétaradait.

Il s'en est payé une bonne tranche, je vous prie de me croire. On le voyait partir et il mettait des heures avant de revenir. Il n'était pas toujours prudent et ses vieux, je veux dire les Winslow, lui passaient tout. Ils se mettaient en quatre pour qu'il soit heureux.

Quand même, son oncle lui criait d'être prudent, mais le gamin, il était déjà loin, vous pensez bien, il avait fichu le camp dans un énorme vrombissement, il faisait celui qui n'avait rien entendu.

Vous auriez dû voir son air quand il finissait par revenir de ses virées : ça faisait des étoiles dans ses yeux.

Je sais que ça lui a joué des tours, que tout ça a mal fini, que c'est la vitesse qui nous l'a tué mais que voulez-vous, on n'aurait pas pu l'empêcher, c'était son truc la vitesse, ça devait se terminer comme ça.

C'est tragique, bien sûr, de disparaître aussi jeune, mais quoi ? c'est une sacrée belle mort pour un type comme lui.

## James Dean

La pièce s'intitule *Mooncalf Mugford*. C'est la première dans laquelle je joue au lycée. On n'a pas eu le temps de beaucoup répéter mais Mme Brookshire prétend que nous sommes prêts. Moi, je considère qu'il faudrait davantage de réglages : on a l'air de potaches, on ne se place pas bien, on se gêne quand on traverse la scène, on ne connaît même pas notre texte par cœur. Je me doute que les spectateurs seront compréhensifs, pourtant ça me dérange qu'on ne soit pas foutus de présenter quelque chose de plus abouti. Je ne dis rien à Mme Brookshire, mais elle a deviné que je ne suis pas content de nous, de moi. Elle s'approche, avec son incroyable chignon, plante ses yeux sur moi et me sermonne : « Monsieur Dean, qu'est-ce qui ne va pas, encore ? » Elle sait parfaitement ce qui ne va pas, mais c'est sa façon à elle de me remettre à ma place et de me rappeler que nous ne sommes pas une troupe de professionnels. J'aime bien Mme Brookshire. Ce sont les femmes, ma mère, ma tante, India Nose et elle qui m'ont appris ce que je sais. Pourtant, j'ai envie de lui lancer : « Ce qui ne va pas, madame Brookshire ? Mais tout ! » Je me retiens ; on ne va pas contre la puissance des femmes.

J'interprète un vieillard dément, ce n'est pas tellement difficile. Tout le monde m'explique que je suis très convaincant. En fait, le maquillage et le costume font plus de la moitié du personnage. Et pour le reste, il ne faut pas être particulièrement doué pour imiter la folie. Il suffit d'éructer, d'exécuter de grands gestes, de mimer l'abattement. Je préférerais des partitions plus complexes, plus subtiles.



En fait, il faudrait donner l'impression de ne rien faire, d'être soi-même alors qu'on est absolument un autre. Inventer un pur mensonge plus vraisemblable que la vérité.

Il faudrait aussi puiser en soi des souffrances intimes et les habiller d'apparences trompeuses.

À la fin de la représentation, les gens applaudissent. Pour sûr, on ne la mérite pas, cette acclamation. Mais bon, il n'est pas interdit de la savourer. Je crois qu'il est difficile de ne pas aimer qu'on nous aime.

Pourtant, ce qui compte, ce qui compte vraiment, c'est de déterminer si on est fier de soi. La réponse est non pour cette fois. Il faut encore travailler. Ou s'abandonner.

Après ? Après, c'est *Our Hearts Were Young and Gay* : je suis le père d'une collégienne dans les années 20 ; *The Monkey's Paw* : un jeune homme qui meurt tragiquement dans un accident ; *Goon with the Wind* : le monstre de Frankenstein où je m'amuse à me faire la tête de Boris Karloff ; *You Can't Take It with You* : un maître de ballet russe affublé d'une barbe. Chaque fois, j'essaie de trouver un masque, une déclamation, une outrance, c'est épatant de faire peur.

À Dave Fox, tiens, justement, je fiche la peur de sa vie. Rien ne me met autant en rogne qu'un type qui se moque du texte, qui ne fait aucun effort et ruine le travail de tous les autres. Ce jour-là, alors que nous répétons, Dave Fox fait le malin et ça m'agace. Je l'interromps brutalement, je le menace, il s'échappe, je le poursuis dans l'escalier, je lui hurle que je vais l'étrangler. Finalement, deux professeurs s'interposent et sauvent la peau du petit con. Mme Brookshire, qui tente de me trouver une excuse, plaide ma cause en expliquant que ma colère est avant tout celle du personnage que j'interprète. Adeline, vous vous trompez : j'aurais vraiment pu tuer Dave Fox.

On prétend que j'ai le caractère difficile, ce n'est pas faux. Et je ne demande pas pardon.

Je remporte des prix de récitation dramatique, d'élocution, d'argumentation et les gens sont rassurés. C'est Mme Brookshire qui m'inscrit, chaque fois. Elle me couve comme une mère poule. Elle pense que j'irai loin.

Adeline Brookshire,  
professeur d'art dramatique

Il faut essayer de se représenter la scène. Le moment de notre départ pour Longmont, Colorado. Extraordinaire ! Mais je vais trop vite.

Tout avait commencé trois semaines plus tôt, lorsque Jimmy avait remporté le concours de récitation dramatique de Peru, Indiana. Cela lui avait valu de faire la une du *Fairmount News*. J'ai d'ailleurs longtemps conservé un exemplaire du journal. Sur la photo, notre petit prodige ressemble à un premier de la classe, il porte une veste en tweed et une cravate en soie, sa chemise blanche est impeccable, pourtant ce qui frappe, pour qui le connaissait bien, c'est le décalage entre son visage sérieux de communiant et sa tête de tous les jours. Là, il était bien coiffé alors que d'ordinaire, ses cheveux étaient ébouriffés ; il n'était pas affublé de ses éternelles lunettes de myope, son regard du coup était lointain, comme absent ; et il faisait tellement plus jeune que son âge. Je suppose que je réécris l'histoire après coup mais vraiment, sur cette photo, on devine tout ce qui va arriver, la beauté est apparente et la violence sous-jacente, il a l'air d'un ange qui se moque de nous.

Au-delà de ce premier quart d'heure de gloire, ce qui comptait, c'est que le vainqueur du concours était automatiquement qualifié pour participer au prestigieux tournoi national de la National Forensic League à Longmont. Un honneur extrêmement rare. Je ne l'ai connu avec aucun autre élève.

Les gens du coin, la municipalité, le lycée avaient donc décidé de faire les choses en grand. C'est ainsi que nous avons été escortés, oui,

littéralement escortés, durant les treize miles qui séparent Fairmount de Marion par une fanfare multicolore et bruyante qui alternait les airs de fête et les chansons patriotiques, et dont les instruments rutilaient au soleil d'avril. Il y avait aussi, pour nous accompagner, une troupe de pom-pom girls pimpantes, au sourire figé une fois pour toutes, agitant leurs fanions, levant bras et gambettes, ainsi qu'une procession de voitures lavées de frais, décorées de drapeaux américains ou des cocardes de Fairmount, et qui ne cessaient de klaxonner. Tout au long de la route, des banderoles rappelaient, au cas où nous l'aurions oublié, l'espoir placé en un jeune homme frêle de dix-huit ans qui observait tout ce cirque avec un mélange de joie et de crainte.

À Marion, nous avons pris le train pour Chicago. À Union Station, la gare de Chicago, c'est le Zephyr qui nous attendait, un train en acier, « brillant comme un éclair et puissant comme un obus » (je crois me rappeler que c'était ça, le slogan sur les affiches publicitaires). Pour gagner Denver, nous avons voyagé dans un wagon à dôme panoramique, regardé l'Amérique défiler derrière les vitres depuis un pont surélevé. Je n'ai pas oublié la tête de Jimmy, il s'efforçait de ne pas s'exclamer à la manière d'un péquenaud qui quitte sa campagne pour la première fois. Et puis, il avait déjà pris le train. Et il se souvenait forcément des paysages de la Californie. Mais on voyait qu'il était ému. À moins que ce ne fût la pression pesant sur ses épaules qui lui donnait cet air-là. Il aurait nié farouchement cette dernière allégation.

De Denver, nous avons rejoint Longmont. Sur place, nous nous sommes rendu compte que le concours réunissait plus de cent vingt candidats, venus de vingt-quatre États. C'est à ce moment que j'ai mieux mesuré ce qui attendait Jimmy. Lui, il donnait l'impression de n'être pas particulièrement intimidé. Il avait toujours sa dégaine nonchalante. Il portait un jean, un tee-shirt, ses Converse. Il arpentait les allées avec une sorte de négligence qu'on aurait pu prendre pour de l'insolence. Moi qui avais appris à le cerner, j'affirme qu'il n'était pas aussi détendu qu'il en avait l'air. En réalité, il se concentrait, répétant en lui-même les lignes qu'il aurait à interpréter.

Jimmy a passé avec brio l'épreuve des éliminatoires. Il avait pourtant pris des risques, choisissant de se présenter devant le jury dans sa tenue négligée. Il prétendait qu'il lui était impossible d'*incarner un fou en costume et cravate*. Il n'avait pas tort.

Il est parvenu jusqu'aux demi-finales sans encombre. Mais le texte qu'il avait retenu était d'une durée supérieure à ce que le règlement autorisait. Il devait absolument procéder à une ou deux coupes. J'ai tenté, pendant plus d'une heure, de le raisonner, lui expliquant qu'il fournissait au jury le moyen de le pénaliser. Il n'a rien voulu savoir, comme à son habitude.

Quand j'ai entendu les applaudissements à l'issue de sa prestation, j'ai pensé : il les a encore mis dans sa poche, il n'en a fait qu'à sa tête et une fois de plus, ça a marché. Il est du reste revenu vers moi avec un sourire narquois qui signifiait : « Je vous l'avais bien dit. » Je n'ai rien répondu. On ne rétorque rien aux surdoués.

Le chemin de la finale paraissait dégagé. Aussi, quand les résultats sont tombés, avons-nous été abasourdis. Jimmy terminait sixième sur les vingt-deux candidats restants. C'était insuffisant pour se qualifier.

Nous sommes passés de l'excitation à l'abattement en une poignée de secondes. Ce qu'on appelle une douche froide. Ou une chute libre.

Je me souviens avec précision, oui, comme si c'était hier, des expressions successives qui ont traversé son visage. D'abord, une incompréhension, comme si le jury s'était trompé, comme s'il allait inévitablement rectifier son erreur. Puis, un désarroi, comme si des parents agacés avaient retiré son jouet à leur enfant, comme si on s'était montré méchant avec lui. Très vite, une réaction d'orgueil, un air sombre, celui du défi, qui ressemblait simplement à de la fierté blessée. Il n'a pas dit un mot. Il s'est levé, il a quitté la pièce, je ne l'ai revu que deux heures plus tard.

Il était là, assis dans les gradins d'un gymnase désert. Il n'avait pas digéré l'humiliation de son élimination, sa colère contre le jury était intacte, il estimait qu'il avait été floué, pour lui le texte ne devait pas être amputé, les règles étaient stupides. J'ai tenté de lui rappeler les vertus de l'autodiscipline, il n'en démordait pas, on l'avait spolié, ces gens étaient des imbéciles incapables de discerner le talent authentique, accrochés à leurs chronomètres. Je crois qu'il m'en voulait un peu aussi, il me reprochait de ne pas l'avoir suffisamment défendu. La bonté ironique qu'il mettait

d'ordinaire dans ses yeux lorsqu'il me parlait avait disparu. Cela m'a blessée.

Tout au long du trajet du retour, il est resté muet, refusant toute conversation. Je me rappelais la joie potache de l'aller, ce souvenir avait un goût de cendre. Une fois à Fairmount, il s'est enfermé dans sa chambre, c'est ce que m'a rapporté sa tante Ortense. Il était furieux. Il fulminait contre l'autorité, toutes les autorités. Ça ne lui est jamais passé.

Paul Weaver,  
entraîneur de basket-ball

Pour sûr, ce n'était pas un garçon facile. Il s'emportait rapidement. C'est bien simple, il ne supportait pas la moindre critique ; du coup, il fallait faire attention à tout ce qu'on disait. J'étais son entraîneur et les gars me reconnaissaient une certaine autorité : quand je donnais une consigne, ils avaient foutrement intérêt à la respecter. Il valait mieux pas me marcher sur les pieds, avec Jimmy, pourtant, je prenais des pincettes, j'avais toujours peur qu'il se vexe. Vous savez, il était capable de tout envoyer balader, juste pour une remarque déplacée ou parce qu'il estimait que l'arbitre était vendu à l'adversaire. Et quand il piquait une colère, on ne le revoyait plus pendant des jours. Et ça ne servait à rien de le raisonner. Il n'en faisait qu'à sa tête. Vous me direz que j'aurais pu l'exclure ou me débrouiller sans lui, mais on ne se passe pas de son joueur le plus fort.

Pourtant, il avait à peu près tout pour être inapte au basket : il était franchement plus petit que tous les autres, un mètre soixante-douze si mes souvenirs sont bons, zyeutez le gabarit ! Et myope avec ça. Comme une taupe. Il devait jouer avec des lunettes, avouez que ce n'est pas pratique. En plus, il les cassait tout le temps, ses lunettes. Le vieux Marcus lui confectionnait des fixations mais elles tombaient au premier choc. Bon, il faut reconnaître quand même que c'était un sportif, il avait fait de l'athlétisme, du base-ball. Cela dit, quand on me l'a amené la première fois, j'aurais pas parié un dollar sur lui.

Sauf que c'était le meilleur marqueur de l'équipe. Avec lui, on gagnait. Sans lui, on se faisait rétamer. Point.

Il avait le sens du terrain, il savait se faufiler jusqu'au panier, il esquivaient incroyablement, il était très rapide. Et surtout, il avait l'esprit de compétition. Je n'ai jamais vu un acharné pareil. Et teigneux, comme je vous l'ai expliqué.

J'ai longtemps cru qu'il compensait, qu'il était complexé par sa taille et qu'il se forçait à en faire davantage que ses camarades. Mais non. Il était fabriqué comme ça, c'est tout.



Elizabeth McPherson,  
professeur au lycée de Fairmount

Les filles n'étaient pas sa priorité, ça sautait aux yeux.

Seulement voilà, il leur plaisait beaucoup, aux filles.

Elles le guettaient du coin de l'œil, gloussaient entre elles sur son passage, espérant qu'il les remarque, et il ne les remarquait pas. Ou bien il le faisait exprès.

Il avait visiblement décidé de se consacrer pleinement à ses deux hobbies : le théâtre et le sport. Le reste n'existait pas. Quand il n'était pas occupé à ses répétitions ou à ses concours avec Adeline, il se démenait sur un terrain de basket. Ça tombait bien : c'étaient également mes deux disciplines. À l'époque, j'enseignais l'éducation physique et j'étais, en parallèle, professeur de beaux-arts au lycée de Fairmount. Nous étions condamnés à nous connaître.

La première fois que je l'ai vu, je l'ai trouvé d'une beauté étrange. Désinvolte, si vous préférez. Cela dit, j'aurais pu passer à côté de lui sans le repérer car enfin, il n'était pas très grand, pas très athlétique, pas très sympathique de prime abord, et puis c'était un horrible binoclard. On apprend cela, avec les années : il y a des gens qui, même avec tous les défauts du monde, ont un charme fou. C'était son cas.

Je n'aurais pas dû aller vers lui. Je veux dire : je n'aurais pas dû chercher à le séduire. Car c'est bien cela qui s'est produit : j'ai cherché à le séduire. Quand tout me l'interdisait : j'étais une femme, il était un homme, donc

celui à qui revenait, dans notre Amérique coincée, d'initier une démarche sentimentale ; j'étais un professeur et lui un élève ; j'avais huit ans de plus que lui. Autant dire que je cumulais des handicaps a priori insurmontables. Et que je m'exposais aux excommunications des bien-pensants. Ça ne m'a pas arrêtée.

Je le confesse sans la moindre honte : j'ai profité d'un voyage scolaire à Washington. Une tradition pour les élèves de dernière année. Nous sommes partis à cinquante, j'étais l'un des trois accompagnateurs du groupe. Déjà, dans le car qui nous a tous conduits jusqu'à la capitale, je l'ai observé. Il chahutait avec ses camarades, courait dans l'allée centrale, changeait de siège. Son indiscipline, son énergie m'ont plu. Je l'ai sermonné gentiment. Plus tard, il m'a expliqué qu'il avait fait tout cela précisément pour que je le sermonne.

À un moment, sans prévenir, il a sombré dans le sommeil. Il était déjà insomniaque et, comme beaucoup d'insomniaques, il lui arrivait de s'endormir n'importe où, sans prévenir, ayant sans doute accumulé trop de fatigue. C'étaient des endormissements brefs et profonds. Je me suis levée pour m'approcher de lui. Ceux qui n'ont pas vu Jimmy dans le sommeil n'ont pas idée de ce qu'est la grâce pure.

À Washington, nous sommes descendus à la pension Roosevelt, un hôtel modeste et coquet. Nous y sommes restés deux nuits. Les deux jours étaient consacrés aux visites incontournables : la Maison-Blanche, le Capitole, le Lincoln Memorial. Nous avons même organisé un tour en bateau sur le Potomac. Les élèves étaient joyeux : la plupart n'avaient jamais quitté l'Indiana.

Et c'est arrivé là, dans une des chambres de la pension Roosevelt. Je logeais à l'étage des filles. Il est venu me rejoindre. Il avait compris que je l'attendais.

C'était un amant pressé et maladroit. J'ai mis cette maladresse sur le compte de sa jeunesse. En réalité, Jimmy avait besoin de faire les choses rapidement. Il s'ennuyait si vite. Se lassait si vite. Il s'est lassé de moi presque tout de suite.

Au retour de Washington, je ne l'ai pas revu. Il est allé raconter à Adeline sa visite en solitaire du Ford's Theatre. Je crois qu'il n'avait rien retenu d'autre de son voyage.

## James Dean

En fin de compte, ce sont les femmes qui guident ma vie. Elles me montrent le chemin depuis toujours. Et je les suis. À ma manière. Avec respect ou irrévérence. Avec affection ou ironie. Sans elles, je ne serais rien.

Mais il y a un homme aussi. Depuis l'enfance. Il s'appelle James DeWeerd, il a trente ans, des manières raffinées et des idées modernes. Il est le pasteur de notre église. Je l'observe pendant qu'il officie. Ses sermons sont enflammés, il n'hésite pas à mouliner des bras, à faire porter sa voix, c'est un comédien-né. Sauf que la partition qu'il interprète, c'est lui qui l'écrit. Et ce qu'il dit n'est pas tout à fait du genre qu'on aime dans l'Indiana. Par chez nous, il vaut mieux s'en tenir aux traditions, aux valeurs éternelles. On a la trouille de tout ce qui dépasse. James DeWeerd, lui, n'aime que ce qui dépasse, on dirait.

Alors moi je vais vers lui.

Il sait que j'ai perdu ma mère. Il sait la solitude insondable des enfants qui ont perdu leur mère. Il m'observe sans un mot, avec une incroyable douceur dans les yeux.

Alors moi je lui donne ma solitude.

Ou bien c'est lui qui me la prend.

L'histoire commence.

Il a des traits fins, de longues mains.

Il me raconte qu'il a étudié en Californie, voyagé en Europe, fréquenté Cambridge. Que sa jeunesse s'est jouée ailleurs, loin des terres boueuses du

Midwest, loin des ciels lourds et des matins gris, loin des saisons rudes et des fermiers taciturnes. Et ses exils me passionnent.

Il m'apprend qu'il a été aumônier militaire en France pendant la guerre. Je l'imagine se portant au secours des blessés au beau milieu des combats, traversant les lieux où l'on tombe, où l'on meurt. Il soigne les survivants, ferme les yeux des morts. Il est un tout jeune homme.

Il me confesse son goût pour la musique classique et les corridas, pour Shakespeare et les courses automobiles. Et je le crois. Ce qu'il me confesse est incroyable et je le crois.

Cet homme est tout et son contraire. En réalité, il est avant tout lui-même, sans tabou, affranchi du jugement des autres. Il se fiche de choquer. Si la provocation lui permet de bousculer les consciences, il n'hésite pas. Son courage me fascine. Sa liberté.

Il me propose de venir chez lui et j'y vais. Il partage une maison avec sa mère, une femme élégante, un peu distante, qui porte des robes blanches, commande à des domestiques et exige l'argenterie lorsqu'elle dîne.

Je ne suis pas le premier qu'il invite dans cette demeure. D'autres garçons sont passés avant moi. À eux aussi, il a parlé de ses ailleurs. Avec eux aussi, il s'est montré tendre. Trop tendre.

Plus tard, il me montre un bongo et j'apprends à frapper sur l'instrument. Le bongo va me suivre longtemps.

Il m'emmène à l'Indy 500, je découvre la fureur automobile, le vrombissement des moteurs, le dépassement des bolides. Et je comprends que cela aussi va me suivre longtemps.

Il me conduit aux stands où il a ses entrées. Il me fait rencontrer des pilotes. Je serre la main de « Cannon Ball » Baker. Je n'oublierai pas. Si je n'avais pas cette envie profonde, irrésistible de devenir acteur, je serais pilote de course, ça ne fait aucun doute.

C'est lui également qui me donne le bon tuyau pour échapper au service militaire : devant le recruteur, je n'ai pas une seconde d'hésitation, je me déclare homosexuel. Et ça marche. Ça n'aura pas été difficile.

Le révérend DeWeerd me prie de l'embrasser pour le remercier. Et je l'embrasse.

Les jours où j'hésite, il me force un peu.

## Ortense Winslow, sa tante

Et puis, un jour, Jimmy est parti.

Nous redoutions cette échéance. Nous savions au fond de nous que cela finirait par arriver, que c'était inévitable. Nous avons bien essayé de nous y préparer. Pourtant, le moment venu, cela a été un déchirement.

Il était avec nous depuis près de dix ans. Nous l'avions aidé à grandir. Avec nous, il avait traversé les années. Appris les saisons, apprivoisé la terre, croisé des êtres qui l'ont profondément marqué, découvert des passions, connu des amourettes, pris des risques, ri et pleuré. Il était un enfant, il était devenu un jeune homme. Nous étions fiers de lui.

Une fête a été organisée pour son départ. Il s'agissait d'une soirée d'adieu mais personne ne voulait prononcer ce mot-là. Chacun de nous sentait qu'il partait pour longtemps, que peut-être il ne reviendrait pas, ou que s'il revenait, il ne serait plus le même. Nous étions tous animés par la même prémonition, la conviction intime que son existence prenait un nouveau départ, la certitude que nous ne faisons pas partie de ce qui commençait pour lui, le regret de songer que nous appartenions déjà à son passé. C'était évident : de grandes choses l'attendaient, des bouleversements, et nous ne serions plus là pour partager ses emportements et lui éviter les embûches. Mais nous étions heureux pour lui : il méritait les belles choses qu'on lui promettait. Nous avons retenu nos larmes, entonné des chansons légères, prodigué des encouragements et fait comme si nous n'étions pas tristes.

La famille au grand complet, et aussi Mme Brookshire, Mlle McPherson, le révérend DeWeerd, tout le monde était là. Sur les photos, nous avons le sourire. Moi, je sais la peine derrière ces sourires.

Le lendemain de la fête, nous l'avons accompagné jusqu'à la gare routière Greyhound de Chicago. Notre petit Markie était secoué de larmes, ses spasmes m'ont même effrayée. Jimmy l'a pris dans ses bras, lui a murmuré des mots très doux à l'oreille pour apaiser son chagrin, lui a assuré qu'il reviendrait, qu'il reviendrait pour lui, qu'il ne le laissait pas tomber. Et le gamin a fini par se calmer. Pourtant, il continuait à se cramponner à Jimmy, refusant de le laisser partir. Ils sont restés longtemps comme ça, ces deux-là, et moi, je détournais les yeux.

Jimmy est finalement monté à bord du car. Il s'est installé à sa place, on voyait qu'il s'efforçait de faire bonne figure, il nous a adressé un signe de la main derrière la vitre, a murmuré quelque chose que nous n'avons pas compris, ou alors peut-être Markie. Le car a démarré. Je me souviens de la poussière soulevée dans son sillage.



## Winton Dean, son père

Je n'ai pas beaucoup pris la parole. J'ai mon mot à dire pourtant. Et d'abord ça, cette évidence : le temps a passé sans lui. Ou plutôt il a passé avec son absence ; ce qui n'est pas du tout la même chose.

Cela pèse lourd, une absence. Bien plus lourd qu'une disparition. Parce que avec les morts, c'est commode, on sait qu'ils ne reviendront pas. Tandis que les lointains nous narguent ou nous font espérer.

J'avais fini par admettre le départ de ma femme (c'est curieux d'ailleurs comme on survit aux tragédies même lorsqu'on est persuadé que c'est hors de notre portée, même lorsqu'on croit qu'on sera finalement balayé. Et puis, la guerre avait été, bien que cela puisse sembler choquant de l'énoncer de cette manière, une formidable diversion : on n'a pas le temps de ruminer sa peine lorsqu'on est occupé à tenter de sauver les meubles), mais je ne me suis jamais résolu au défaut de mon fils.

Je suis au courant que beaucoup m'ont accusé de l'avoir abandonné. Pour ceux-là, je suis l'impardonnable. Je ne souhaite pas m'expliquer. Tout bonnement parce que j'estime ne pas avoir à me justifier. Moi, je sais, précisément, intimement, ce que c'est, d'être privé de lui. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui le savent mieux que moi.

Je n'ai pas éprouvé de culpabilité, si vous voulez savoir. Parce que je n'étais coupable de rien. Au contraire, j'avais agi comme il convenait.

Je n'ai pas été rongé par le remords, comme on l'a raconté. Le manque suffit largement, je vous assure. Le manque est une gangrène. Il vous tue plus sûrement.

Alors, quand Jimmy a atteint ses dix-huit ans, je me suis dit que le moment était venu de le récupérer. Surtout, je m'en sentais *enfin capable*. J'avais reconstitué un petit pécule. Et je m'étais remarié. Ethel, ma seconde épouse, avait hâte de mieux connaître mon fils.

Je lui ai donc écrit une longue lettre, juste après la cérémonie de remise des diplômes de fin d'année, et proposé de lui payer des études universitaires en Californie.

J'ai pensé : les dix années sans lui vont se refermer. Je vais être père à nouveau. En réalité, j'allais même être un père pour la première fois. Lorsque Jimmy était tout petit, je n'avais pas eu le temps de m'occuper de lui. Sa mère l'avait fait pour nous deux.

Je souhaitais le meilleur pour lui, forcément, et je reconnais que son envie de se lancer dans la carrière d'acteur m'inquiétait. Je me doutais que son retour en Californie, à quelques encablures de Hollywood, ne ferait, en plus, que renforcer sa détermination à devenir comédien. J'ai estimé de mon devoir de le ramener à la raison, mais je craignais de m'en faire un adversaire, ce qui me rendait malade après une aussi longue séparation. C'est Ethel qui m'a convaincu : selon elle, il fallait absolument décourager ces toquades que les jeunes gens ont parfois à l'adolescence et choisir bien plutôt un cursus qui assure un avenir stable. Je l'ai inscrit en droit au Santa Monica City College, un établissement qui préparait les étudiants à des métiers sérieux.

Jimmy m'en a beaucoup voulu, je crois. Il espérait intégrer une école d'art dramatique.

Il s'est refermé tout de suite, ne m'adressant la parole que très rarement, les premiers jours. Tous les deux, nous sommes repartis d'un mauvais pied.

Je lui ai donc acheté une automobile.

Ce n'était qu'une vieille Chevrolet, cependant elle roulait encore très bien. Quelquefois longue à démarrer, mais une fois que les gaz étaient mis, elle tenait incroyablement la route. Jimmy lui avait donné un nom : Lena, si mes souvenirs ne me trahissent pas. Ne me demandez pas pourquoi. C'était peut-être le nom de sa petite amie du moment. Il était si secret à propos des filles.

Ce cadeau nous a rapprochés : comment aurais-je pu deviner où le conduirait sa passion des voitures ?

Il aimait trop la vitesse, les sensations fortes, de toute façon. Aucun de nous n'aurait pu empêcher ce qui est arrivé.

Pourtant, pendant des années, les nuits où le chagrin était plus violent encore qu'à l'ordinaire, je me suis senti responsable de l'avoir poussé vers son vice. Ces nuits-là, je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Je me rappelais le sourire insouciant qui barrait son visage lorsqu'il me commandait de grimper à bord de la Chevrolet pour m'emmener au bowling, il s'amusait à me faire peur, accélérail dans les virages, fonçait sur les routes droites, se livrait à des embardées et riait de me voir si peu rassuré. Je ne me doutais pas que ce sourire finirait, un jour, dans un amas de tôle froissée sur une des routes de notre Californie.

Le seul remords, le seul, vous m'entendez ?, qui m'ait rongé jusqu'à la fin, jusqu'au tout dernier instant, c'est celui-ci.

En attendant, l'été était là et, après des débuts difficiles, mon fils et moi, nous apprenions à nous aimer.

Elizabeth McPherson,  
professeur au lycée de Fairmount

Je l'ai rejoint à Santa Monica.

Je le dois autant à un regrettable incident qu'à un désir profond.

L'année scolaire s'achevait au lycée de Fairmount, le départ de Jimmy me laissait seule et frustrée. Cependant, je tentais de me raisonner en songeant que les adolescents n'ont pas de mémoire et que les femmes de presque trente ans qui s'éprennent d'eux sont condamnées d'avance. Je pensais aux centaines de miles entre nous et je me disais : c'est aussi bien comme ça. L'été va passer, avec un léger goût amer, et quand l'automne reviendra, tout sera rentré dans l'ordre, la vie reprendra comme avant.

Sauf que le conseil d'administration du lycée a chamboulé mes plans et contrecarré ma résignation. Un jour, en effet, j'ai été convoquée devant cette instance, réunie au grand complet. Je me souviens des regards sévères des messieurs et des mines outragées des dames lorsque j'ai franchi la porte. J'ai compris que j'allais passer un sale quart d'heure sans avoir la moindre idée de ce qui m'attendait réellement. Ces braves gens, enveloppés dans leur dignité et leurs certitudes, ont alors fait état de rumeurs qui couraient sur mon compte. Elles laissaient supposer que j'entretenais une liaison avec le président du lycée. Je me suis aussitôt insurgée contre de telles calomnies, consentant seulement à reconnaître qu'il m'était arrivé de partager quelques week-ends avec lui pour la bonne raison que je partais dessiner des églises et qu'il avait proposé de m'accompagner. Le premier concerné a d'ailleurs confirmé mes dires mais rien n'y a fait : mon excommunication avait été prononcée avant que j'ouvre la bouche, avant même que je me présente

devant mes censeurs. Il aurait sans doute fallu avouer à demi-mot et espérer le pardon des bien-pensants, mais je me refusais à admettre une faute que je n'avais pas commise. Et quand bien même les faits eussent été véridiques, je n'aurais pas songé à m'en excuser. Ma vie privée ne regardait que moi-même. C'était l'Amérique de la fin des années 40, pudibonde et corsetée. J'étais une femme qui ne châtiât pas son langage, ne respectait pas les convenances, ne suivait pas la trace de ses aînées. On m'a fait payer cette liberté, du reste toute relative. J'ai été licenciée sur-le-champ, au terme d'un simulacre de procès. Avant de quitter la pièce, j'ai jeté un dernier coup d'œil à cette Amérique rancie, et j'ai décidé, dans l'instant, que je rejoindrais Jimmy. Puisque j'étais accusée d'être une créature légère, autant qu'il y eût du vrai.

En Californie vivaient deux de mes amies, elles aussi enseignantes. Ce sont elles qui m'ont hébergée. Aussitôt installée, j'ai appelé au domicile des Dean à Santa Monica – les Winslow m'avaient donné le numéro. Je suis tombée directement sur Jimmy et ce signe de ma part lui a fait plaisir, je crois. Sa voix était enjouée pour me répondre. Nous avons parlé, un peu gênés, comme si chacun se rappelait l'escapade de Washington sans oser l'évoquer. C'est lui qui a proposé que nous nous retrouvions. Le lendemain, il est venu me chercher. Je le revois arrivant devant la maison, au volant de sa voiture. Il était fier comme un enfant. Je lui ai souri. J'ai pensé : voilà un charmant chauffeur pour la belle saison.

En route, il m'a expliqué qu'il avait découvert, à Santa Monica, une troupe de théâtre amateur, la Miller Playhouse Theatre Guild, qu'il s'y était engagé et qu'on lui avait spontanément offert de participer au spectacle qui se montait. Il devait interpréter un ivrogne dans un mélo impossible. Il m'a tout de suite demandé si je pouvais l'aider. Comment refuser ? C'est de cette manière, un peu incongrue, je le concède, que j'ai vaguement dirigé les répétitions d'une pièce fort mauvaise jouée par des acteurs débutants, dont pas un ne ferait carrière.

Je ne plaçais pas Jimmy dans la catégorie des débutants. J'étais certaine qu'il avait un don. Et que la chance lui sourirait. Si vous l'aviez connu à cette époque, vous auriez eu la même certitude. Il y a des êtres qui sont tout bonnement faits pour la lumière.

Nous nous sommes beaucoup amusés, cet été-là.

Jimmy nous a emmenées, mes amies et moi, à Lake Arrowhead, qui se trouve à près de cent miles de Los Angeles, et ensemble nous avons arpenté le parc national de San Bernardino. On se sentait si loin de la ville, de son tumulte.

Il faisait une chaleur écrasante. Jimmy a eu l'idée de nous faire faire du ski nautique, pour nous rafraîchir. Nous n'étions pas du genre casse-cou mais nous avons cédé à son infatigable énergie, à son incroyable force de persuasion. Du reste, c'était absolument impossible de résister à sa volonté. Et à son regard qui vous laissait croire que vous étiez la personne la plus désirable au monde. Nous ne nous sommes guère révélées adroites sans être toutefois entièrement ridicules, me semble-t-il. Jimmy, quant à lui, se débrouillait très bien, il était doué pour le sport, c'était évident, et il avait envie également de se montrer sous son meilleur jour. Sur les eaux placides du lac, que ses passages répétés secouaient, il faisait l'idiot et cela me plaisait beaucoup. Cet après-midi-là, il a attrapé un coup de soleil sur les épaules. Le soir, je lui ai passé de la crème pour apaiser ses brûlures et nous nous sommes comportés comme si de rien n'était.

Avec lui aussi, nous avons organisé des fêtes sur les plages. C'était cocasse de se retrouver à la nuit tombée, au bord du Pacifique, sur des pontons de bois éclairés de torches, sur des langues de sable où crépitaient des feux de planches, ou avec de l'eau jusqu'aux genoux, pantalons retroussés. Personne ne s'étonnait, autour de nous, de la différence d'âge. Personne n'avait l'air de trouver choquant qu'un garçon de dix-huit ans escorte trois femmes à l'évidence moins juvéniles que lui. Les gens le prenaient-ils pour notre petit frère ? Ou plus sûrement se fichaient-ils de savoir ce qui nous liait ? Il soufflait, en ce mois d'août 49, une brise de liberté que je n'ai retrouvée que bien plus tard, avec l'avènement des années 60, mais alors, j'étais trop vieille. Cette année-là, sans doute ai-je été joyeuse et insouciante pour la dernière fois.

Plus curieux encore : Jimmy m'a fait visiter le cimetière de Forest Lawn à Glendale. Oui, cela peut paraître étrange, un pèlerinage au beau milieu des pierres tombales, dans des allées plantées des croix blanches. En réalité, il voulait me montrer la réplique, en grandeur nature, du *David* de Michel-

Ange. Il prétendait vouloir voyager en Italie, visiter Florence, connaître la sculpture, la peinture, découvrir ce que c'est un pays qui a une histoire, une mémoire. Il était intéressé par toutes les formes d'art. Je crois, par ailleurs, même s'il ne l'a jamais avoué, qu'il n'était pas indifférent à la représentation de la beauté masculine.

Les jours ont passé. La Chevrolet roulait à vive allure sur des corniches, le long des falaises du Pacifique. Jimmy riait derrière ses lunettes de soleil. Le foulard blanc que j'enroulais autour de mon cou s'envolait par les vitres ouvertes.

L'été a filé. Je ne l'ai pas vu s'enfuir.  
Quand septembre est arrivé, la fête était finie.

J'ai souvent repensé à ces jours et je me suis longtemps demandé si ceux qui vont mourir ont la prémonition que leur existence sera brève. Et si, du coup, cela la conduit à vivre plus intensément. Je n'ai pas trouvé la réponse.

Gene Nielson Owen,  
professeur d'art dramatique

À l'époque, j'avais la responsabilité de la troupe de théâtre de l'université. Je dois à l'honnêteté de reconnaître que mes élèves n'étaient pas tous talentueux, loin s'en faut.

Beaucoup s'étaient retrouvés là par hasard. Pour eux, il s'agissait d'un divertissement, comme jouer au basket ou se destiner à devenir pom-pom girl. Ceux-là séchaient régulièrement les cours, prétextant à peu près n'importe quoi, et je ne leur en tenais pas rigueur. J'apprenais à compter sans eux, ce qui n'est pas forcément une chose facile quand on a la prétention de monter une pièce ou de constituer une troupe.

Les autres – une poignée – se révélaient toutefois fortement motivés. Hélas la motivation n'est pas synonyme de don. Bien au contraire. Ils y mettaient de la bonne volonté, indéniablement, mais ils étaient faits pour la comédie comme moi pour être pilote d'avion. Ils avaient des rêves, rôdaient autour de la Mecque du cinéma depuis leur plus jeune âge, attendaient d'être repérés, passaient parfois des auditions qui ne débouchaient sur rien. Pourtant, ils continuaient de nourrir des espoirs insensés et tout mon travail consistait à leur faire comprendre que leurs chances de percer étaient minces. J'expliquais combien les élus étaient rares, ils ne m'écoutaient que distraitemment, persuadés que je n'avais pas été fichue de déceler chez eux cette flamme qui provoquerait des incendies à Hollywood.

Et, un jour, il s'est présenté.

Jimmy Dean, étudiant en droit.



Franchement, il n'avait rien pour lui.

Un petit jeune homme, les dents barrées par un bridge, et gauche avec ça, l'air d'un oiseau tombé du nid, un accent impossible par moments, des réminiscences du Midwest, une diction imprécise qui rendait certaines de ses phrases parfaitement incompréhensibles.

Je n'ai aucun mal à l'avouer : je n'ai pas repéré au premier coup d'œil qu'il deviendrait celui qu'il est devenu. D'ailleurs, je n'étais pas la seule : les autres se moquaient de lui, certains ouvertement, ceux qui étaient convaincus de posséder une aura dont il était, lui, visiblement tout à fait dépourvu. Car il y avait dans ma classe de grands types, avec une allure folle, une carrure impressionnante, une beauté renversante. Et des filles très jolies, pimpantes ou aguicheuses, à la plastique parfaite. D'aucuns lisaient sans jamais se tromper. Le problème est qu'ils ne comprenaient pas toujours ce qu'ils interprétaient, qu'ils en faisaient des tonnes ou, au contraire, récitaient tels des premiers communiant. Lui, au moins, se distinguait. On apercevait dans son jeu quelque chose de différent ; de juste. C'était comme du diamant brut, une pierre qu'on n'aurait pas polie, qui ne brillait pas plus que ça, qui paraissait même quelconque et qui finirait pourtant un jour au cou de la plus belle femme du monde. J'ai donc finalement décidé de m'intéresser davantage à son cas.

Je lui ai demandé d'apprendre des scènes de *Hamlet*. Demander un truc pareil à un type qui marmonne, c'est assez osé, je vous l'affirme. Eh bien, je ne me suis pas trompée : il s'est imprégné du texte, il s'est approché peu à peu de son personnage, il a percé les mystères de ce prince danois tourmenté, et son interprétation a été particulièrement intense.

Et puis, vous auriez dû voir son regard. La puissance de ce regard. À vous donner des frissons. À vous faire croire qu'il allait vous assassiner, sans le moindre état d'âme.

## James Dean

C'est Sanger Crumpacker, mon entraîneur au basket, qui m'a permis de dégoter ce job pour l'été : me voilà éducateur sportif dans un camp de vacances ! La revanche du binoclard ! De toute façon, moi, tant que je peux me dépenser physiquement, n'importe quel boulot me convient.

Et puis, franchement, ça me fait du bien de m'éloigner de Santa Monica. Et de ne plus me farcir mon père pendant deux mois. Toute cette année, j'ai bien vu les efforts énormes qu'il a faits pour que je me sente à l'aise, mais il n'arrive toujours pas à admettre que je serai comédien quoi qu'il advienne et quoi qu'il espère. Quant à ma belle-mère, pas la peine d'en parler : elle n'arrête pas de répéter en boucle que je m'égare. Comme si elle savait ce qui est bon pour moi. Et ce que j'ai dans la tête. Ma mère, elle, m'aurait encouragé, ça ne fait pas de doute.

Ici, à Glendora, c'est la vie rêvée. Il y a tout ce que j'aime : je suis *entouré de montagnes et d'orangers*, je peux *boire l'eau glacée dans des torrents* et *dormir à la belle étoile*, la nature est incroyablement belle, *c'est vraiment la Terre promise*.

Je travaille six jours par semaine, ça ne me pose aucun problème. Les gamins sont gentils. Un peu turbulents, c'est de leur âge. Ils ne sont pas habitués à tant de beauté, mais ils apprennent vite. Chaque jour, on essaie des activités nouvelles. Ils ne rechignent jamais. Je crois qu'ils m'aiment bien.

J'ai accepté ce boulot aussi parce qu'il est plutôt bien payé. Et avec l'argent, je pourrai plus facilement m'inscrire à UCLA à la rentrée de septembre. Mon père va encore me tirer la gueule mais ma décision est prise, il faudra bien qu'il s'y fasse. De toute façon, si je reste à Santa Monica, il ne m'arrivera rien, j'en suis certain. Alors qu'à L.A., tout est possible. Il me faut une ville où tout est possible. Le centre plutôt que les lisières.

Car désormais, je ne pense plus qu'à une chose, une seule, devenir acteur. Si je ne deviens pas acteur, autant être rien.

Pas de méprise : je n'ai pas particulièrement envie de voir ma tête sur des affiches, je ne rêve pas de gloire. Non. Simplement, je ressens des vibrations dès que j'enfile le costume d'un autre, et que j'invente un mensonge en espérant qu'on va me croire. C'est dans les moments où je joue que je suis au plus près de la personne que je veux être.

C'est difficile à expliquer. Adeline Brookshire, elle, a parfaitement compris. En Indiana, où je passe lui rendre visite, elle me pousse dans cette direction, elle ne prend même pas la peine de tempérer mon enthousiasme, elle devine que ça ne servirait à rien.

Et c'est sur son conseil que je cours voir au cinéma cet acteur dont on commence à parler.

Marlon Brando.

Un type originaire du Nebraska, et qui se passionne pour la moto. Adeline m'assure qu'il devrait me plaire.

Le film s'appelle *C'étaient des hommes*. Un bon titre. L'histoire de mutilés de guerre. Pas le genre rigolo, si vous voyez ce que je veux dire. À la sortie, je suis sous le choc. Ça me demande plusieurs minutes avant de me réhabituer au monde extérieur. Le film est émouvant, bien sûr. On n'en sort pas indemne. Mais c'est autre chose. C'est lui. Le type. Brando.

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi habité, d'aussi intense. Pour sûr, ça a à voir avec sa présence physique. Il en impose, il dégage un truc presque animal. Et ce n'est pas seulement une question de beauté, il possède quelque chose en plus. Comme une féminité brutale, je ne peux pas mieux dire. Une féminité brutale.

On a l'impression que tout ce qu'il fait est naturel, spontané, que son jeu est brut, mais moi, je suis persuadé qu'au contraire, il y a énormément de travail derrière son interprétation. Comme s'il avait ingurgité des tas de sensations, d'expériences, et qu'il les avait digérées. C'est ça que je dois réussir. Ça exactement.

Retenir son nom.

Marlon Brando.

## Bill Bast, apprenti comédien

J'ai rencontré Jimmy en novembre 50, si ma mémoire est bonne. On avait vingt ans. Et franchement, c'est plutôt un bel âge.

On avait une ambition : faire du théâtre, du cinéma. Pour sûr, on galérait pas mal, les productions de l'université ne volaient pas très haut (je me souviens notamment d'un *Macbeth* assez médiocre), on passait des auditions et les types ne nous rappelaient jamais, mais, allez savoir pourquoi, on restait optimistes. C'est ça que je me rappelle le mieux, cette espèce de foi inébranlable en notre avenir.

On s'amusait bien, c'était ça le secret. Les filles étaient jolies, on allait faire un tour en bagnole, on les emmenait à la plage ou dans des drive-in, on les embrassait et elles se laissaient faire.

Quand on était fauchés, on faisait du stop, on achetait de la bière dans un drugstore, on dormait sur le toit des immeubles.

On passait pas mal de temps au foyer de UCLA, devant des Americano, on refaisait le monde, on divaguait pas mal, je l'avoue.

Jimmy ne s'entendait pas avec les types de la fraternité avec qui il était en colocation sur Gayley Avenue. Il ne s'était jamais vraiment plié aux règles de la cohabitation ; les corvées ménagères à se partager, ce n'était pas son truc. Vous savez, il n'était pas très sociable en ce temps-là, plutôt le genre rebelle. Plutôt le genre solitaire aussi.

Pareil pour sa dégaine : ça ne lui attirait pas que des sympathies. Il se baladait toujours avec des jeans, la tête rentrée dans les épaules. Et malgré

ses lunettes, il ne reconnaissait personne dans la rue. On avait toujours l'impression qu'il était mal réveillé. Ou mal embouché.

Bref, les types de la fraternité lui ont demandé de faire ses valises, un beau matin. Il s'était plus ou moins battu avec l'un d'entre eux, pour une peccadille, une histoire de rien du tout. Il était un peu bagarreur, il faut bien le reconnaître. Il n'était pas très costaud pourtant, mais mieux valait ne pas lui chercher des noises.

Comme il se retrouvait à la rue et que moi-même je n'avais pas assez d'argent pour me payer un appartement tout seul, on a eu l'idée d'en partager un. On a fini par dégoter un petit trois pièces au dernier étage d'une maison, dans la 4<sup>e</sup> Rue. Le lieu était plutôt agréable. Il fallait simplement être acrobate pour y accéder : on devait emprunter un escalier extérieur et, après ça, traverser une passerelle. Ça nous amusait beaucoup.

Notre propriétaire était une folle d'art mexicain. Chez elle, il y avait des bibelots aztèques partout. On avait parfois l'impression d'habiter de l'autre côté de la frontière, quelque part vers Tijuana. C'était exotique. Jimmy prenait l'accent espagnol et dansait comme s'il tenait des castagnettes entre les mains.

On a eu des discussions interminables dans cet appartement. À propos de théâtre, de littérature, de peinture. On pouvait parler jusqu'au petit matin, dans la fumée des cigarettes. Alors on regardait le jour se lever sur la ville et on s'endormait sans même s'être déshabillés. Et quand on se réveillait, c'était le milieu de l'après-midi, on avait raté la moitié des cours et on s'en foutait.

On s'est beaucoup engueulés aussi, lui et moi, dans cet appartement, car n'allez pas croire, la vie avec Jimmy n'était pas rose tous les jours. D'abord, c'était un type avec des sautes d'humeur incroyables. Un matin au réveil vous étiez son meilleur ami, et le soir il ne vous adressait pas la parole. Un jour il était blagueur, et le jour d'après parfaitement maussade.

Il mettait surtout beaucoup de mauvaise volonté à faire ce qui lui déplaisait. Il se faisait virer au bout d'une semaine des boulots que je lui trouvais (des trucs à droite et à gauche, projectionniste, assistant de laboratoire, placeur) à cause de son indiscipline, et ne songeait même pas à

s'excuser. On tirait le diable par la queue mais ça ne l'empêchait pas de passer des après-midi entières vautré sur le canapé sans rien entreprendre. Et quand je lui faisais remarquer qu'on n'avait plus un dollar, il m'objectait qu'il resterait toujours des flocons d'avoine et de la mayonnaise et que ça faisait un excellent dîner. Résultat, chaque fois que je tentais de me mettre en colère, ça se terminait en éclats de rire. À la fin, je lui pardonnais toutes ses frasques, sa paresse, ses déprimés passagères. Nos querelles étaient oubliées dans la minute. La vie continuait, insouciante et chaotique, dans notre curieuse hacienda.

J'étais amoureux, voilà.

## Isabel Draesemer, son premier agent

Est-ce qu'il était bon ? Oui.

Est-ce que ça se voyait ? Non.

De temps en temps, nous autres, les agents, on perçoit des choses que les « profanes » ne remarquent pas. On a cette imagination. Cette intuition. Ou cette espérance. On est payés pour. Parfois, on se trompe. Parfois, non. Avec lui, je ne me suis pas trompée.

Mais les débuts ont été difficiles. Justement parce que les profanes ne comprenaient pas pourquoi je leur proposais ce type qui n'avait fait que du théâtre à l'université, qui ânonnait plus qu'il ne parlait et s'habillait comme un plouc du Midwest.

Le premier contrat que je lui ai décroché, c'était une publicité pour Pepsi-Cola. Un cachet de dix dollars. Je sais, c'est un peu risible quand on connaît la suite.

Cette réclame lui a permis, en tout cas, d'obtenir sa carte du Syndicat. Et de se faire remarquer. C'est grâce à ce spot qu'il a été retenu pour jouer dans un téléfilm produit par Jerry Fairbanks, *Hill Number One*, qui annonçait les péplums bibliques dont on nous a gratifiés quelques années plus tard. Scénario caricatural, répliques ridicules, costumes grotesques, mais un cachet de cent cinquante dollars et son nom au générique. Pas si mal pour des débuts.

Il est devenu une starlette du jour au lendemain. Les filles l'arrêtaient dans la rue pour lui réclamer des autographes. C'était une gloire rapide et fragile, mais il l'a savourée.



## Rogers Brackett, publicitaire

C'est assez simple, en somme : à l'instant exact où je l'ai repéré, j'ai eu envie de coucher avec lui.

Il dégageait quelque chose de profondément sexuel. C'était dans son allure, dans le balancement de ses hanches, comme une provocation innocente. Mais il n'était pas innocent. Pas du tout.

C'était dans son regard aussi. Un regard de myope, qui lui donnait un air lointain dès qu'il ne portait pas ses lunettes. Qui nous tenait à distance, tout en se plantant sur nous.

C'était dans son sourire, évidemment. Il avait cette mine un peu triste, un peu mâchée, et tout à coup, sans prévenir, il se mettait à sourire et ça s'éclairait, c'était phénoménal.

D'emblée, j'ai tout aimé chez lui, ses cheveux en broussaille, ses épaules rentrées, la cigarette qui tombait au coin de sa bouche, ses mains enfoncées dans les poches de son jean, sa dégaine.

La première fois que je l'ai vu, il m'a proposé de garer ma voiture : il occupait un emploi de voiturier au parking voisin de CBS. En général, ces types-là portent des uniformes ridicules, mais visiblement les chefs étaient tolérants et les petits jeunes qui gagnaient quelques dollars en s'occupant des véhicules faisaient ce qu'ils voulaient.

À l'époque, j'étais un des patrons de Foote, Cone & Belding, une agence de pub qui s'occupait de produire des émissions pour la radio. Il m'a juré qu'il n'en savait rien quand on a fait connaissance dans ce parking. Je ne l'ai jamais vraiment cru. Je suis presque sûr qu'il s'était renseigné avant, on avait dû lui signaler que j'avais un peu d'influence, que je pouvais lui ouvrir

quelques portes dans le show-business. C'est comme ça que je m'explique son empressement du premier jour. Un garçon de vingt ans ne se jette pas sur un homme de trente-cinq, notoirement homosexuel, s'il n'a pas une idée derrière la tête.

Je ne lui en ai pas voulu. Il avait le droit d'être ambitieux, d'avoir envie de percer et d'utiliser tous les moyens pour y parvenir. À sa place, j'aurais agi de la même manière.

Bref, nous savions l'un et l'autre à quoi nous en tenir, même si nous n'en avons jamais parlé ouvertement, après.

Nous avons couché ensemble dès le premier soir.

## James Dean

Je regarde défiler les enseignes au néon des night-clubs, des bars et des restaurants de Sunset Boulevard, la tête collée à la vitre de sa Porsche.

Il conduit vite, il connaît bien cette portion de la ville, qui mène jusqu'à Beverly Hills, il est chez lui, sur son territoire, je le laisse me guider.

Je me retourne dans sa direction, il ne parle pas, fixe la route ; entre ses doigts une cigarette se consume.

Quel âge peut-il avoir ? Moins de quarante, c'est certain. On voit tout de suite que c'est quelqu'un de raffiné. Il porte un costume élégant, de bonne coupe comme on dit, qui a dû coûter cher, des boutons de manchettes. Jusque-là, je n'avais jamais adressé la parole à un type avec des boutons de manchettes.

Il a proposé de m'emmener chez lui, j'ai dit oui, je n'ai pas hésité, pourquoi j'aurais hésité ?

On entre dans son appartement, où les lumières sont restées allumées, je songe qu'il n'a pas de problèmes d'argent. L'appartement est très vaste, très peu meublé. Par la baie vitrée, on domine la ville.

Il y a des roses et des lys dans un vase. Pourtant, aucune femme n'habite cet endroit, ça saute aux yeux. Il se rend compte que j'ai remarqué les fleurs. Il me dit qu'il aime les fleurs, qu'il ne peut pas s'en passer. Je ne réponds rien.

Des livres de photographie traînent de façon très étudiée sur les meubles. Il a l'air passionné d'architecture, de statues grecques. Ou alors il fait une fixation sur les torsos. Oui, il fait une fixation sur les torsos.

Il nous sert deux verres de whisky, et moi je reste comme ça, immobile, au milieu de l'appartement, sans savoir quoi faire. Je jette mon blouson de cuir sur le sofa. En prenant le verre qu'il me tend, j'effleure sa main. Je demande si je peux allumer une cigarette.

Il doit penser que je suis maladroit. Et lui, il est royal. Pas un geste superflu. On dirait qu'il a l'habitude. Il a l'habitude.

Il m'interroge sur mon travail au parking, mais je me doute qu'il s'en fiche, qu'il me questionne par politesse, pour occuper le silence. Il y a de la douceur dans sa voix, c'est apaisant.

Ça dure quelques minutes, cette comédie des bonnes manières. Et puis, je pose mon verre sur la table basse, je lui enlève le sien des mains. Je me tiens tout près de lui, je le fixe et je l'embrasse.

Demain, je me réveillerai dans de beaux draps.

Est-ce que ça fait de moi une pute ? Ouais, peut-être. Et alors ?

## Rogers Brackett, publicitaire

Il a emménagé dans l'appartement de Sunset Plaza au bout d'une semaine. On peut en conclure que les choses sont allées très vite entre nous.

De toute façon, Jimmy était du genre impatient. Il lui fallait tout tout de suite, il avait horreur que ça traîne ou qu'on ne lui cède pas. Il était comme un enfant gâté et capricieux, c'est-à-dire insupportable et irrésistible. Capable de bouderies dès qu'il n'obtenait pas ce qu'il demandait et vous couvrant de baisers à la seconde où vous le lui offriez.

D'une manière générale, il avait énormément de défauts, celui de se lasser rapidement, en particulier. Il entendait multiplier les expériences, essayer toutes les nouveautés, apprendre tous les instruments de musique ou rencontrer les gens dont je lui parlais, mais tout ce qui le passionnait un jour pouvait fort bien l'ennuyer le lendemain. Je n'ignorais pas qu'il en irait de même avec moi. Je vous assure que je n'étais pas dupe. Il faisait semblant de m'aimer un peu tant que je lui étais utile et que la vie avec moi lui réservait des surprises. Mais j'étais convaincu qu'il m'abandonnerait aussitôt qu'il se serait trouvé une place au soleil ou qu'il aurait fait la connaissance de quelqu'un qui l'amuserait davantage. Je ne songeais pas à m'en inquiéter ni à m'en plaindre. J'avais eu vingt ans, moi aussi.

Pour le garder près de moi, et parce que je lui reconnaissais un certain talent, je lui ai plus d'une fois trouvé du travail. Je l'ai fait engager dans plusieurs émissions de radio sur lesquelles j'avais la main. On ne me refusait rien et on prenait grand soin de mes protégés. Je lui ai également fait enregistrer des publicités et je dois avouer qu'il s'en sortait très bien. En

août, cet été-là, je lui ai même permis de décrocher sa première apparition dans un film que Samuel Fuller réalisait sur la guerre de Corée. Son nom ne figure pas au générique, toutefois, si vous regardez attentivement le film, vous l'apercevrez pendant une poignée de secondes. Il prenait bien la lumière.

Il a enchaîné avec d'autres petits rôles dans des nanars improbables, que tout le monde a heureusement oubliés. Il revenait tout excité de ses journées de tournage. Ces soirs-là, il me rapportait des roses blanches. Vous auriez dû le voir, avec ses roses à la main, il était assez ridicule, assez gauche, mais tellement attendrissant. Il n'était pas amoureux de moi, juste reconnaissant. Et moi, j'essayais de ne pas être amoureux de lui.

La vie ressemblait à un tourbillon. Chaque matin, il réclamait des sensations neuves. On aurait dit que sa soif d'inédit était impossible à étancher. Et moi, je m'efforçais de satisfaire chacun de ses désirs. Je le suivais dans ses fièvres, ses emportements. À la fin de l'été, à sa demande, je l'ai emmené à Tijuana. Puis à Mexicali. Jimmy m'avait mentionné son goût pour les corridas. Un pasteur de l'Indiana lui en avait inoculé le virus (un pasteur très entreprenant, si j'ai bien compris, et le petit, à l'évidence, était le genre à se laisser entreprendre s'il y trouvait son compte). Or j'avais au Mexique un bon ami réalisateur, fou de tauromachie, et qui pouvait lui ouvrir grand les portes des arènes. Nous nous sommes ainsi retrouvés assis sur des gradins, le regard plongeant sur la terre ocre des massacres. Il se tenait à côté de moi, captivé par le ballet du torero et de l'animal ; ses yeux brillaient à l'instant de la mise à mort. Mon ami lui a offert une muleta tachée de sang. Sur une photo que j'ai conservée longtemps, on voit Jimmy habillé d'une chemise blanche immaculée, d'un pantalon très proche du corps, faisant virevolter une muleta autour de ses hanches. Cette passion ne l'a jamais quitté jusqu'à sa mort.

C'est au tout début de l'automne qu'il m'a annoncé, sans préavis ni ménagement, son intention de partir pour New York. De toute façon, c'était dans ses manières de détalier sur un coup de tête. En réalité, un de ses professeurs d'art dramatique, un comédien qui lui avait donné des cours sur San Vicente Boulevard, James Withmore, lui avait conseillé de tenter sa chance à l'Actors Studio, d'une formule définitive : « Jeune homme, allez à

l'Est. » Dans le même temps, on lui avait signalé le grand entregent d'une femme, Jane Deacy, dont on prétendait qu'elle était là-bas un agent très efficace. J'ai compris que les jours d'Isabel Draesemer étaient comptés. Et les miens aussi. Pour que notre bel été ensemble ne s'achève pas trop vite, je lui ai proposé de l'accompagner et de lui payer les frais d'un si long voyage.

Les gens de Foote, Cone & Belding me demandaient justement de me rendre à New York, après un crochet par Chicago. Nous avons donc d'abord rejoint Windy City. J'avais loué une suite à l'Ambassador. Je considérais que rien n'était assez beau pour Jimmy, même si lui observait tout ce luxe avec détachement. J'ai toujours soupçonné que ce détachement était feint. En vérité, il adorait être traité comme un petit prince. Il était un petit prince.

À Chicago, nous avons été séparés le plus souvent. Je devais honorer mes rendez-vous d'affaires, accaparé par les personnes à voir, les déjeuners et les dîners. Jimmy s'est senti abandonné, il m'offrait son visage des mauvais jours. Il a fini par aller faire un tour dans son Indiana natal, cela ne prenait que quelques heures depuis Chicago. Il a revu là-bas cette femme professeur qu'il aimait beaucoup, je crois qu'il s'est plu à jouer les vedettes locales, et puis il est revenu auprès de moi. Mais mon emploi du temps était franchement surchargé et Jimmy s'ennuyait. C'était, sans que je m'en rende compte, la façon que j'avais trouvée de m'éloigner un peu de lui, d'apprendre à me passer de lui. Son ennui virant à l'impatience, je lui ai acheté un billet de train afin qu'il gagne New York à bord du Twentieth Century Limited. Ce n'était pas donné à tous les garçons de vingt ans de voyager à bord d'un express aussi luxueux. Il a trouvé cet égard tout à fait normal. Ne m'a pas remercié.

Je l'aimais aussi pour cela, sa forfanterie, son insolence. Je l'aimais parce qu'il était beau, qu'il avait vingt ans et que j'étais condamné à le perdre.

## James Dean

*Ça y est, j'y suis ! Dans la grandiose et immémoriale New York...*

J'arrive dans le petit matin. Le jour s'est à peine levé derrière les vitres du train. Quand je descends sur le quai, j'ai le visage chiffonné, tout plein de sommeil. Il ne faut pas longtemps pour que je me réveille. Car tout ici est un choc.

On m'avait parlé de la gare de Grand Central, je m'attendais à être impressionné, mais c'est encore plus grand que je ne l'imaginais. Tellement gigantesque. Et puis, tout ce monde qui grouille dans la salle des pas perdus, ces gens qui se croisent, cette cohue, une fourmilière. Je reste plusieurs minutes sans bouger dans le mouvement de la foule.

Je finis par sortir sur la 42<sup>e</sup> Rue. C'est le soleil qui me stoppe. Le soleil dans les yeux, la blancheur. Une fois mes yeux habitués, je me mets à déambuler au hasard dans les rues avoisinantes. Je pense : je marche dans Manhattan. Et je me le répète, pour moi-même : je marche dans Manhattan. Ça peut paraître étrange, mais tout de suite je me sens chez moi. Cette ville est ma ville.

Je zyeute à l'intérieur des cafés, j'entre dans l'un d'eux parce que l'agitation, la promiscuité, les types hagards, les hommes d'affaires qui lisent leur journal, les serveuses déjà épuisées, les parts de cheese-cake qui tournent sur le comptoir, ça me plaît instantanément. Je vais prendre ma place. Je ne commande rien. Je ne consomme rien. J'ai juste besoin d'être là, au milieu de ces gens-là, dans ce moment. Je vais raffoler des cafés de New York, je le sais à l'avance.



Je ressors pour repérer une cabine téléphonique. J'appelle Alec Wilder, le type à qui Rogers m'a recommandé. Un compositeur qui visiblement vit très bien de sa musique puisqu'il loue une suite à l'année à l'hôtel Algonquin, sur la 44<sup>e</sup>.

Je fais le malin mais je ne sais rien de l'Algonquin, sauf que c'est le lieu de rencontre de toutes les célébrités. Ce que je remarque en premier, au moment où je pénètre dans le hall où mon chaperon m'a indiqué qu'il m'attendrait, c'est la lumière tamisée, cette atmosphère feutrée où on est entre soi, où on parle bas, où on se reconnaît sans avoir besoin de se montrer. J'avance et je vois les moulures aux plafonds, le bois foncé, les recoins discrets, je garde mes mains dans les poches de mon jean pour me donner une contenance. Un type s'approche de moi, c'est Wilder. Avec lui, je prends mon premier petit déjeuner à New York.

Je loge à l'hôtel Iroquois, juste à côté. La chambre est modeste mais, de ma fenêtre, je surplombe la ville, la circulation automobile, les néons des théâtres.

Juste en bas, au cinéma, on joue ce film, *Un tramway nommé Désir*, avec Brando. J'y vais pour lui. Pour vérifier s'il est toujours aussi sensationnel. Je sais qu'il a interprété souvent son personnage de Stanley Kowalski sur les planches. On m'a dit qu'il y était prodigieux. Au cinéma, en tout cas, il a conservé sa force animale, sa sensualité, sa démesure. Ce type est vraiment à part, je ne le compare à personne.

Je ne connaissais pas la pièce de Tennessee Williams, et pas davantage le travail d'Elia Kazan. Il m'a tout l'air d'un grand réalisateur, ce Kazan.

J'achète également un ticket pour une séance d'*Une place au soleil*. Autant l'avouer sans détour : je comprends très bien pourquoi on peut tomber amoureux dans la minute de Monty Clift.

Si je dois appartenir, un de ces quatre, à une famille, je veux que ce soit celle-là.

Jerry Lucci,  
propriétaire du Jerry's Bar

J'avais acheté ce bar à l'angle de la 6<sup>e</sup> Avenue et de la 54<sup>e</sup> Rue, en face du Ziegfeld Theater, des années plus tôt. L'endroit ne payait pas de mine mais il était bien situé, il y avait du passage, des jeunes surtout. J'avais recruté un chef un peu italien, un peu voyou, qui préparait une cuisine très honnête, et ça attirait du monde. C'était bruyant, bien sûr, et pas très grand. Il fallait pas avoir peur de manger sur des tables minuscules, dans un nuage de fumée et dans un vacarme incessant. Apparemment les gens aimaient ce genre d'ambiance, ils revenaient souvent, et moi, de toute façon, je n'aurais pas su faire autrement. C'était New York, c'était les années 50, on faisait les choses simplement.

Un jour, j'ai vu débarquer le même. Il avait vingt ans mais on aurait juré qu'il les avait passés à ne pas dormir. Des poches sous les yeux, un teint de cadavre, une démarche d'ivrogne. C'est simple : j'ai failli le jeter dehors tout de suite. J'ai franchement cru qu'il était saoul. Je n'ai appris que plus tard qu'il était gravement insomniaque et qu'il n'avait pas dormi les trois nuits précédentes, lorsqu'il a franchi la porte de mon établissement, la première fois.

Soyons honnêtes : il lui arrivait tout de même fréquemment de forcer sur la bouteille. Il était tout à fait capable de descendre à la suite plusieurs verres de whisky sans broncher. Il tenait ça de ses origines, peut-être. C'est des durs à cuire, les types de l'Indiana.

Et puis, il fumait cigarette sur cigarette. Pour sûr, c'était un exploit de le voir sans un clope au bec. Même quand il mangeait, entre deux plats, il s'en

grillait une. Pour moi, Jimmy, c'est ça d'abord, un gamin hagard, qui tire sur une cigarette.

À l'époque, il habitait au YMCA de la 63<sup>e</sup> Rue, à côté de Central Park. Il traînait à Times Square. Et il venait chez moi, un jour sur deux. Il tirait le diable par la queue. Faisait des petits boulots à droite, à gauche. Il y avait bien ce type de Chicago, un dénommé Brackett, qui lui envoyait parfois un peu d'argent, mais il lui manquait toujours dix cents pour faire un dollar. Alors, certains soirs, j'oubliais de lui faire payer l'addition. Qu'est-ce que vous voulez, il était attachant, j'aimais bien parler avec lui, jusque tard dans la nuit, ça valait largement un repas.

Je n'ai jamais imaginé qu'il allait devenir une star. Il faut dire que j'en avais vu défiler beaucoup, des gosses comme lui, des qui espéraient percer, voir leur nom écrit en gros, et qui finissaient par déchanter. Je les écoutais parler, rêver et je ne répondais rien. Il y en a pas mal que j'ai consolés. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Vendeurs de voitures, sûrement. Ou serveurs dans un fast-food.

Bien sûr, Jimmy, il avait cette flamme. Mais les autres aussi, ils l'avaient ! Je n'ai pas pensé qu'il aurait plus de chance qu'eux. Il y a des tas de gens qui vous affirmeront qu'ils en étaient persuadés, qu'ils avaient l'intuition du destin qui l'attendait, moi non. Je me contentais de manger un morceau avec lui dans la cuisine, quand la salle était bondée, ou de boire un dernier verre à trois heures du matin, quand il ne restait que les vrais noctambules. Et c'était bien, voilà.

## Elizabeth Sheridan, danseuse

Tout le monde m'appelait Dizzy.

Sauf lui.

Enfin, au début, en tout cas.

Oui, on aurait dit qu'il faisait exprès de ne pas faire comme tout le monde. Et d'ailleurs, pour bien montrer qu'il ne se pliait pas à la règle commune, il détachait même les quatre syllabes de mon prénom.

Pourtant, moi, ça ne me gênait pas du tout qu'on m'appelle Dizzy. C'était mon nom de scène, j'étais danseuse. Je me produisais à Harlem, dans un bouge, entourée de deux garçons qui gratifiaient les dames d'oeillades appuyées et de déhanchements suggestifs et qui couchaient ensemble dès qu'ils rentraient chez eux. C'était épataant.

J'étais hébergée au Rehearsal Club, sur la 53<sup>e</sup>. Une résidence très convenable. Qui proposait des logements à de jeunes femmes se destinant à la carrière. Les gens ont raconté que c'était une maison de passe parce que des hommes venaient nous faire la conversation, mais voilà bien de la calomnie : on n'autorisait personne à monter dans les chambres. Et puis, c'est pas parce qu'on s'assume et qu'on se débrouille sans l'aide de personne qu'on est des filles faciles. On était même tout le contraire. Et les messieurs repartaient la queue basse, je vous prie de le croire.

Jimmy, quand je l'ai vu la première fois, j'ai pas pensé qu'il venait pour la bagatelle : ça sautait aux yeux qu'il ne cherchait pas ça. D'abord, il ne regardait pas les filles, ce qui était tout de même extravagant dans un endroit où il n'y avait rien d'autre. Il avait son air renfrogné que j'ai appris à

adorer, et l'envie de traîner là où personne ne l'embêterait. Il passait le temps, assis dans un coin du hall, à l'écart des conversations.

C'est moi qui me suis approchée de lui. Je l'avais déjà remarqué, je me suis dit que je ne pouvais pas en rester là. Il avait plu tout l'après-midi et je suis rentrée trempée, malgré mon parapluie. J'étais en train de m'égoutter – il n'y a pas d'autre mot – et je l'ai repéré. Il était enfoncé dans un des canapés, il feuilletait un journal, il aurait pu y avoir un tremblement de terre ou une invasion d'extra-terrestres il ne s'en serait pas aperçu. Il avait posé ses pieds sur la table, et les gens l'observaient du coin de l'œil avec des airs réprobateurs. Il faut dire qu'un jeune homme bien élevé ne se serait pas affalé comme ça. Je me suis dit : enfin du changement !

Je suis allée m'installer sur le canapé en face du sien et je me suis mise à le fixer. Il a dû s'écouler au moins trois bonnes minutes avant qu'il daigne relever la tête. Ça m'a paru interminable, ça m'a exaspérée, mais je n'ai rien laissé paraître. Je me doutais que c'était un jeu. En fait, je me trompais. Il ne m'avait pas vue. Même avec ses lunettes, il était parfaitement capable de ne rien voir.

Quand il s'est enfin aperçu de mon manège, vous croyez qu'il m'aurait souri, ou demandé ce que je lui voulais ? Pas du tout ! Il s'est allumé une cigarette, avec une lenteur qui défiait l'entendement. Et n'allez pas m'expliquer qu'il s'amusait à faire l'acteur. Non, c'était juste un cabot. Je ne sais pas ce qui m'a retenu de le gifler.

J'ai dit : « Je m'appelle Elizabeth Sheridan mais tout le monde m'appelle Dizzy. » Il m'a répondu : « Bonjour Elizabeth. » Je suis tombée amoureuse instantanément.

Autant vous le dire tout net : c'était pas un bon coup.

Au début, j'ai cru qu'il s'y prenait mal parce qu'il n'avait pas d'expérience. Il m'avait expliqué sans difficulté qu'il n'avait pas connu beaucoup de filles dans sa vie, ses amourettes avaient tourné court, il se considérait presque comme un débutant. Les garçons, d'ordinaire, nous faisaient croire qu'ils étaient des étalons et qu'ils en avaient vu défiler, dans leur lit, des filles consentantes et reconnaissantes. La réalité était, en général, beaucoup moins glorieuse, ça ne les empêchait pas de pavoiser. Lui, non. Il n'avait pas peur qu'on questionne sa virilité, ça lui était égal, ou ça le fatiguait de mentir.

De mon côté, j'avais eu quelques flirts. Quelques liaisons. Et même une avec un homme marié. Mais pas parce que j'étais une fille délurée, hein ! Simplement, j'avais deux ans de plus que Jimmy. Ça compte à cet âge-là. Ça fait la différence.

Eh bien, je vais vous l'avouer : il n'a jamais vraiment corrigé ce problème de maladresse. Même en passant pas mal de temps avec moi, il est resté ce type un peu malhabile, qui ne savait pas y faire, qui prenait trop de temps ou pas assez, qui ne comprenait pas ce qui me faisait plaisir, qui pouvait être une sorte de planche certaines nuits, et s'endormir pendant l'acte alors qu'il était insomniaque. Ah je vous jure, il m'en a fait voir, il ne fallait pas être regardante. Mais bon, je l'aimais aussi pour sa gaucherie, sa distraction.

Le plus déroutant tout de même, c'était qu'il lui arrivait souvent d'être ailleurs. Je ne sais pas comment expliquer un truc pareil. Il était là, il vous embrassait, il vous serrait dans ses bras, il vous entreprenait, mais vous deviniez qu'il n'était pas vraiment à ce qu'il faisait, son esprit vagabondait, il pensait à autre chose. Il ne pensait pas à une autre fille, j'en suis certaine. Non, ça pouvait tout aussi bien être un rôle pour lequel il devait auditionner le lendemain ou la ferme de son enfance.

On ne peut pas être doué en tout, non plus.

Il m'a fait découvrir le Jerry's. C'était son repaire, il y avait ses habitudes, le patron était un ami. Je m'y suis sentie bien tout de suite. Bien sûr, je trouvais que Jimmy forçait un peu trop sur le whisky, mais que voulez-vous, ça faisait partie de son personnage. Il se lançait dans des monologues interminables, se dressait sur la table, moulinait des bras, déclamait des poèmes, se rasseyait en riant et continuait à vouloir refaire le monde et à décrire la place qu'il allait y occuper. Je l'écoutais en buvant des sodas à la paille. Je jouais la cruche parfaite et nous étions heureux.

On allait se balader dans Central Park. Il enroulait son bras autour de mon cou. On avait l'air de vrais amoureux. Et, à la fin, je crois que c'est ce qu'on était.

On a décidé d'emménager ensemble. Dans un studio assez minable. C'était franchement petit. Et franchement loin de tout. Mais c'était chez nous. Quand je rentrais tard, après avoir dansé à Brooklyn ou à Harlem, je

trouvais Jimmy enfoncé dans notre vieux canapé, il lisait *Le Petit Prince*. Ou plutôt il le relisait. Je ne savais pas qu'on pouvait autant lire un bouquin. Surtout pour enfants. Mais peut-être que ce n'était pas un bouquin pour enfants.

J'ai été auprès de lui pendant tous ces mois où il a couru le cachet, fait de la figuration dans des téléfilms. Il enchaînait les petits rôles dans des séries dramatiques, aussi bien sur CBS que NBC ou ABC. Il balançait en permanence entre l'excitation et l'abattement. Certains jours, il était tout content d'aller ânonner deux répliques dans un soap idiot. Et les autres jours, il traînait des pieds en expliquant que ce n'était pas de cette façon qu'il avait la moindre chance de percer. Dans les deux cas, j'essayais de le tempérer. Pourtant, ce n'était pas tellement dans ma nature, la tempérance.

Et justement, un matin, ma vraie nature s'est réveillée et il s'est produit un énorme clash entre nous. On avait déjà eu des anicroches, comme en ont tous les gens qui apprennent à vivre ensemble, mais rien de grave. Là, pour la première fois, on a affronté une crise violente. La nuit avait été agitée, Jimmy faisait sa mauvaise tête et moi, j'avais une sorte de nausée, inexplicable ou prémonitoire allez savoir. Bref, toutes les conditions étaient réunies pour que les choses dégénèrent.

Il a reçu un coup de téléphone d'un certain Rogers Brackett, qui lui annonçait son arrivée à New York après plusieurs mois passés à Chicago. Je ne savais rien de ce Brackett, sauf qu'il travaillait dans la publicité et pour la radio, et qu'il avait aidé Jimmy à dégoter des petits boulots par le passé. Je n'avais pas cherché à en savoir davantage. Et, ce matin-là, en voyant le drôle d'air de Jimmy lorsqu'il a raccroché le téléphone, je n'ai pas pu m'empêcher de le questionner. Il aurait pu refuser de me répondre ou inventer une fable ou s'en tenir au strict minimum, je n'y aurais vu que du feu, il n'était pas mauvais comédien. Sauf qu'il a tout déballé. Je ne crois même pas que ça pesait sur sa conscience ni qu'il se sentait une obligation de dire la vérité. C'est venu, c'est tout. Il m'a raconté leur rencontre, les avances de Brackett, et ce qu'il faut bien appeler leur liaison même s'il n'a jamais employé le mot. Tout de même, il n'en menait pas large, en racontant, il ne faisait pas le fanfaron, il avait les yeux baissés et la voix qui marmonnait. Il a laissé entendre qu'il regrettait ce qui s'était passé entre eux,

en tout cas qu'il n'en était pas fier, mais il n'y a pas mis assez de conviction pour que je le croie. Son aveu m'a laissée sans voix, vous imaginez. J'ai pris mes cliques et mes claques dans l'heure qui a suivi.

Comprenez-moi bien, je n'ai rien contre ça, d'ailleurs j'avais beaucoup d'amis qui en étaient, à commencer par mes danseurs, je vous l'ai dit, mais dans la vie, il faut choisir son camp.

Deux jours plus tard, j'avais passé l'éponge. Oui, je sais, je suis une poire. Il était dans un état tellement pitoyable quand je l'ai rejoint chez Jerry, je ne pouvais pas le laisser comme ça. C'est Jerry lui-même qui m'avait appelée pour me supplier de venir. Il avait eu raison. Notre future star ressemblait à une loque, une épave. Il faisait peine à voir, je vous assure. Il n'avait pas dormi depuis quarante-huit heures et, du coup, on avait l'impression qu'il avait passé les quarante-huit heures à vider des bouteilles de Jack Daniel's et à griller cigarette sur cigarette. Il m'a regardée avec ce sourire de même perdu auquel je n'ai jamais su résister et c'est reparti dans la seconde. Une poire, je vous dis.



## Rogers Brackett, publicitaire

J'ai vu débarquer cette drôle de fille. Dizzy Sheridan. Elle n'était pas belle mais elle avait une frimousse charmante et l'air d'être dépassée par les évènements.

Je finissais de me réinstaller dans mon appartement de la 38<sup>e</sup> Rue. J'avais appelé Jimmy, deux jours plus tôt, éprouvant le désir de renouer le contact avec lui (on nourrit toujours un peu le regret des étreintes). J'ignorais que ce coup de fil anodin avait déclenché une tempête.

La fille plantée devant moi était sans doute réellement en colère, mais s'efforçait tellement de me le montrer que cela en devenait ridicule. Elle avait les bras croisés sous sa poitrine (qu'elle avait généreuse dans mon souvenir) et un regard vaguement menaçant. Elle m'a expliqué, sans que je lui demande rien, et avec un débit de mitraillette, qu'elle était en couple avec Jimmy, qu'il était parfaitement heureux et que je devais donc le laisser tranquille. Je n'étais pas certain de tout comprendre à son charabia, mais je l'ai laissée parler jusqu'au bout. Elle avait visiblement besoin que ça sorte.

Quand elle s'est finalement interrompue, je lui ai tendu la main pour me présenter officiellement. Elle en a été décontenancée. S'attendait-elle à une bagarre ?

Je lui ai assuré que les rapports entre Jimmy et moi n'étaient pas exactement ce qu'elle présumait. Mes paroles l'ont rassurée alors qu'elles auraient dû l'inquiéter davantage encore. On a bien le droit de jouer sur les mots.

Je lui ai promis qu'à l'avenir, mes relations avec lui seraient strictement amicales et qu'il pourrait compter sur moi s'il acceptait que je l'aide dans ses

recherches de travail. J'étais sincère.

En revanche, je n'ai pas perdu mon temps à lui expliquer que la vie sentimentale et sexuelle de Jimmy était infiniment plus complexe que ce qu'elle croyait. Elle avait besoin de certitudes et vivait avec un type qui était l'ambiguïté même.

## Christine White, comédienne

C'est Jane Deacy, son nouvel agent (qu'il appelait maman !), qui m'a présenté Jimmy. Je ne vois pas très bien ce que Jane avait de maternel mais enfin, Jimmy a toujours eu un faible pour les femmes qui avaient le double de son âge et le menaient à la baguette. Moi, je n'entrais pas dans cette catégorie : je n'avais que cinq ans de plus que lui et n'étais affublée d'aucun penchant autoritaire.

À l'époque, je croyais encore que j'allais devenir actrice. Et évidemment, comme tous les aspirants comédiens, l'Actors Studio que dirigeait Lee Strasberg me faisait rêver. Il y avait beaucoup d'appelés et seulement une poignée d'élus.

Je ne sais plus comment nous en sommes arrivés là, toujours est-il que, Jimmy et moi, alors que nous venions juste de nous rencontrer, nous avons décidé que nous passerions l'audition ensemble et que nous écririons notre propre texte. Avec le recul, je conçois combien notre démarche était présomptueuse et avait peu de chances d'être couronnée de succès, mais nous ne doutions de rien, et surtout pas de nous.

Et nous aimions ce hasard qui nous avait mis en présence.

Pendant les huit semaines qui ont suivi, nous avons travaillé. Beaucoup travaillé. Il y a eu des moments d'exaltation et d'autres de découragement. Des matins triomphants où nous étions persuadés de la victoire et des soirs piteux où nous nous préparions à une sévère humiliation. Des répliques brillantes qui couraient sous la plume et des feuillets noircis qui finissaient en bouchons dans la poubelle. Des interprétations extraordinairement

fluides et des répétitions affreusement laborieuses. Des fous rires et des coups de blues. Des cendriers pleins et des bouteilles vides.

Pour tester nos progrès, Jimmy m'emmenait au Jerry's et nous jouions notre scène devant deux poivrots et trois clients pressés qui applaudissaient vigoureusement mais nous auraient applaudis de la même façon si nous avions lu l'annuaire.

Et puis, est arrivé ce jour de mai où nous devions nous présenter. Nous avions beau connaître notre texte sur le bout des doigts, au moment d'entrer sur la scène je tremblais comme une feuille et Jimmy était blanc comme un cadavre. J'étais certaine que nous courions au-devant d'un désastre.

## James Dean

*New York, le 18 juillet 52.*

*Vous autres, à Fairmount, vous vouliez savoir ce que je faisais et si vous pouviez m'aider d'une manière ou d'une autre. Oui, vous le pourriez vraiment, mais je dois d'abord vous dire que j'ai réussi. J'ai accompli de grands progrès dans ma carrière. Après des mois d'auditions, je suis très fier de vous annoncer que j'ai été accepté à l'Actors Studio, la plus grande école de théâtre. Ses membres comptent Marlon Brando, Juliet Harris, Elia Kazan, Mildred Dunnock, Monty Clift et plein d'autres. Rares sont les places et c'est absolument gratuit. Il ne peut rien arriver de mieux à un acteur. Je suis l'un des plus jeunes élèves.*

## Bill Bast, scénariste

Je n'avais pas revu Jimmy depuis son départ pour New York. Et pour tout dire, même si je ne regrettais vraiment pas ses fougades et son sale caractère, il me manquait. Ce n'était plus pareil, Los Angeles, sans lui. Ça n'avait plus la même saveur. La vie continuait évidemment et quelquefois même elle me réservait de jolies surprises, mais j'avais perdu la ferveur, les emportements, et je n'avais plus personne avec qui refaire le monde dans des bars jusqu'aux petites heures du matin. Je me suis donc décidé à le rejoindre à New York. Il m'a accueilli les bras ouverts, comme si on s'était quittés la veille. Et dans cette accolade, j'ai renoué instantanément avec le goût singulier des jours heureux.

Il vivait avec Dizzy Sheridan (qui, plus tard, devait jouer la mère de Seinfeld dans la série du même nom), leur appartement était minuscule, pourtant il n'a pas hésité à pousser les meubles et à me faire une place. J'avais peur de gêner et, d'ailleurs, je sentais bien que Dizzy aurait préféré rester seule avec lui, mais elle avait déjà compris qu'il ne servait à rien de discuter les choix de Jimmy.

La chance m'a souri assez vite : j'ai réussi à décrocher un job de scénariste pour CBS et c'était grisant d'être jeune, insolent, insouciant et de croire que l'avenir nous appartenait.

Au début du mois d'octobre, Jimmy nous a annoncé, sans précaution, avec sa brusquerie enfantine, que nous partions, sur-le-champ, tous les trois,

pour Fairmount. Il avait très envie de revoir le territoire de son enfance, même s'il ne l'a, bien entendu, pas formulé de la sorte.

Comme je lui demandais par quel moyen nous allions gagner l'Indiana, il a marqué un temps et, dans un gigantesque éclat de rire, m'a lancé : « Mais en stop, Billy ! En stop ! » Il était, hélas, on ne peut plus sérieux.

Et c'est comme ça que nous nous sommes retrouvés le pouce levé sur des bords de route, espérant que des âmes charitables consentiraient à embarquer notre étrange équipage. Croyez-le ou non, nous sommes parvenus à bon port en deux jours à peine.

J'essaie de nous revoir, tous les trois : l'acteur, sa pseudo-maîtresse et son ancien amoureux, engagés dans ce drôle de périple. Et aussitôt, j'ai les larmes aux yeux.

J'ai découvert Fairmount, qui ressemble à toutes les villes du Midwest ou à peu près. Quand on la traverse en empruntant la rue principale, on se dit qu'il a dû y avoir ici des duels au revolver, au temps des cow-boys et des Indiens.

Nous sommes passés devant l'église quaker, écrasée de soleil dans cette miraculeuse arrière-saison, et Jimmy nous a raconté les offices d'antan, les sermons du révérend. On sentait beaucoup de nostalgie dans l'intonation de sa voix. Comme s'il mesurait que tout cela était perdu à jamais.

Et, presque aussitôt, j'ai aperçu la ferme, une bâtisse blanche assez imposante. Elle longe la route qui conduit au cimetière. Dans ce cimetière aujourd'hui, il y a une tombe de granit rose, très sobre, où je suis allé me recueillir plus d'une fois. Oui, chaque fois que je suis retourné à Fairmount après cette première prise de contact, c'était pour rendre visite à un mort.

Dizzy, Jimmy et moi, on est descendus de la voiture, on a remercié rapidement le type qui nous avait pris en stop, et on est entrés dans la cour de la ferme. Cela m'a fait une impression étrange. On aurait dit que Jimmy n'était pas revenu là depuis des lustres, ce qui n'était pas le cas. Il avançait avec beaucoup de solennité, de gravité. Du coup, moi, je n'osais pas plaisanter. Dizzy gardait sa main serrée dans la sienne.

C'est Marcus, l'oncle, qui nous a repérés en premier. Il ne s'attendait pas à notre présence. Jimmy ne l'avait prévenu de rien. Ils se sont approchés l'un de l'autre, Jimmy a lâché la main de Dizzy et les deux hommes ont eu une

longue accolade silencieuse. J'ai mieux compris, à ce moment-là, d'où venait mon ami, ce qu'avait été son existence avant que je fasse sa connaissance.

Ortense est sortie sur le perron, elle a essuyé ses mains sur le tablier enroulé autour de sa taille, elle souriait. Jimmy s'est précipité pour l'embrasser. Moi, je ne savais rien de cette simplicité-là. J'avais grandi dans des villes.

Les Winslow nous ont accueillis sans poser la moindre question, avec une bonté qui m'a dérouté.

Le lendemain, j'ai fait la connaissance de la fameuse Adeline Brookshire. Le pygmalion. Le mentor. Une femme d'apparence ordinaire, presque coincée, avec un tailleur strict et une coiffure impeccable. Je m'attendais à une personne plus, comment dirais-je, décalée, moins conventionnelle, si vous préférez. Mais dès qu'elle s'est mise à parler, avec une assurance et une autorité indiscutables et ce zeste de folie, à peine perceptible, j'ai saisi pourquoi elle avait tant influencé mon camarade.

On a eu droit aussi au pèlerinage dans l'école défraîchie, à la visite de la salle de classe. Nous sommes même montés sur la scène des débuts. J'avais une très forte envie de lancer quelques plaisanteries parce que j'étais plutôt d'une nature moqueuse, mais je m'en suis gardé quand j'ai vu Jimmy caresser le bois de la scène avec une sorte de mélancolie.

Quelques jours plus tard, Winton Dean est venu nous rejoindre. Marcus lui avait téléphoné et l'avait convaincu de quitter sa Californie pour revoir son fils. Les retrouvailles ont été curieuses. On avait la sensation que ces deux-là, le père et le fils, s'aimaient mais qu'ils ne trouvaient rien à se dire. Ils étaient maladroits l'un envers l'autre, ça en devenait embarrassant. Ils se coupaient quand l'autre commençait une phrase ou alors laissaient s'installer des silences interminables.

Le problème, c'est que Winton Dean n'était pas enchanté que Jimmy ait choisi la carrière d'acteur. Il pointait sans cesse la précarité de ce qu'il n'appelait jamais « un métier ». Qu'il désignait en disant « ça ». Les apparitions de son fils dans des séries ne l'impressionnaient pas du tout. Ne lui procuraient pas de fierté particulière. Je crois qu'en réalité, il avait tout simplement peur de montrer ses sentiments, et qu'il n'était rugueux qu'en apparence. Et Jimmy ne s'y trompait pas, rassurez-vous.



Ce retour aux origines s'est achevé plus tôt que prévu. Un matin, Jane Deacy a appelé de New York, réclamant son protégé : il n'y avait pas à discuter. Un producteur organisait des auditions pour une pièce, *See the Jaguar*, et envisageait d'en confier le premier rôle à Jimmy. Il nous fallait rentrer.

Nous sommes repartis la mort dans l'âme. Pourtant, si on y songe, nous n'avions fait que prendre de courtes vacances dans un trou paumé de l'Indiana. Mais c'était autre chose aussi, et nous le savions.

Jimmy a embrassé toute sa famille et on a repris la route. En chemin, il avait un air un peu maussade. Dizzy tentait bien de le consoler, rien n'y faisait. En plus, l'automne nous est tombé dessus brutalement, on a roulé sous la pluie pendant quasiment tout le trajet. Jimmy était triste d'avoir quitté les siens prématurément et déjà préoccupé, j'en suis sûr, par le rôle qu'on entendait lui confier. J'ai contemplé alors un jeune homme fragile, engagé dans un tourbillon, tiraillé entre enfance et avenir. Pour la première fois, j'ai pensé qu'il avait mis la main dans un engrenage. Honnêtement, j'ignorais qu'il en sortirait broyé.

## Tennessee Williams, dramaturge

C'était en novembre 52, dans cette horrible ville de Philadelphie. D'ailleurs, si vous voulez mon avis, on devrait rayer la Pennsylvanie de la carte des États-Unis. À quoi peut bien servir un État qui a érigé la laideur en manière de vivre, je vous le demande ?

Il faisait un froid de gueux. Dieu merci, le théâtre était chauffé. On ne dira jamais assez ce que l'art doit aux mauvaises conditions climatiques. La pluie et la neige sont assurément les meilleurs alliés du cinéma et de la littérature. Les gens regardent des films ou lisent des livres dans le seul but de se mettre à l'abri des intempéries. Considérez la Floride, où il fait perpétuellement soleil : on n'y compte que des vieillards allongés sur des transats, dont l'unique occupation est de brunir. On a la certitude que ce ne sont pas des cadavres uniquement parce qu'ils portent des maillots de bain. Notez que, souvent, ils finissent par succomber à un cancer de la peau. Il y a une justice.

La pièce s'appelait *See the Jaguar*. Inutile d'épiloguer sur un titre pareil. Tout de suite, on devine le talent qu'une telle entrée en matière suppose ! C'était l'histoire parfaitement improbable d'un adolescent dont la mère est névrosée et possessive. Personne ne songerait à me reprocher de ne pas avoir eu une passion pour les mères abusives ou les femmes tourmentées mais il me semble qu'en l'espèce, on avait un peu forcé sur la dose.

La vérité, c'est que je me trouvais dans la salle pour voir jouer ce gamin dont on m'avait parlé. On a toujours une bonne raison pour se coltiner un mauvais moment. Et j'avoue que je n'ai pas été déçu. D'abord, il était le seul, au sein d'une étrange distribution, à avoir saisi ce qu'on attendait de lui

et à tenter de sauver du naufrage un navire en grand danger. C'était chez lui, à l'évidence, une question d'instinct. Il *savait* comment il devait s'y prendre. Il n'aurait sans doute pas été capable de l'expliquer mais il jouait juste et puissant, comme si ça venait des fibres.

Et surtout, il était d'une beauté à couper le souffle. Il ne possédait à peu près aucun des canons de l'époque. Il était mal fichu, un peu voûté. Ses cheveux, c'était n'importe quoi. Sauf qu'il dégageait une énergie que je qualifierais de sexuelle. Je ne connaissais que deux types comme lui, pourtant dans des genres différents : Brando et Clift. Et j'étais expert en garçons, je vous prie de me croire.

Après la représentation, je suis allé le saluer. On avait organisé une sorte de cocktail prétentieux, avec des officiels locaux et des fanions accrochés entre deux lampadaires dans une salle de bal, vous voyez le genre. Et lui, il était là, se forçant à sourire à ceux qui l'entouraient et dont il ne devinait visiblement pas du tout qui ils étaient. C'était patent qu'il n'avait qu'une envie, décamper fissa. Quand on m'a présenté à lui, mon nom ne lui a rien évoqué tout d'abord. Et puis, il s'est souvenu d'avoir vu *Un tramway* au cinéma. Alors son visage s'est éclairé. Il m'a semblé qu'il exprimait une gratitude. Peut-être une connivence.

La pièce a été jouée à Broadway, le mois suivant. Un four monumental. Et mérité. Mais lui est sorti indemne de ce désastre. On ne peut pas blesser les anges.

Ils peuvent juste finir par se tuer dans des accidents de voiture.

## Jane Deacy, agent

Drôle d'année que cette année 53. Il est facile de raconter, *après coup*, que c'était, à l'évidence, le temps d'avant l'éclosion, la dernière ligne droite avant la gloire et qu'on y décèle les prémices de son statut de star. Pourtant, je vous affirme qu'à ce moment-là, moi, je savais. D'ailleurs, je le répétais partout. Et pas pour m'en convaincre, ou pour convaincre des metteurs en scène. Je savais, point.

Je disposais de plusieurs poulains dans mon écurie, mais d'un seul pur-sang. J'exerçais le métier d'agent depuis pas mal d'années et c'était la première fois que je n'avais pas uniquement de l'espoir mais une réelle certitude. Il aurait été incompréhensible, et pour tout dire injuste, que Jimmy ne perce pas.

Je ne suis pas naïve, je n'oublie pas que plein de gens talentueux n'ont jamais rencontré le succès, qu'il faut une part de chance et que la chance ne se provoque pas toujours, et Jimmy, bien sûr, aurait pu passer à côté, cependant j'étais persuadée, intimement persuadée, que le succès lui était promis. Ce que j'ignorais, c'est qu'il serait si rapide, si violent et si bref.

Cette année-là, Jimmy a fait de très nombreuses apparitions dans des épisodes de séries télévisées. Je prétendais que cela lui apprenait le métier alors que j'avais compris depuis le début qu'il n'avait rien à apprendre, sauf peut-être à se placer correctement par rapport à la caméra et à absorber la lumière. Même le trac, il le dominait parfaitement. Certaines de ces émissions se tournaient en direct, on sentait la pression sur le plateau et lui, il manifestait une parfaite décontraction. Bien entendu, il en rajoutait dans

la désinvolture, mais au fond je crois qu'il n'avait pas peur, certain d'y arriver. Et puis, il n'accordait pas tellement d'importance à toutes ces panouilles, devinant que je les lui faisais faire dans le but qu'il soit repéré par des producteurs. Cette indifférence laissait toute la place au jeu, son interprétation n'était polluée par aucun élément extérieur.

Il lui arrivait néanmoins de ne pas être satisfait de son travail. Il sortait quelquefois renfrogné des studios de télévision. Je lui expliquais qu'il était difficile d'être bon quand on avait des dialogues stupides et des scènes absurdes à défendre, mais il réfutait cette explication, assurant qu'au contraire, on reconnaissait un bon acteur à sa faculté à jouer juste les choses les plus ineptes.

Je l'encourageais à fréquenter des jeunes femmes. D'abord parce que cela le sortait des névroses de comédien débutant dans lesquelles il se complaisait parfois. Ensuite parce que c'était utile pour son image. J'avais remarqué son peu d'empressement envers la gent féminine, d'autant plus surprenant qu'il plaisait beaucoup. Les filles raffolent des ténébreux qui marquent leurs distances : elles doivent déployer des trésors d'ingéniosité pour les approcher, élaborer des stratégies de conquête, c'est pour elles plus réjouissant que de céder au premier séducteur venu.

Il y a eu Betsy Palmer, une fille un peu godiche, qui venait comme lui de l'Indiana et tentait de devenir actrice. Leur liaison n'a pas duré longtemps et, d'après ce que Betsy elle-même m'a rapporté, elle n'a pas été d'une sensualité débridée. Ce qui intéressait Jimmy, lorsqu'il se retrouvait dans une chambre avec une fiancée, c'était... de lui faire la conversation ! Désespérant.

Et puis, il a rencontré Barbara Glenn. Elle aussi se destinait à la carrière. Elle aussi a disparu dans les profondeurs de l'anonymat. Mais elle était pimpante, et pas très à cheval sur la vertu. Elle, pour le coup, a été sa maîtresse. Elle n'a du reste été que cela. Tout simplement parce que Jimmy ne devait rien avoir à lui dire. Quand on ne peut pas refaire le monde avec un partenaire, on lui refait l'amour.

Arlene Lorca, c'était autre chose. Elle l'accompagnait dans les cocktails et les soirées où je lui ordonnais de se montrer. Jouait les cavalières avec un naturel désarmant et un entregent très efficace. Il y a des femmes faites pour être des prothèses. Arlene en était.

Bref, je travaillais à sa gloire future.

## Leonard Rosenman, compositeur

Au début de notre amitié, j'ai pensé qu'il préférait les hommes. Et cela ne m'aurait pas particulièrement choqué. J'ai découvert que la réalité était plus subtile. Pour comprendre Jimmy, il fallait admettre qu'il n'avait pas de problème avec sa propre sensibilité et, pour être plus explicite encore, avec sa propre féminité.

Depuis l'enfance, il s'était intéressé aux disciplines artistiques que les garçons délaissent, en général, et même le plus souvent méprisent. Il avait persévéré dans cette voie malgré les quolibets, et contre ceux qui l'encourageaient à emprunter d'autres chemins. Non seulement rien ne l'aurait fait dévier de sa route, de ses envies profondes, mais cette transgression de la règle commune l'amusait beaucoup. Il était enchanté de brouiller les pistes.

C'est sans doute pour cette raison qu'il a décidé de prendre des cours de danse avec Eartha Kitt. Un jeune homme en collants exécutant des entrechats au milieu de tutus sautillants, il faut reconnaître que ce n'était pas très viril. Mais il entendait explorer toutes les disciplines. Et il prétendait que la danse lui apprendrait à mieux utiliser son corps sur une scène ou devant une caméra.

C'est l'époque également où il a découvert la photographie. Cela a été, tout de suite, une véritable passion. Il s'est acheté un Leica et étourdi à prendre des photos. Et là encore, si vous regardez les clichés qu'il a réalisés à l'époque, ils montrent presque toujours des hommes ou des rues. Jamais des femmes. C'est frappant. Combien de fois il a demandé à Martin Landau de poser pour lui ! À croire qu'il était amoureux de son modèle.

Moi, je lui ai enseigné le piano. Il n'était hélas pas très persévérant, mais nous avons tout de même passé des heures assis côte à côte. Il aimait le mouvement de nos mains sur le clavier. La cendre de sa cigarette tombait sur les touches et ça le faisait rire. À la fin de nos exercices, il m'étreignait pour me remercier. Oui, en dépit de son petit gabarit, il me prenait dans ses bras et me soulevait de terre. Nous finissions par nous affaler sur un canapé.

Je crois que sa vraie vie, sa vie intérieure, était de ce côté-là, celui de l'art et des hommes.



## Paul Anderson, comédien

J'étais figurant dans des feuilletons. Les gens de CBS faisaient appel à moi, comme à beaucoup d'autres jeunes, quand ils avaient besoin d'une silhouette, d'un type en blouson au milieu de la foule, ou en arrière-plan, une cigarette au bec. J'étais comme tous les garçons de mon âge : je nourrissais des rêves de gloire. La gloire n'est jamais arrivée. Je me suis noyé l'été suivant dans le Mississippi. J'avais sauté d'un ponton pour faire le malin, je me suis mal reçu, j'ai perdu connaissance ; quand on m'a ramené à la surface, j'étais déjà mort. C'est un peu con, vous avouerez, de mourir à dix-neuf ans.

Pour CBS, ce jour-là, j'étais un petit voyou pris dans une rixe, on m'embarquait dans un camion de police. Jimmy, lui, interprétait un rôle plus conséquent. On commençait à le connaître. J'ai bien vu qu'il me reluquait, mais sans y prêter vraiment attention. Je me disais : il doit se souvenir qu'il a été comme moi, à courir le cachet, avant que ça se mette à marcher pour lui. Je supposais une connivence, si vous préférez. C'était bien de la connivence, mais pas comme je l'imaginais.

À la fin de ma scène, il s'est approché de moi et m'a demandé si j'étais libre, après, pour boire un verre. J'ai répondu oui, sans me poser de questions. Il m'a dit de l'attendre et il est reparti sur le plateau pour tourner sa scène à lui. Je me rappelle sa décontraction, son assurance. Après sa prise, il est revenu me chercher, comme si de rien n'était, comme si tout était naturel, comme si on était de vieux potes. J'ai trouvé son comportement un peu curieux mais après tout, on avait presque le même âge, ce n'était pas si extravagant d'aller prendre un pot ensemble.

Il m'a emmené dans un bar. Et là, il ne m'a presque pas parlé. Il s'est mis à boire beaucoup, il commandait whisky sur whisky et les descendait cul sec. On voyait qu'il avait l'habitude de l'alcool. Tout de même, tout cet alcool, ça lui faisait un regard étrange et je ne saurais pas dire s'il était joyeux ou triste. Peut-être bien les deux à la fois.

Et puis, il m'a proposé de venir chez lui. Il se préparait à emménager dans un nouvel appartement mais là, il habitait encore à l'hôtel. Je l'ai suivi. En montant les marches qui menaient jusqu'à son étage, j'ai commencé à comprendre qu'il ne m'avait pas choisi par hasard, qu'il avait depuis le début une idée derrière la tête. Moi, j'avais jamais fait ça avec un garçon. Pourtant je n'avais rien contre. Je crevais même d'envie d'essayer. Avec les filles, c'était toujours pareil.

Quand on est entrés dans sa chambre, il m'a plaqué contre la porte et embrassé. C'étaient des baisers voraces, j'avais l'impression qu'il voulait me manger le visage, je l'ai laissé faire, il embrassait bien.

Il m'a déshabillé. J'étais un peu gêné tout de même. Je m'étais déjà retrouvé à poil devant des garçons mais c'était dans les vestiaires, après les matchs de base-ball, c'était pas pareil. Il a dû deviner que c'était ma première fois. Il s'est fait plus doux, plus prévenant. C'était désarmant, d'un coup, sa douceur. Je crois que lui-même était désarmé.

Il a fait gonfler ma queue avec sa main et puis il s'est agenouillé et il l'a mise dans sa bouche, et moi, je me souviens de sa langue sur mon gland, on ne m'avait jamais traité de cette manière.

Plus tard, on s'est nichés dans son lit, j'avais un peu peur, je tremblais, il m'a assuré qu'il ne me ferait pas mal et c'est vrai qu'il ne m'a pas fait mal, il avait renoué avec les gestes délicats, il est entré en moi lentement, j'ai éprouvé des sensations qui m'étaient complètement inconnues.

On s'est endormis ensemble. Le lendemain matin, il avait une mine franchement chiffonnée, un air à faire peur. J'ai compris qu'il valait mieux pas que je m'éternise. Je suis parti sans demander mon reste. Tout de même, sur le pas de la porte, il m'a retenu, un dernier instant, pour poser un baiser sur mes lèvres. Et j'ai envie de croire qu'il ne faisait pas ça avec tout le monde.

## James Dean

Cette fois, c'en est fini de mes errances de chambre d'hôtel en meublé provisoire, j'ai enfin trouvé un appartement. C'est au cinquième étage (sans ascenseur), dans un vieil immeuble de la 68<sup>e</sup> Rue Ouest, à deux pas de Central Park. Ça ressemble à une cabine de paquebot, avec des fenêtres en forme de hublot. C'est, en fait, une ancienne chambre de bonne, où il y a de la place seulement pour un canapé et un lit et que j'ai remplie de livres et de disques. En ce moment, je lis *La Mort à Venise*, de Thomas Mann. Et on me fiche la paix.

J'ai commencé les répétitions d'une pièce que nous donnerons à Broadway dans deux mois. Il s'agit d'une adaptation d'un roman de l'écrivain français André Gide. Cela s'appelle *L'Immoraliste*. Je joue un domestique marocain et homosexuel, un peu débauché, prenant dans ses filets un archéologue qui vient de se marier et qu'interprète Louis Jourdan. Je me livre même à une danse de séduction devant Jourdan, avec burnous et mouvements de hanches lascifs ! J'étais sûr que les cours que je prends avec Eartha me serviraient à quelque chose, un jour.

Le metteur en scène me casse les burnes. Il entend tout contrôler, tout régenter. Il me dit où me placer au millimètre près, m'interdit de dévier de mon texte, et m'explique même chacune des expressions que mon visage doit prendre. Je sens que nous n'allons pas nous entendre. De toute façon, à la fin, je ferai ce que je voudrai.

La première aura lieu le jour de mes vingt-trois ans au Royale, sur la 45<sup>e</sup>, après un tour de chauffe à Philadelphie. Mais je crois bien que je vais leur faire une frayeur en me pointant au dernier moment. De toute façon, le théâtre, c'est terminé pour moi. Je ferai du cinéma. Du cinéma et rien d'autre. J'ai rendez-vous avec ce type, Elia Kazan.

## Elia Kazan, réalisateur

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ma première impression n'a pas été favorable.

J'étais accaparé depuis des semaines par l'adaptation du bouquin de Steinbeck, *À l'est d'Éden*, qui avait rencontré un immense succès à la fin de l'année 52. J'avais convaincu Jack Warner de produire le film, ce qui n'avait pas été sans mal parce que le roman était une fresque et qu'il fallait faire pas mal de coupes pour en tirer un film. Et puis la légende d'Abel et Caïn, même dans une version *xx<sup>e</sup>* siècle, ce n'était pas tellement le truc de Jack, qui ne comprenait pas pourquoi les gens dépenseraient trois dollars pour aller voir une histoire pareille au cinéma. Mais bon, à force de persuasion, et parce que le *Tramway* avait marché, il avait fini par dire oui.

J'avais aussitôt demandé à Paul Osborn d'écrire le scénario. Personne ne savait pondre des scripts mieux que lui. Il avait un don pour se focaliser sur l'essentiel et travaillait vite.

Et c'est justement Paul qui m'a conseillé, parce qu'il l'avait vu jouer au théâtre, de rencontrer Jimmy. Et quand je dis « conseillé », c'est un euphémisme. Il m'a littéralement engueulé lorsqu'il s'est aperçu que je rechignais à le recevoir. Je me souvenais vaguement de ce jeune type, l'ayant remarqué dans une des salles de l'Actors Studio, un jour où j'étais venu donner une master class, mais il ne s'était même pas approché de moi à la fin pour me parler. En fait, à l'époque, j'envisageais Brando dans le rôle. On s'était bien entendus sur le tournage du *Tramway*. Le problème, c'est qu'il était un peu plus âgé que le personnage. Plus assez adolescent. Je suppose que c'est la raison qui m'a poussé à convoquer le gamin.

Le rendez-vous a eu lieu en février dans les bureaux de la Warner, à New York. *Quand je suis arrivé, je l'ai trouvé vautré au bout du canapé de cuir de la salle d'attente. C'était un amas informe de jambes et de jean déchiré qui boudait sans raison particulière. Comme son expression m'a déplu, je l'ai fait attendre.*

Quand je l'ai finalement fait entrer dans mon bureau, il avait perdu sa moue boudeuse et agressive. Son visage avait pris un tour enfantin désarmé. Bingo ! C'était lui qu'il me fallait dans le rôle de Cal Trask.

Il avait tout du petit morveux, de la tête à claques et, en même temps, je devinais chez lui une fragilité, une blessure, des névroses peut-être, des failles en tout cas qui m'intéressaient. Il serait parfait en jeune homme tourmenté.

C'est au cours de cette conversation, si on peut appeler conversation mes monologues entrecoupés de ses silences ou de ses onomatopées, que j'ai appris qu'il avait perdu sa mère et que ses relations avec son père étaient distantes. Je n'en demandais pas tant : c'étaient, trait pour trait, les caractéristiques du personnage dont je m'apprêtais à lui confier le rôle. Il y a des gens qui sont pile dans la photo. C'était son cas.

Alors que je le raccompagnais jusqu'à la sortie, il s'est tourné vers moi et m'a lancé, avec une nonchalance qui dissimulait mal un air de défi : « Et si on allait faire un tour à moto, vous et moi ? » Je ne savais rien à ce moment-là de sa passion pour les bolides. Mais j'avais déjà, allez savoir pourquoi, l'intuition de ses fougues. Je n'avais pas particulièrement envie de me retrouver accroché à un môme de vingt ans incontrôlable sur une moto vrombissante dans les rues de Manhattan mais j'ai senti, dans la seconde, que si je lui refusais ce « plaisir », ce lien singulier qui unit un metteur en scène et son acteur et qui était en train de se nouer, ce lien aurait été mis en danger. J'ai accepté.

Je ne suis pas ce qu'on appelle un froussard et je dois avouer que j'ai eu la peur de ma vie. Le môme conduisait beaucoup trop vite, et sans tenir compte de la circulation. Il aurait pu nous tuer. Et ça le faisait rire.

Il me fallait un autre jeune comédien pour interpréter Aron, le frère de Cal, celui qui se fait voler sa petite amie par son cadet. J'ai fait tourner un bout d'essai à un débutant repéré à l'Actors Studio, qui était d'une beauté stupéfiante, et que j'ai finalement recalé précisément parce que sa beauté

irradiait trop, elle aurait envahi l'écran, ses yeux étaient trop verts, sa mâchoire trop carrée, on n'aurait vu que ça. C'était Paul Newman. Il m'en a voulu pendant longtemps.

J'ai finalement porté mon choix sur Richard Davalos, infiniment plus terne. Mais, qu'on ne s'y trompe pas, il s'agissait d'une qualité indéniable pour le rôle. Aron est un jeune homme sérieux, irréprochable. Il fallait un type propre sur lui, rien de plus. Quelqu'un qui fasse apparaître le contraste avec le sale garnement, avec le mouton noir.

Lorsque je les ai mis face à face pour un premier essai, ça a fonctionné immédiatement. Richard n'avait aucun mal à se montrer obéissant, responsable, comme l'était son personnage. Et Jimmy n'avait pas à chercher trop loin pour jouer les rebelles. *Il était exactement Cal.*

Je ne sais pas ce que Richard a compris de Jimmy. Je suis presque certain qu'il est resté une énigme pour lui jusqu'au bout. Il ignorait si sa violence était feinte ou, au contraire, contenue. Si sa détresse était fabriquée ou s'il la portait avec lui depuis toujours. Si sa nonchalance était forcée ou naturelle. Et je n'ai jamais cherché à l'éclairer sur ces points. Aron est dérouté par le comportement de Cal : Richard pouvait l'être par celui de Jimmy.

Le même, lui, s'amusait de la crédulité de Richard. Il possédait un vrai fond de perversité. Il avait également parfaitement intégré la dimension incestueuse de leur relation, même si elle n'était jamais formulée. Assimilé que ses cris de révolte étaient aussi des élans amoureux.

J'ai engagé Julie Harris pour interpréter le premier rôle féminin. Une jolie fille rousse, au visage de porcelaine, qui était la gentillesse même. Elle jouait à Broadway. Elle a dit oui tout de suite. J'étais persuadé qu'elle s'entendrait avec Jimmy. Qu'elle serait pour lui une confidente. Il était le genre de garçon à préférer les filles dans le rôle de confidentes.

Les choses sérieuses pouvaient commencer.

Au début du mois d'avril, le 8 je crois, je suis passé prendre Jimmy chez lui. Il était convenu que nous rejoindrions ensemble l'aéroport d'Idlewild, avant de nous envoler pour Los Angeles, où le tournage allait avoir lieu. Je voulais conférer un peu de solennité à cet instant, à ce départ. Je me doutais aussi que ce n'était pas rien pour Jimmy de quitter New York où il vivait depuis près de quatre ans. Bien sûr, il ne partait pas pour toujours. Mais

enfin, il allait tourner son premier vrai film, il y tiendrait la vedette, plus rien ne serait comme avant. J'avais donc loué une limousine blanche, interminable. C'était à la fois une blague et une attention. Pendant que la limousine attendait en bas, j'ai gravi les cinq étages qui menaient à son appartement. Je suis arrivé essoufflé et je m'attendais à le trouver assis sagement à côté d'une valise. En réalité, il n'était pas prêt, terminant, sans précipitation, de jeter au hasard des effets personnels dans des paquets informes qu'il a finalement ficelés et enveloppés de kraft. J'étais supposé récupérer une star, j'héritais d'un mendiant. J'ai pensé que je n'étais pas au bout de mes surprises. Il a claqué la porte derrière lui, sans émotion apparente, comme s'il allait revenir le soir même, comme s'il s'agissait d'un acte ordinaire. Il a descendu l'escalier devant moi, j'ai remarqué qu'il avait le dos voûté. Lorsqu'il a aperçu la limousine, il n'a fait aucune réflexion. Il s'est simplement tourné vers moi pour s'assurer qu'il s'agissait bien de notre voiture et s'y est engouffré. Au fond, il se fichait complètement de ce véhicule, un taxi jaune et défoncé aurait aussi bien fait l'affaire. Moi qui croyais lui faire plaisir, j'en étais pour mes frais. Pendant le trajet, il n'a pas dit un mot. De temps à autre, je l'observais du coin de l'œil. *Assis sur la banquette de la limousine, on aurait dit un immigrant.*

En revanche, au cours du vol qui reliait New York à Los Angeles, il s'est animé. Cette animation soudaine et imprévue avait une cause unique : il n'avait jamais pris l'avion et était excité comme le sont les enfants à l'occasion de leur baptême de l'air. Il aurait pu avoir peur mais n'en donnait pas l'impression en tout cas. Il est resté longtemps le regard fixé sur le ciel, la couche de nuages, le vide, ne se tournant vers moi que pour me sourire et exprimer une sorte de gratitude à laquelle pourtant je n'avais pas droit.

C'est une autre limousine qui nous a accueillis à Los Angeles. La Warner avait bien fait les choses ; enfin du moins, comme moi, le croyait-elle. Alors que nous roulions vers les studios, Jimmy m'a demandé si nous pouvions faire un détour : il avait envie d'aller surprendre son père à son bureau. J'ai évidemment accepté. En fait, cela m'intéressait de voir le fils et son père face à face. Je n'ai pas été déçu. Il n'y avait pas d'amour entre ces deux-là. Ou bien s'il y en avait, ils étaient parfaitement incapables de l'exprimer. Ils étaient tellement empruntés, tellement raides, infoutus de s'approcher l'un de l'autre. Pas la moindre chaleur dans leurs retrouvailles inopinées, pas le moindre geste tendre. On aurait juré que de vieux comptes



n'avaient pas été réglés. J'ai pensé que décidément Jimmy ne devrait pas éprouver beaucoup de difficultés à interpréter le personnage de Cal, qui se trouve en perpétuelle bisbille avec son géniteur.

Ce que j'ignorais, ou plutôt ce que j'avais sous-estimé, c'est qu'il me donnerait à moi aussi pas mal de fil à retordre. Le tournage devait commencer en mai et je n'avais pas imaginé qu'il me faudrait déployer autant de trésors d'imagination pour empêcher le môme de faire des bêtises au cours du mois qui nous en séparait.

D'abord, avec la première avance sur son cachet, Jimmy s'est empressé, plutôt que de se trouver un logement décent ou de rembourser ses dettes, d'acheter une voiture, une moto et un cheval. Ce garçon avait un goût immodéré et biscornu pour les montures. Je ne m'en serais pas inquiété plus que ça si on ne m'avait signalé qu'il réalisait des pointes de vitesse à 120 miles à l'heure sur des routes sinueuses au sud de Los Angeles, ou même en pleine ville aux heures d'affluence. Je me suis dit qu'il était capable de se tuer ou de se défigurer avant même le premier clap.

Par ailleurs, il a vite repéré à Los Angeles les lieux qui lui permettraient de renouer avec les errances nocturnes dont il était coutumier à New York. Très vite, les bars, les clubs n'ont plus eu le moindre secret pour lui. Et il n'était pas rare de le retrouver ivre mort, aux premières heures de la matinée, dans des ruelles désaffectées ou sur le lit même pas ouvert de sa chambre d'hôtel. Il témoignait une prédilection pour les établissements sordides, aux enseignes borgnes, remplis de types louches. Et comme il ne craignait pas la bagarre, ce qui était audacieux vu son gabarit, je redoutais de le récupérer un jour ou l'autre à l'hôpital avec une mâchoire fracassée ou des côtes cassées.

Avec ça, ces virées lui donnaient une mine épouvantable. Alors qu'il pouvait être très joli garçon après une nuit de sommeil et un rasage en règle, il ressemblait chaque jour davantage à un zombie, les yeux plombés de cernes, le teint cireux et le corps décharné.

J'ai donc pris la résolution de lui faire faire un petit séjour dans le désert. Oui, dans le désert. Très exactement à Borrego Springs, une bourgade de rien du tout, ravitaillée par les vautours, à cent miles au sud de Palm Springs. Je lui ai dit : « Jimmy, il faut que tu prennes le soleil et que tu aies l'air en pleine forme. » Il m'a dévisagé avec une moue plus que dubitative,

mais j'ai dû me montrer suffisamment persuasif pour qu'il ne discute pas mes directives. À ce moment-là, il avait encore peur de moi. Ou bien il jugeait possible que je change d'avis et que je confie son rôle à un autre. Cela ne m'a jamais traversé l'esprit mais je ne l'ai pas détrompé, c'était ma seule chance qu'il soit un peu obéissant.

Il a beaucoup souffert de sa solitude durant cet exil dans le désert. Il n'avait personne à qui parler, et surtout personne avec qui boire. Il l'a eue mauvaise sans jamais l'avouer directement. Il se serait mutilé plutôt que de me confesser sa tristesse ou sa colère.

À son retour, quelques jours avant le début du tournage, je l'ai installé dans le même appartement que Davalos. Et surtout, j'ai demandé à Julie Harris de nous rejoindre plus rapidement que prévu. J'étais certain qu'elle saurait tempérer ses ardeurs. Cette fille avait quelque chose d'angélique, elle aurait apaisé les plus violents, ramené à la raison les plus déments, transformé des petits durs en grands garçons. Et c'est exactement ce qui s'est passé avec Jimmy.

Le 27 mai, nous sommes tous partis pour Mendocino, à deux cents miles au nord de San Francisco. C'était charmant, Mendocino, à l'époque. Je n'ose même pas imaginer ce que c'est devenu. Les bâtisseurs de la modernité s'ingénient avec une telle application à démolir le passé, à massacrer nos souvenirs. Nous avons choisi cette ville parce qu'on y trouvait encore ces demeures en bois blanc qui fleurissaient sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, et que le port de pêche avait été miraculeusement préservé. Plus loin, on apercevait des falaises contre lesquelles les vagues s'épuisaient et des collines où l'herbe hésitait entre le vert pluvieux et le jaune brûlé et que traversaient, comme une saignée qu'aurait exécutée une main maladroite, des routes sinueuses soulevées de poussière.

Une semaine plus tard, nous étions à Salinas. La ville se situe dans les terres, à l'est de Monterey. Elle est cernée par des champs le plus souvent incultes. Ce n'est rien, Salinas ; rien du tout. Comment aurais-je deviné qu'un jour Jimmy y reviendrait pour mourir ?

Et puis de la mi-juin à la mi-août, toute l'équipe s'est déplacée à Burbank pour tourner en studio. Une fois sur place, je ne peux pas dire que le tournage a été une promenade de santé. Le petit n'était qu'un inconnu et se comportait déjà comme une diva, multipliant les bizarreries, les coups de

tête. Il pouvait se montrer rugueux ou maladroit avec ses partenaires. Certains jours, il manifestait tellement de paresse que je me voyais contraint de privilégier les scènes dans lesquelles il n'apparaissait pas. Je n'étais pas du genre à me laisser marcher sur les pieds, mais je n'ai jamais eu autant qu'avec lui l'impression de manipuler de la nitroglycérine. Rétrospectivement, les fureurs et le perfectionnisme de Brando m'apparaissaient comme une aimable plaisanterie.

Sauf que voilà, Dean était incroyablement talentueux. Quand il décidait de murmurer ou de marmonner son dialogue au lieu de le dire à intelligible voix, c'était une trouvaille de génie. Quand il changeait une réplique alors que la caméra avait déjà commencé à tourner, la plupart du temps il avait raison. Quand il sombrait dans la violence pure, ses partenaires étaient abasourdis et déroutés, mais derrière la caméra, ça donnait des scènes d'anthologie.

Alors je lui pardonnais ses frasques. On pardonne tout aux types très doués.

Et puis, tout cela arrangeait bien la Warner qui avait ainsi de quoi alimenter les magazines à sensation. Les turbulences de Jimmy étaient du pain bénit. On livrait en pâture au public les caprices de l'enfant star. On choquait le bourgeois et on enjôlait les jeunes filles. On préparait le terrain pour un triomphe.

Ce que je n'avais pas prévu, et la Warner non plus, c'est que le petit allait tomber amoureux.

## Pier Angeli, actrice

*Il est le seul homme que j'aie vraiment aimé.* Et j'ai fini par en épouser un autre. Ce sont des choses qui arrivent.

En juin 54, je tournais *Le Calice d'argent*, sous la direction de Victor Saville. Mon partenaire était Paul Newman, qui débutait alors. Dans le studio voisin du nôtre travaillait l'équipe d'*À l'est d'Éden*. La première fois que j'ai croisé Jimmy, c'était dans un couloir. Nous devions être l'un et l'autre entre deux prises, un peu désœuvrés. Il portait un pantalon blanc en toile, il avait cette démarche qui est devenue plus tard tellement reconnaissable, le dos voûté, le visage fermé et une cigarette au bord des lèvres. Moi, je ne me souviens plus de la façon dont j'étais habillée.

C'est lui qui m'a abordée, cela, je me le rappelle. Il m'a dit quelque chose à propos de mes cheveux. J'avais une chevelure noire, longue, le type méditerranéen. Je n'ai pas su quoi lui répondre. Il savait qui j'étais. Le lendemain, il m'a avoué qu'il s'était en fait renseigné auprès d'un technicien de plateau. Il m'a dit : « C'est un drôle de prénom, Pier. » Je lui ai appris que je m'appelais, en réalité, Anna Maria. Qu'on avait coupé mon vrai nom, Pierangeli, en deux, pour me fabriquer une nouvelle identité. Il m'a dit : « Je préfère Anna Maria. Je préfère appeler les gens par leur vrai prénom. » Je lui ai souri. J'avais deviné que l'histoire avait commencé.

Je venais de rompre mes fiançailles avec Kirk Douglas, j'étais libre et malheureuse. Nous sommes devenus amants presque tout de suite. Parfois, les choses se font simplement. Et puis, les autres s'acharnent à les rendre compliquées.

D'emblée, ma mère a regardé cette liaison d'un très mauvais œil. D'instinct, elle a détesté ce type mal habillé, mal rasé, se conduisant mal, et conduisant trop vite des bolides tape-à-l'œil. Elle m'a déconseillé fortement de le fréquenter. C'était une femme qui parlait sans détour. Et qui protégeait sa fille. Une mère italienne, quoi.

Moi, je m'arrangeais pour échapper à sa surveillance, j'allais rejoindre Jimmy et nous partions dans des balades interminables sur la plage. Il me donnait la main. Il avait l'air heureux. Et je crois qu'il l'était. Je crois aussi qu'il était paisible avec une femme pour la première fois.

Kazan non plus n'était pas enchanté par la situation. Il m'accusait de détourner Jimmy de sa tâche, de le distraire, de l'éloigner de la violence que son rôle exigeait. Ses accusations n'étaient jamais directes. Il les proférait devant des témoins qui me les rapportaient. Je n'ai jamais aimé Kazan. Et d'ailleurs, un type qui a accepté de dénoncer ses collègues parce qu'ils étaient peut-être communistes n'est pas aimable.

Il nous fallait inventer des ruses, à Jimmy et moi, pour nous voir. Et nous nous amusions de ces transgressions, de cette clandestinité. Et puis, nous avons compris tout l'intérêt que les studios trouveraient à notre couple et nous sommes devenus en deux jours les amoureux les plus en vue d'Hollywood.

Sauf qu'à partir de ce moment-là, les choses se sont gâtées. La pression s'est faite plus forte. Celle de Kazan sur Jimmy, celle de ma mère sur moi. Nous ne pouvions que perdre, face à ces monstres. Et nous avons perdu. En septembre, la rupture était consommée.

En octobre, j'ai annoncé mes fiançailles avec Vic Damone, un chanteur aux origines italiennes qui, lui, avait reçu l'assentiment de ma mère. J'ai même poussé l'obéissance jusqu'à l'épouser. Je n'étais qu'une pauvre folle.

Quatre ans plus tard, m'étant entre-temps affranchie de ma redoutable génitrice, j'ai fini par divorcer. Mais il était trop tard. Jimmy était mort depuis longtemps.

On ne se remet pas d'être passé à côté du grand amour de sa vie, je vous assure. On fait semblant d'être heureux et peut-être l'est-on quelquefois, par hasard, sans le faire exprès. Mais ça ne dure pas. On revient toujours au malheur, au remords, au chagrin. On traverse les années avec un sourire impeccable et, dans la solitude, on se verse un whisky et puis un autre et encore un autre. On a du mal à trouver le sommeil parce que des images

reviennent nous hanter, alors on avale des somnifères et on s'avachit, on sombre dans des comas passagers.

Enfin, un jour, on force un peu trop sur les pilules et on meurt. À trente-neuf ans. Oui, les barbituriques ont eu raison de moi.

J'ai survécu seize années à Jimmy. Je ne sais même pas comment cela a été possible.

## Marlon Brando, acteur

Je le connaissais très mal, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

La première fois que je l'ai croisé, ça devait être sur le tournage d'*Éden*. Visiblement, Kazan accumulait les emmerdes avec lui, il prétendait que le gamin était imprévisible, qu'il n'en faisait qu'à sa tête, et il n'arrivait plus à le contrôler. Alors il m'a demandé de passer, il voulait lui faire plaisir, histoire de le calmer je suppose, parce que Jimmy avait raconté, paraît-il, qu'il avait de l'admiration pour moi. Je me suis pointé, un soir. Il y avait une sacrée tension dans l'air, j'ai fait comme si je ne m'en apercevais pas.

Je suis resté moins d'une heure. Je ne vais pas vous mentir : je me souviens à peine de cette rencontre.

En tout cas, ça m'a plu d'apprendre que le petit foutait le bordel sur un plateau. Au moins il avait du caractère. Et puis il avait l'air de savoir ce qu'il voulait.

Plus tard, je suis allé voir ses films et là, j'ai compris. Compris que c'était un putain de génie.

Et les génies ont le droit de faire chier le monde.

## James Dean

Je vais passer le Nouvel An à New York. Je ferai comme tout le monde, j'irai regarder les lumières à Times Square au milieu de la foule et me saouler dans un bar, peut-être chez Jerry. Je trouverai toujours quelqu'un pour m'accompagner. Cette ville grouille de solitaires.

Je ne sais pas ce que je dois penser de ces derniers mois. J'ai l'impression que rien ne dure, que tout me file entre les doigts.

Je me faisais une fête de tourner avec Kazan et un jour, on m'a dit que c'était terminé. J'ai compris qu'il arrive toujours un moment où on doit ranger ses affaires, éteindre la lumière, s'en aller, mais pourquoi ça arrive si vite ? On a l'impression que tout nous appartient et on vient nous l'enlever.

J'ai cru aussi que quelque chose était possible avec Anna Maria. Je lui avais même offert un bracelet et un collier en or. Ce n'est pas rien. Surtout de la part d'un type comme moi. Elle en a préféré un autre, un Italien gominé et grotesque. Elle a déguerpi un beau matin, sans rien expliquer, avec de la lâcheté dans le regard. Elle ne reviendra pas. Il ne faut pas tomber amoureux d'une étoile. Depuis, je perds mon temps avec des filles qui ne m'intéressent pas. On dirait que j'ai décidé de me spécialiser dans l'actrice étrangère : Lili, Ursula. Mais rien ne me retient à elles. J'ai toujours envie de m'éloigner, de leur faire faux bond, de chevaucher ma moto, seul. Je dois accomplir des efforts extraordinaires pour me montrer sympathique.

Pourtant, je suis capable d'être un garçon gentil. *Alors pourquoi ça tourne toujours mal ? Qu'est-ce qui cloche avec moi ?*

Je ne dois pas être très doué pour le bonheur. Les petits garnements maladroits ne sont pas faits pour le bonheur, voilà la vérité.



Ou bien c'est mon goût pour les hommes qui détraque tout. Et cette foutue obligation de me cacher en permanence.

Si j'avais de l'entrain, je rendrais visite à ce vieux fou de Cyril Jackson et on ferait des percussions ensemble. Ou à Eartha et elle me donnerait à nouveau des cours de danse. Mais je n'ai goût à rien.

D'ailleurs, je ne montrerai pas non plus ma tête à la première du film qui aura lieu bientôt à l'Astor. Pourquoi je devrais enfiler un costume, sourire à une meute de photographes, parler à des inconnus une coupe de champagne à la main et faire semblant d'être joyeux ?

Je crois plutôt que je vais acheter une nouvelle voiture. J'ai repéré une Porsche 356 Speedster, qui me plaît beaucoup. Les voitures, au moins, ne font pas d'histoires. Et elles ne nous déçoivent jamais.

## Dennis Stock, photographe

Je lui dois ma renommée. Je lui dois surtout les mois les plus intenses de ma longue existence. Oui, ce furent seulement quelques mois, mais ils ont tout changé pour moi.

J'étais un jeune photographe, plutôt en vue à Los Angeles. J'avais remporté le premier prix dans un concours organisé par *Life* et j'étais devenu, un peu par hasard, un des reporters les plus demandés par Hollywood. Je bossais pour l'agence Magnum, j'avais réalisé un reportage sur Bogart qui avait fait sensation. Bref, j'étais le type auquel on pensait en premier quand on associait les mots star et reportage photo. Je m'estimais chanceux.

J'avais sympathisé avec Nicholas Ray, qui venait de réaliser *Johnny Guitar*. Ray était un type étonnant, qui avait la confiance des producteurs et qui pourtant cherchait à pervertir le système de l'intérieur, avec l'air de ne pas y toucher. Il avait des manières rassurantes et on devinait, en même temps, chez lui une bonne dose d'anticonformisme. Il m'a invité à me joindre à une des réceptions qu'il aimait organiser dans son bungalow de Sunset Strip et où il réunissait des gens d'horizons divers, des comédiens, des peintres, des intellectuels, des journalistes qui s'amusaient à refaire le monde en buvant plus qu'il n'aurait fallu. Je dois reconnaître que je m'y suis rendu avec réticence, ce n'était pas mon univers. Et quand je me suis retrouvé au milieu de cette bande d'hurluberlus qui enfilait des perles ou éructaient des insanités, ma réticence a franchement viré au malaise. J'ai tenté de m'éclipser. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué un jeune

homme, à l'écart des autres, allongé comme s'il somnolait. J'ai d'abord pensé qu'il était ivre mais non, il semblait juste roué de fatigue. C'était un jeune homme hirsute et peu loquace. C'était Jimmy Dean.

J'ignorais absolument tout de lui. Et j'ai immédiatement aggravé mon cas puisque, lorsqu'il a commencé à évoquer *À l'est d'Éden*, je ne connaissais même pas l'existence du roman de Steinbeck. Au fond, c'est cela qui lui a plu chez moi, ma parfaite innocence, cette façon que j'avais de me tenir à la périphérie des choses. Du coup, il est sorti de sa léthargie et, peu à peu, s'est enflammé. Le whisky aidant, nous nous sommes engagés dans une discussion enfiévrée. Je l'ai mieux observé, les photographes ont cette manie de scruter les visages, de faire parler les gens qui leur font face afin de se concentrer sur ce qui émane d'eux. On songe déjà à tout ce qu'on va leur voler, leur prendre à leur insu.

D'emblée, j'ai tenté de me débrouiller avec ce paradoxe : la beauté de Jimmy ne sautait pas aux yeux, et pourtant on ne voyait qu'elle. Ses lunettes mangeaient son visage, ses traits étaient un peu grossiers, son regard noirci par les cernes, et cependant il irradiait dès qu'il se mettait à sourire, il inquiétait dès qu'il se refermait, il séduisait dès qu'il vous fixait.

Une projection privée du film de Kazan devait avoir lieu quelques jours plus tard à Santa Monica, j'ai promis de m'y rendre et c'est ce que j'ai fait. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais éprouvé un choc aussi violent au cinéma. Cela tenait à la qualité du film, bien entendu, mais c'était autre chose aussi : la certitude inébranlable, presque inexplicable avec des mots simples, qu'une star était née, que ce type sur l'écran, Jimmy Dean, n'était pas de la même espèce que tous les autres. On aurait pu prétendre qu'il les surpassait mais, en réalité, il se situait sur un autre registre. Voilà, il était différent.

Deux jours plus tard, je lui ai fixé rendez-vous. Et là, j'ai découvert qu'avec lui rien ne se passerait jamais normalement. Je voulais lui proposer de poser pour moi, de réaliser toute une série de clichés qui serviraient pour un reportage dans *Life*. Il ne m'a même pas laissé l'opportunité de prononcer la première phrase du laïus que j'avais préparé dans le but de le convaincre : il a enfourché sa moto, une Triumph, m'a enjoint de m'asseoir derrière lui et de me cramponner à lui. Et nous avons roulé à tombeau ouvert. Je ne sais pas combien de temps a duré notre cavalcade, d'abord sur les boulevards

puis sur les routes sinueuses de Laurel Canyon, mais je peux vous assurer que ça m'a semblé une éternité. Je fermais les yeux en attendant la mort. Je n'aurais accepté un truc pareil de personne d'autre que lui.

Arrivé sur les collines qui surplombent L.A., il s'est mis à me parler de lui. J'étais pourtant encore à ce moment-là presque un inconnu, je suppose qu'il a cru possible une connivence avec moi et, si j'osais, une fraternité. Jimmy était fils unique. Sans réfléchir, sans hésiter, il s'est inventé un frère.

Du coup, je ne savais plus si je devais lui faire part de mon projet. Je ne voulais pas qu'il imagine que je profitais de notre amitié naissante, et que mon attention était intéressée. J'avais deviné déjà que Jimmy était du verre, qu'il pouvait se briser facilement. Notre lien était si ténu alors, si fragile. Je craignais de le rompre. Mais je me suis lancé malgré tout. Précisément parce que je me suis dit que le reportage photo renforcerait nécessairement ce lien, en lui donnant une consistance. C'est dans ce face-à-face intime, moi derrière l'objectif, lui devant, que nous serions plus proches encore.

Ballet étrange, celui qui unit un photographe et son modèle. Et plus encore lorsqu'il s'agit de deux hommes, et de deux hommes du même âge. Soit il ne se passe rien, ça reste froid et distant, tout est vécu comme un exercice et on court à l'échec. Soit une connexion s'établit, les deux personnes parlent le même langage, adoptent la même gestuelle, vont jusqu'à oublier cet animal curieux qu'est l'appareil photo, et on capture une vérité, une humanité.

J'ai demandé à Jimmy de me nommer ses lieux préférés. Je tenais à ce qu'il se sente parfaitement à l'aise. Il me fallait le cueillir dans son élément, là où il serait le plus lui-même, là où il se ressemblerait le plus. Spontanément, il a cité l'Indiana et Manhattan. J'ai dit oui tout de suite.

Je n'ai rien exigé de lui. Les gens de *Life* réclamaient des photographies léchées, des jeunes gens bien mis, des images élégantes. Et je savais que j'obtiendrais tout autre chose. On verrait un môme de vingt ans, en jean et en blouson, dans une ville pluvieuse, ou au beau milieu d'une campagne grise et rude. Je me chargerais de convaincre les messieurs en cravate et les dames impeccables du magazine qu'ils avaient l'obligation de ne pas passer à côté du plus important phénomène de la décennie.

En février, nous sommes donc partis pour Fairmount. J'ignorais qu'il y effectuait, avec moi, son dernier séjour.

Jimmy, lui aussi, l'ignorait, bien entendu. Pourtant, avec le recul, je ne peux pas m'empêcher de m'interroger sur le sens de ce pèlerinage en enfance, alors que ses jours étaient comptés.

Après sa mort, j'ai cessé de croire aux coïncidences.

Marcus Winslow Jr, dit Markie,  
son cousin

Ce jour-là, il faisait un froid de canard et je l'ai vu franchir le portail de la ferme. Il était accompagné par ce jeune type, assez élégant, Stock. J'ai couru vers eux pour me jeter dans les bras de Jimmy qui m'a fait tourner dans l'air. J'avais onze ans à l'époque. J'étais un petit garçon.

On ne l'avait pas vu depuis un bon bout de temps, Jimmy ; il était très occupé. On le regardait à la télévision dans ces séries où il faisait des apparitions. On recevait des lettres de lui, postées de New York ou de Los Angeles. Il avait toujours un mot gentil pour moi. Il nous téléphonait aussi, régulièrement. Et c'était une fête de l'entendre. C'était ma mère qui répondait. Mon père, lui, restait assis à la cuisine et passait son temps à demander : « Mais qu'est-ce qu'il dit ? » On n'arrivait jamais à avoir une conversation normale. Et quand on avait raccroché, on restait comme ça, tous les trois, assis autour de la table de la cuisine. Ma mère essayait de rassembler tout ce qu'il avait expliqué. Et elle répétait. Elle répétait. Je lui demandais de raconter encore et encore. Quelquefois, on restait sans rien dire, sans se parler. Et c'était comme un recueillement. On avait l'impression de sentir sa présence. Ma mère était très émue. Je l'ai aperçue plus d'une fois essuyant une larme.

Du coup, vous imaginez, c'était une joie de le revoir, de l'avoir avec nous, pour nous, en vrai.

On a fait comme on avait toujours fait. On est allés dans la cour de la ferme pour jouer à la bataille de boules de neige. Je me cachais derrière les chênes, mais il me rattrapait toujours et me faisait ma fête, me barbouillait

de neige. Il me poussait dans ma voiture de course sur les chemins boueux ou verglacés. Il poussait si fort que j'arrivais à prendre de la vitesse. Il me criait : « La vitesse, il n'y a que ça ! » Et je riais. Je ne savais pas qu'un jour, je cesserais de rire. On zigzagait au milieu des bêtes, il enjambait les cochons, s'immobilisait devant une vache et lui faisait des grimaces. On rentrait à la maison, dégoulinants, vannés, joyeux. On se séchait à la va-vite et on plongeait dans le canapé. Il se mettait à me lire des histoires. Il chaussait ses lunettes et on ne pouvait plus l'interrompre. Il lisait très bien. Ou bien il tapait sur son bongo. Ça faisait un boucan incroyable. Ma mère lui commandait de s'arrêter, mais il continuait quand même et moi, je mimais une danse d'Indien autour de lui. Je m'endormais contre lui. Il ne bougeait pas. Quand je me réveillais des heures plus tard, il n'avait pas bougé. J'ai la gorge serrée, rien qu'à évoquer ces souvenirs.

Et puis, on est allés au cimetière. Une idée du photographe. On est passés devant la tombe d'un de nos aïeux : Cal Dean. Et c'est là qu'il m'a appris que le personnage qu'il interprétait dans le film de Kazan se prénomrait Cal. Je lui ai demandé s'il mourait à la fin. Il m'a répondu, en s'esclaffant : « Mon petit Markie, on meurt toujours à la fin ! »

Il n'a pas pu rester longtemps. Il devait rentrer à New York. Je ne l'ai plus revu.

## Dennis Stock, photographe

À Fairmount, il s'est senti un étranger.

Pas avec sa famille, évidemment. Entre les murs de la ferme des Winslow, dans la bonne chaleur, il était à son aise, ayant renoué avec les siens, retrouvé ses repères, repris ses habitudes.

Non, c'est en arpentant les rues de la ville que la sensation qu'une rupture avait été consommée lui est apparue. Peu d'années s'étaient écoulées, mais elles comptaient double ou triple. En réalité, ce n'est pas la ville qui avait changé, c'est lui qui s'était métamorphosé. Il était devenu un jeune adulte, avait voyagé, se partageait désormais entre Manhattan et la Californie, passait son temps sur des plateaux de télévision, il avait tourné un film, s'apprêtait à en tourner un deuxième, sa notoriété naissante modifiait le regard qu'on portait sur lui, son existence n'avait strictement plus rien à voir avec son adolescence. Et il se rendait compte qu'il lui fallait en convenir.

Jusque-là, il avait tout fait comme en apesanteur, sans se poser beaucoup de questions, prenant ce qu'on lui offrait, arrachant ce qu'il convoitait, brûlant ses jours et ses nuits, s'enivrant de vitesse. D'un coup, le passé lui revenait en pleine figure, ce temps fossilisé. Je l'ai vu vaciller.

Le jour de la Saint-Valentin, il a tenu à assister au Sweethearts Ball, dans l'enceinte de son ancien lycée. Il y avait là des gens de son âge, qu'il avait fréquentés pendant sa scolarité. Ils avaient vieilli, un peu, comme lui, peut-être plus vite que lui, comme si la rigueur de l'Indiana creusait davantage les traits, fatiguait plus rapidement les corps. Des jeunes filles dont il avait tenu la main dans la cour de récréation attendaient des bébés. Des garçons



avec qui il s'était battu portaient des costumes impeccables et la raie sur le côté. Certains exhibaient des alliances. Il les reconnaissait, et c'était comme s'il traquait dans leurs visages la trace de sa propre enfance. Et eux, plutôt que de l'accueillir comme l'un des leurs, avec simplicité, se pressaient autour de lui, l'applaudissaient sur son passage et cela creusait entre eux et lui un fossé supplémentaire. Il s'est plié sans rechigner à une séance d'autographes, mais cet empressement lui semblait visiblement étrange.

Et puis, il y a eu cet épisode qui aurait dû n'être qu'une blague de potache d'un goût douteux et qui a été disséqué par la terre entière après la mort de Jimmy, parce que j'ai bêtement accepté de l'immortaliser sur pellicule. Nous descendions Washington Street, nous avons bifurqué et, tout en discutant, nous sommes passés devant un magasin de meubles. On trouvait de tout chez Hunt's, y compris des cercueils. Jimmy a alors eu l'idée brillante de foncer dans le magasin, de sauter dans un cercueil et de me demander de prendre des photos. Comme je lui faisais remarquer qu'il s'agissait d'une mise en scène plutôt macabre, il est parti d'un rire gigantesque et il m'a lancé : « Dennis, il faut rire de tout. Et de la mort, en premier. » J'ai exécuté sa volonté.

Je nous revois, moi me faufilant au milieu des cercueils ouverts, lui faisant le pitre à l'intérieur de l'un d'eux. *Son cadavre se trouverait là, sept mois plus tard.*

Nous nous sommes aussi retrouvés à New York. Big Apple était plongée dans un brouillard humide lorsque nous y avons débarqué. Ce n'était pas idéal pour des photos, mais j'ai souvent remarqué que la lumière n'est presque jamais un hasard, elle s'adapte à ce qu'on cherche à montrer.

Les clichés de Jimmy marchant sur les trottoirs envahis par la pluie, engoncé dans un manteau noir, mains dans les poches, cigarette au bec, ont fait le tour de la planète. Times Square, son endroit préféré, est désert dans le petit matin, les néons semblent blafards. C'est un instant arrêté de solitude. Il est accroché aujourd'hui dans les chambres des adolescents du monde entier.

Personnellement, j'ai une préférence pour d'autres images : celles où l'on voit Jimmy tombé dans le sommeil sur la nappe d'une table de restaurant, celles aussi chez le barbier à qui il demande de le raser. Il y est émouvant, il

ignore absolument que je suis en train de le matraquer, il est dans une innocence parfaite.

Et puis, nous nous sommes séparés. Il avait un rendez-vous inévitable avec la gloire.

La presse, au lendemain de la première  
d'*À l'est d'Éden*

« James Dean est destiné à une éblouissante carrière. »  
*New York Daily Mirror*

« Ce jeune homme de l'Indiana est sans le moindre doute la révélation d'Hollywood la plus sensationnelle de 1955. »  
*Time*

« Il est l'oiseau rare : un jeune acteur exceptionnel, et l'éloquence douloureuse avec laquelle il exprime les problèmes d'une jeunesse incomprise fera peut-être de lui le symbole de la nouvelle génération. »  
*Hollywood Reporter*

« Tout ce que vous entendez dire sur James Dean est vrai. C'est un jeune acteur de génie, dont l'interprétation du "mauvais frère" tient de l'exploit et donnerait du fil à retordre à des acteurs ayant le double de son âge. »  
*Los Angeles Examiner*

« Il traîne les pieds, il tourbillonne, fait la moue, bafouille, s'affale contre les murs, lève les yeux au ciel, mange ses mots et se déplace mollement, exactement comme Brando. Jamais acteur ne plagia si manifestement le style d'un autre. M. Kazan mériterait la fessée pour ne pas y avoir mis le holà. »  
*New York Times*

## Nicholas Ray, réalisateur

Je voulais parler de l'adolescence, de cet âge fragile et violent où tout bascule. J'avais envie de parler de ces garçons et de ces filles de seize ans, de la *middle class*, qui ont grandi sans véritables problèmes mais sans véritable amour non plus, et qui peuvent se révéler si vulnérables, si excessifs aussi parfois. Mon projet consistait à montrer leur désœuvrement, leur ennui, et comment leur abandon progressif peut fabriquer du désenchantement. *La Fureur de vivre*, ce n'est rien d'autre que ça.

Je tenais absolument à engager Jimmy. J'étais sûr qu'il saurait symboliser ces êtres qui se perdent avant même de s'être trouvés. Il émanait de lui une fébrilité dont on ne savait pas si elle allait se transformer en révolte ou le conduire à se rompre. Exactement ce qu'il me fallait.

Nous avons commencé à tourner en noir et blanc mais la Warner, qui croyait au film ainsi qu'au potentiel commercial de Jimmy, a décidé de passer à la couleur et au CinémaScope. Ça a tout changé. Pourtant, je vous assure que j'ignorais que le blouson rouge du héros allait faire une entrée fracassante dans le quotidien des jeunes Américains de l'époque, et finalement dans la légende.

D'emblée, j'ai choisi d'associer Jimmy à mon travail de réalisateur. Certains metteurs en scène exigent de conserver la totalité du pouvoir, persuadés d'être les seuls à tout comprendre. Ce n'était pas mon genre. Et puis Jimmy n'était pas juste un acteur pour moi, mais l'esprit du film, il en portait la tension, cette tension devait absolument s'exprimer. Du coup, le

tournage a été plus compliqué, certains ont prétendu qu'il avait été chaotique. Peut-être. Avec ce chaos, on a pourtant produit un grand film. Et, de toute façon, je laisse volontiers le confort et la tiédeur aux autres.

Il s'agit de l'histoire de trois inadaptés, de trois cabossés, de trois égarés. On ne raconte pas une histoire pareille avec de bons sentiments ni de bonnes manières.

## Natalie Wood, actrice

Jimmy et moi, nous avons au moins une chose en commun : une mort tragique et prématurée. Mais je vais trop vite.

Je ne l'ai pas rencontré sur le tournage de *La Fureur de vivre*, comme on l'a souvent écrit. En réalité, nous nous étions connus quelques mois plus tôt, sur le plateau d'un feuilleton pour NBC dans lequel nous faisons tous les deux une apparition. Nous n'avions pas eu beaucoup de temps pour nous parler. Vous savez, à la télévision, il faut toujours faire les choses dans l'urgence, ne pas gaspiller la moindre minute. On a l'impression d'être des pantins entre les mains de marionnettistes impatients. Mais j'avais gardé en mémoire l'image de ce jeune homme taciturne, en jean déchiré et tee-shirt blanc, qui me souriait entre les prises. J'avais aimé sa solitude, sa sauvagerie.

Et puis, Nick Ray a eu l'idée de nous réunir. J'avais seize ans mais j'étais déjà une vieille actrice. J'avais fait mes débuts onze ans plus tôt, poussée devant une caméra par ma mère comme un maquignon vend une vache au marché à bestiaux. On faisait appel à moi dès qu'on avait besoin d'une fillette brune, pas trop moche. Au fond, c'est vrai qu'il vaut mieux se dépêcher : on n'est jamais certain d'avoir la vie devant soi.

Pourtant, je n'ai jamais pardonné à ma mère cette prostitution enfantine.

Dans le film, je suis Judy, une fille névrosée que Jimmy rencontre au cours d'une garde à vue dans un commissariat et qu'il retrouve le lendemain. Une fille un peu perdue, délaissée par sa famille, amie d'un adolescent

perturbé, interprété par Sal Mineo, et acoquinée à un petit caïd. Peut-être mon plus beau rôle.

Sur le tournage, nous avons inventé une vraie connivence. Jimmy se révélait un être généreux et attentif dès lors qu'on avait gagné sa confiance. Bien sûr qu'il pouvait se montrer renfrogné et parfois même brutal, mais cette mauvaise humeur n'était, j'en suis persuadée, qu'une manifestation de sa timidité. Je dois reconnaître aussi qu'il buvait beaucoup et dormait très peu, ce qui nuisait à son équilibre. Toutefois je n'ai jamais eu à me plaindre de son comportement. Il était très gentil avec moi. D'ordinaire, les garçons gentils ont des idées derrière la tête. Pas lui. Je crois même qu'il n'a jamais éprouvé de désir pour moi. J'aurais pu en être désobligée. Au contraire, cela m'a rassurée et a facilité nos relations. Il n'y a jamais eu d'ambiguïté entre nous. Juste une belle et franche amitié. Ce n'était pas si fréquent dans ce monde consanguin, pervers, méchant.

J'étais impressionnée par le jeu de Jimmy. Il habitait littéralement son personnage. Sa violence avait beau être mimée, je devinais qu'il la transportait avec lui comme on transporte une valise, et nous la mettait sous le nez, sans prévenir, et à nous de nous débrouiller ; c'était déroutant, inquiétant. Sa vulnérabilité n'était pas fabriquée non plus. Dans les scènes où il devait s'abandonner, on comprenait qu'il faisait appel à des choses personnelles, à une vérité intime. Cela, c'était bouleversant.

Si je devais le résumer ? Si je devais le résumer, je dirais tout simplement que c'était un garçon à part. Et insaisissable. On croisait sa route et, dès qu'on s'attachait à lui, il repartait.

Le film a été un triomphe, mais Jimmy n'en a rien su. Il n'était déjà plus des nôtres.

Moi, je me suis noyée vingt-cinq ans plus tard. Alors que j'avais une peur panique de l'eau depuis l'enfance. Au large de l'île de Catalina, une nuit de novembre, à quelques mètres seulement du yacht d'où je suis tombée. À quelques mètres de l'homme que j'aimais (ou que je croyais aimer). On a mis du temps à repêcher mon cadavre. Je portais une chemise de nuit et des chaussettes, j'étais couverte de contusions. Il paraît que j'avais les yeux

ouverts. Et lui, Jimmy, avait-il les yeux ouverts quand on a extrait son corps sans vie de la carcasse de son bolide ?



## Sal Mineo, acteur

Je suis tombé raide dingue de lui à la seconde précise où je lui ai serré la main, la première fois. Je sais ce que vous allez dire, ça fait cliché ; ou bien ça fait midinette, mais qu'est-ce que vous voulez, c'est ainsi, je ne vais pas vous mentir.

Je savais qui il était, à quoi il ressemblait. J'avais vu les photos que *Life* avait publiées. Je me souviens encore du titre de l'article : « La nouvelle star boudeuse passionnée Hollywood ». Pour tout vous avouer, je les avais même découpées, les photos ; méticuleusement. Vous imaginez le tableau : ma chambre tapissée de posters de James Dean et ma mère qui s'inquiétait que je n'aie pas de petite amie. Pourtant, rien n'était alarmant : nous vivions admirablement dans le mensonge et l'hypocrisie.

Mon père, lui, n'avait rien remarqué. Un Sicilien qui fabrique des cercueils ne prête pas attention à la beauté.

Jimmy était exactement le genre de garçon qui m'attirait. Mais de le voir en vrai, en chair et en os, de le voir bouger, de le toucher, ça a tout changé. Comme s'il n'était plus un rêve inaccessible. Comme si un lien était possible. Je n'étais qu'un pauvre fou.

Ce jour-là, il portait un parfum que je n'ai pas oublié, que je n'ai jamais retrouvé sur aucun autre, au point que je me suis longtemps demandé si je ne l'avais pas inventé. Et c'est sans doute le cas. C'était peut-être tout simplement son odeur. Ou j'avais peut-être tout simplement une furieuse envie de poser mon visage dans son cou.

Il s'est tout de suite rendu compte qu'il me plaisait. J'affirme que Jimmy mesurait parfaitement l'effet qu'il produisait sur les hommes. Et qu'il reconnaissait les homosexuels sans jamais se tromper. Et ce n'était pas dû au hasard.

Les journaux ont écrit que je m'étais trouvé un grand frère, que Jimmy apportait une sorte d'équilibre à un garçon comme moi, expulsé de toutes les écoles, tourmenté, bagarreur et qui n'avait échappé que d'un cheveu à la maison de correction. Et puis, ça collait tellement bien avec ce que le film racontait. Les gens ont gobé cette fable sans difficulté. Elle les rassurait, leur donnait bonne conscience. Pourtant je le redis : il ne s'agissait pas d'une histoire de fraternité mais bien d'une histoire d'amour. À sens unique.

Cet amour-là, il crève l'écran. Il est dans les regards que je lance à Jimmy, prolongés, appuyés, douloureux, dans la façon que nous avons de nous tourner autour, de nous effleurer, dans l'ambiguïté de nos répliques, dans l'affection trouble qui nous rapproche. Et le vieux Nicholas Ray, qui s'y connaissait en amitiés particulières, nous a poussés dans cette voie. Il est allé aussi loin qu'il a pu, aussi loin que la censure le lui a permis. Et Jimmy a laissé faire. Je dirais même qu'il s'est prêté au jeu. Qu'il s'est autorisé sur le plateau ce qu'il s'interdisait dans la vraie vie.

Le jour de sa mort, quelque chose s'est brisé. Comme si j'avais été victime d'un accident vasculaire qui m'aurait fait perdre conscience quelques instants, sans que je chute pour autant. Oui, je suis resté debout, mais comme un aveugle, ou un demeuré. Cela n'a duré qu'une poignée de secondes, cet étourdissement immobile, et plus rien n'a été pareil, après. Mon existence qui n'avait été jusque-là qu'un misérable désordre est devenue une interminable farce tragique. J'ai d'ailleurs fini assassiné par un junkie. À trente-sept ans.

Mais que voulez-vous, l'Amérique, cette grande nation, n'est rien d'autre qu'une mère monstrueuse qui dévore ses enfants, une putain de mère maquerele qui brûle ses gagneuses et ses idoles.

## James Dean

Nous passons nos journées dans une maison abandonnée. *Sunset Boulevard* a été tourné ici. On me répète que je vais finir par me retrouver nez à nez avec le fantôme de Gloria Swanson, descendant le grand escalier d'une démarche lente et tragique ou arpentant les bords de la piscine envahie par des feuilles mortes. Mais je ne sais pas qui est Gloria Swanson et je ne me connais qu'un seul fantôme.

Natalie m'a avoué hier qu'elle avait une liaison avec Nicholas. Honnêtement, je ne m'étais aperçu de rien. Et je croyais que Ray avait seulement le sens du tragique, pas du marivaudage. Ça ne change rien : Natalie est toujours aussi touchante et Ray toujours aussi brillant. Ces deux-là me plaisent infiniment : je serais capable de traverser la ville en pleine nuit si elle me le demandait, j'irais la consoler des chagrins qui l'attendent, et à lui j'essaie de donner le meilleur.

Sal est amoureux de moi sauf qu'il est trop jeune. Je ne vais pas m'enticher d'un garçon de seize ans. Cela dit, j'aimerais le revoir quand il aura grandi, quand il n'aura plus ses yeux de chien battu. Et que j'aurai plus de cran. Ce serait bien alors d'avoir quelqu'un comme lui, qui m'aimerait. Ça me changerait des types qui passent dans mon lit et que je chasse au petit matin.

Dans quelques jours, je commence le tournage de *Géant*, mon nouveau film. J'espère que je vais m'entendre avec George Stevens. Il n'a pas l'air d'un type commode.

Mais pour l'instant, ce qui m'occupe, c'est ma prochaine course. Les sensations que j'ai éprouvées à Palm Springs et à Bakersfield, je ne les ai

pas oubliées. J'ai hâte de m'aligner au départ à Santa Barbara à la fin du mois. Tout de même, il n'y a rien de mieux qu'un moteur qui vrombit et une voiture qui file à toute vitesse.

## George Stevens, réalisateur

Il m'en a fait voir, le salaud !

J'exigeais que les acteurs soient à l'heure, costumés et maquillés, prêts à tourner, et lui s'ingéniait à se pointer en retard, ou même à faire faux bond, pour rien, un déménagement de dernière minute, une virée aux alentours de Marfa, comme si le fin fond du Texas avait le moindre intérêt. Quand il était là, il s'arrangeait pour se montrer désagréable, il n'appréciait guère Rock Hudson et le montrait sans détour. Le reste du temps, il s'amusait avec Liz Taylor qui se laissait prendre à son jeu, à son charme. Dès que la caméra tournait, il faisait exactement le contraire de ce que je lui avais demandé, se lançait dans des improvisations hasardeuses qui déstabilisaient ses partenaires. Bref, il a mis un sacré bordel sur le tournage d'un film dont le budget dépassait tout de même les cinq millions de dollars et faisait s'arracher les cheveux des producteurs de la Warner.

Je tentais de me convaincre que ses incartades, ses extravagances, son interprétation flottante servaient le film dans la mesure où son personnage était traversé par beaucoup de colère et de ressentiment. Et puis, William C. Mellor, mon directeur de la photographie, m'assurait qu'il n'avait *jamais travaillé avec quelqu'un d'aussi doué* et je lui faisais confiance.

Je me suis pourtant juré, à la fin du tournage, que jamais je ne retravaillerais avec un type aussi instable, aussi ingérable. J'ignorais que, de toute façon, l'occasion ne se présenterait plus.

Après sa mort, tandis que je me trouvais à la table de montage pour finaliser *Géant*, je me suis rendu compte à quel point Jimmy crevait l'écran.

Ça éclate, on ne voit que ça, sa puissance, sa violence, sa fragilité. Et, comme une affreuse prémonition, sa beauté crépusculaire.

Pendant longtemps, j'ai songé à tout ce qui n'a pas été accompli, à tout ce qu'il n'aura pas eu le temps, l'occasion d'accomplir, à tout ce dont il a été privé, tout ce dont il a privé le monde, et ça me semblait vertigineux. On me répondait qu'il vaut mieux une vie brève et bien remplie qu'une longue existence morne. Oui, peut-être. Mais ça ne m'a jamais consolé.

## Elizabeth Taylor, actrice

Quatre ans plus tôt, j'avais tourné *Une place au soleil* avec Monty Clift. C'est à cette occasion, et avec lui, que j'avais découvert la part de féminité des hommes. Et cela m'avait bouleversée.

Moi, j'étais un garçon manqué, avec un sale caractère, je connaissais mes charmes mais je refusais qu'on en abuse. Les mâles, je les regardais d'égal à égal, droit dans les yeux, je négociais pied à pied mes cachets, je ne cédaï sur aucune de mes exigences, il valait mieux ne pas me sous-estimer. On me prenait pour une peste, pour une star capricieuse et je me fichais bien de ce qu'on pouvait dire de moi. Tant que je faisais exactement ce que j'avais décidé.

Avec Monty, pour la première fois, je me suis adoucie, j'ai fait tomber mes défenses. Il avait une telle vulnérabilité, une sensibilité à fleur de peau, j'ai eu envie de le protéger, de l'enlacer. Je me doutais qu'on pouvait lui faire du mal, je ne l'aurais pas supporté.

Quand j'ai fait la connaissance de Jimmy, sur le plateau de *Géant*, j'ai éprouvé la même sensation. Il était sans doute plus difficile à briser que Monty, qui était en cristal, mais on sentait ses failles, ses incertitudes, on devinait ses gouffres. Il masquait tout ça derrière une fausse brutalité, une nonchalance forcée, une incroyable maladresse. La vérité, c'est qu'il était poursuivi par des fantômes. Et rongé par des démons.

Je vais vous faire un aveu. *Pendant le tournage, on restait éveillés tard dans la nuit et on parlait beaucoup, lui et moi. C'est là qu'il m'a dit qu'après la mort de sa mère, il a commencé à être abusé sexuellement par son*

*pasteur. Je crois que cela l'a hanté toute sa vie, même s'il n'en a parlé qu'à moi.*

Celui-là aussi, instantanément, j'ai cherché à le protéger.

Mais les petits frères qu'on s'invente, qu'on cajole et qu'on tâche de sauver des tourmentes finissent toujours par être emportés. Moi, j'étais forte. Beaucoup plus forte. Je leur ai survécu un demi-siècle.



## Rock Hudson, acteur

Je l'ai détesté presque tout de suite.

Ce qui m'horripilait le plus chez lui ? Sa désinvolture. J'ai toujours eu en horreur les types qui se comportent comme si le monde autour d'eux n'existait pas et comme si chacun devait se soumettre à leurs désirs. Il avait une arrogance insupportable. Pourtant, si on y songe, il n'avait tourné que deux films, il n'avait pas de raison de jouer les divas, rien ne justifiait sa suffisance. Bien sûr, on parlait de lui, mais ce n'était absolument pas une star. Et, de toute façon, même s'il avait été une star, cela ne lui aurait pas donné le droit de se moquer de tout.

Vous auriez dû voir sa dégaine : on aurait dit qu'il n'avait pas dormi de la nuit ou pas dessaoulé. Tout ça était très étudié. Il ne laissait rien au hasard. Il avait compris que tout tient dans l'apparence.

D'ailleurs, il était perpétuellement entouré de photographes. Ivre de son image jusqu'à l'euphorie.

On le surnommait le « rebelle au cœur tendre ». Contre quoi au juste s'est-il rebellé ? Contre rien, en vérité. Il appartenait au système, comme nous tous. Il voulait son nom sur l'affiche, comme nous tous. Il a fait des compromis, comme nous tous. Et il n'était pas tendre. Pas du tout. Il avait, au contraire, le cœur sec. Il se montrait sympathique uniquement envers ceux qui pouvaient servir ses intérêts. C'était un ambitieux, voilà tout. Je ne le lui reproche pas, d'ailleurs. Ce que je lui reproche, c'est d'avoir essayé de faire croire le contraire.

On a souvent dit que j'étais jaloux de lui, que son talent dépassait le mien, que je m'enfermais dans un carcan quand il était la liberté, que je m'en

tenais aux règles alors qu'il les transgressait, que j'étais élégant tandis qu'il était sensuel, que j'étais un bon garçon et lui un petit voyou. Tout est vrai. Tout, sauf la jalousie. Je n'ai jamais été jaloux de lui.

Et, de toute façon, je n'ai jamais considéré qu'il était un grand acteur. Objectivement, il en faisait des tonnes. Ses gestes étaient trop amples, ses envolées franchement grotesques, ses mimiques frôlaient le ridicule. Il singeait Brando et il le singeait mal.

On m'a souvent demandé pourquoi je n'étais pas tombé amoureux de lui. Moi qui ai connu beaucoup d'hommes, moi qui l'ai payé de ma vie, j'aurais dû aller vers celui-là. Mais on ne va pas vers le diable. Ou si on y va, il faut ignorer que c'est le diable.

## James Dean

Alec Guinness est un vrai froussard ! Il y a une semaine, en me voyant arriver au volant de ma Spyder 550 flambant neuve, que j'ai fait pétarader à ses oreilles, il a eu un brusque mouvement de recul et m'a dit que je n'étais qu'un fou. J'ai éclaté de rire et il a été encore plus terrorisé. Ces Anglais sont décidément impayables ! Et ça m'enchanté tellement de lui faire perdre son flegme !

Alec est persuadé qu'on me retrouvera mort un jour prochain dans la carcasse de ma voiture. Il se trompe, bien sûr. Mais au fond, je préférerais une mort comme ça à l'agonie des vieillards. Ce genre de réflexion ne fait pas du tout rire Alec. Il me croit morbide alors que je n'aime que la vitesse.

J'ai quitté Los Angeles tout à l'heure, après avoir fait le plein sur Ventura Boulevard. Demain, je m'aligne au départ d'une course à Salinas. Ce sera certainement un peu étrange de me retrouver dans cette ville qui est devenue pour moi un décor de cinéma, puisque c'est là qu'on a tourné *Éden*. Mais je me fiche du cinéma. La seule chose vraiment importante, c'est la course.

J'ai demandé à Rolf de m'accompagner. C'est un mécanicien surdoué qui sait incroyablement bien faire les réglages sur mon *petit monstre*. J'ai toute confiance en lui. Un type qui a été pilote de guerre dans la Luftwaffe a forcément des nerfs d'acier et des gestes d'une précision redoutable et c'est justement ce qu'il me faut.

C'est aussi un homme charmant, ce qui ne gâche rien. Le vent met du désordre dans ses cheveux et fait claquer sa chemise. Je songe que nous ne

serons pas jeunes éternellement.

Nous nous sommes fait arrêter par les flics parce que je roulais trop vite. J'ai écopé d'une contravention. Rolf s'étranglait de rire et j'ai bien cru que l'agent allait nous faire des histoires. Mais non, il m'a simplement conseillé de respecter les limitations. À quoi sert d'avoir une Porsche si c'est pour respecter les limites ?

Par le plus grand des hasards, nous avons croisé Lance Reventlow dans une station-service. Je ne l'avais pas revu depuis des mois. D'habitude, je n'aime pas trop les héritiers ni les play-boys, mais lui est un sacré conducteur, et incroyablement précoce avec ça ! Et son coupé Mercedes en jette. Nous nous sommes promis de nous retrouver à Paso Robles pour manger un morceau.

Voilà plus de deux heures que nous roulons. Nous approchons de Cholame. J'aime bien ce bitume sinueux dans les collines. Dès que la route redevient droite, j'en profite pour appuyer sur le champignon. Je m'amuse à causer des frayeurs aux bourgeois qui se traînent dans des voitures pépères.

D'ailleurs, c'est quoi, cette Ford qui se ramène ? Le conducteur n'a pas l'air de savoir où il va. *Il a intérêt à nous voir, celui-là.*

## Donald Turnupseed

Je m'appelle Donald Turnupseed. Je suis l'homme qui a tué James Dean.

J'avais vingt-trois ans, en septembre 1955. J'avais quitté la marine pour reprendre des études à l'Institut technique de San Luis Obispo. Je rentrais chez moi, à Tulare, pour le week-end. Ma voiture était un coupé Ford Tudor de 1950, noir et blanc.

Au carrefour des routes 466 et 41, je devais prendre à gauche. J'ai bien vu la Spyder arriver en face, elle descendait des collines, elle avait l'air de rouler à vive allure, mais c'était comme une image imprécise, à cause de la chaleur qui vibrait. Ce qui s'est passé, c'est que j'ai eu un moment d'hésitation. Juste une poignée de secondes. Je n'aurais sans doute pas dû.

En fait, je me suis demandé si j'aurais le temps de tourner avant que la voiture parvienne à ma hauteur. J'ai accéléré pour prendre le virage. J'ai eu peur d'être trop court. Du coup, j'ai freiné. Peut-être trop brutalement. Ma Ford a dérapé. Et puis, je me suis dit : c'est trop bête, j'ai largement le temps. Alors j'ai accéléré à nouveau. Je ne suis pas sûr d'avoir mis mon clignotant. Et je suppose que pour le conducteur d'en face, je devais sembler hésitant. Après, ça s'est passé très vite. La Spyder m'a heurté par le flanc et m'a envoyé valdinguer dans le décor. Je me souviens parfaitement de la violence du choc. Je me suis crispé sur mon volant, j'ai rentré les épaules, fermé les yeux, j'ai pensé : je vais mourir.

Et je ne suis pas mort.

Quand j'ai rouvert les yeux, la Spyder était de l'autre côté de la route, écrasée contre un poteau télégraphique.

Moi, je saignais du nez, j'avais l'impression d'avoir la poitrine enfoncée et mon épaule gauche me faisait mal. J'ai quand même réussi à m'extraire de ma voiture. Le pare-chocs était défoncé, le moteur fumait. Je me suis éloigné, en titubant. J'ai aperçu des voitures qui s'arrêtaient. Un type a couru vers une cabine téléphonique pour appeler la police.

Il y avait un homme étendu sur la chaussée. Plus tard, on m'a expliqué que c'était un mécanicien d'origine allemande. Ils l'ont installé sur une civière pour l'emmener à l'hôpital de Paso Robles. Il avait du sang dans les cheveux.

Le conducteur, lui, était bloqué dans la carcasse.

## James Dean

Je ne peux pas bouger. Je sens le métal de la Spyder dans mes jambes. Mon pied est coincé sous la pédale de frein. Une infirmière est penchée sur moi, elle cherche mon pouls, dit qu'elle ne le trouve pas. Des hommes en uniforme s'agitent, ils expliquent qu'ils n'arrivent pas à me dégager de la voiture. Je sens mon tee-shirt collé à mon torse, on dirait qu'il est imprégné d'un liquide chaud. Je me demande si le sang reste chaud longtemps. Ma tête part en arrière, rien ne la retient, j'ai la nuque brisée.

Je vois défiler des images : la cour de la ferme à Fairmount, le palmier devant la maison à Santa Monica, le tailleur strict d'Adeline Brookshire, le corsage voluptueux d'Elizabeth McPherson, l'air triste de mon père, le regard sombre de Brando, un soir sur la plage avec Billy, les roses dans l'appartement de Brackett, la fumée des cigarettes dans l'arrière-salle de Jerry, la moue boudeuse de Dizzy, les colères de Kazan, de Ray, de Stevens, le sourire trompeur de Pier, la nuque d'un garçon, l'appareil photo de Dennis, la petite voiture de Markie dans la neige, et tout se mélange.

Et puis, me reviennent les mots que j'avais prononcés dans le train, devant le cercueil de ma mère, j'avais neuf ans, ceux-là que j'ai toujours refusé de révéler. Des mots comme une promesse.

Tu vois, maman, j'avais raison : nous n'aurons pas été séparés longtemps.

## Bibliographie

*James Dean. L'homme, l'acteur, la légende au fil de 300 photos privées,*  
George Perry (Éditions Michel Lafon)

*James Dean,* Dennis Stock (Éditions de La Martinière)